

Bérénice Delvarre

Le coup du Serpent

Préface

Pour mes 10 ans, j'avais eu en cadeau un CD de musiques de Carnaval. Bien que la présence de ce titre dans cette compilation fût surprenante, on pouvait y trouver The Snake d'Al Wilson (originale de 1969 sur l'album *Searching for the Dolphins*). Cette chanson m'a toujours fait penser à une histoire chorale, où plusieurs personnages, sans liens apparents, se rencontraient.

En grandissant, j'ai cultivé un goût certain pour les films choraux et ceux, plus particulièrement, où l'intrigue prenait des proportions démesurées. L'abondance nourrie par l'absurde où le chaos n'est qu'une impression car, en réalité, tout est calculé et réfléchi. Plusieurs films peuvent être cités en exemple : *Burn after reading* (2008, frères Coen), *Les 8 salopards* (2015, Quentin Tarantino), *Bullet Train* (2022, David Leitch)... Mais mon préféré, celui qui a contribué à me faire aimer le cinéma : *Snatch – Tu braques ou tu raques* (Guy Ritchie, 2000).

En parallèle, mes bandes dessinées préférées sont celles qui fourmillent de détails, absurdes si possibles. Vous savez, lorsqu'un personnage énonce une chose qui vous incite à vérifier, dans les planches précédentes, si un clin d'œil aurait pu vous permettre d'anticiper l'action future. S'il ne fallait citer qu'une œuvre : Les aventures d'Achille Talon de Greg fourmillent de ce genre d'ingéniosités. Mais la pluralité des personnages dont les actions se rejoignent est, aussi, une technique dont je salue la prouesse dans des bandes dessinées. La saga De Cape et de Crocs d'Ayroles et Masbou en est un bon exemple.

C'est donc en réécoutant Al Wilson, plus âgée et riche de mes expériences cinématographiques et littéraires, que mon récit s'est précisé. J'avais l'identité des personnages et leurs relations. Il ne me manquait plus que le lien entre les différentes scènes que je visualisais. C'est Offenbach et son Can Can qui m'ont donné la réponse ! Tout s'articulait alors parfaitement avec, en prime, la dimension d'humour absurde qui me manquait.

Ce récit se déroule dans l'hôtel Le Palace. Afin de vous aider à vous repérer dans cette immense tour, voici un petit guide des étages :

- 40^e : Bureau de M. Renaud
- 39^e : Appartements de M. Renaud
- 38^e : Appartements de Gustave Renaud
- 37^e : Coffres + Centre de surveillance
- 36^e + 35^e : Bureaux
- 34^e : Laboratoire
- 33^e : Serre
- 32^e + 31^e : Travaux de rénovation
- 30^e au 6^e : 49 chambres d'hôtel (2 par étage)
- 5^e : Bibliothèque provisoire
- 4^e : Casino + boîte de nuit
- 3^e : Cuisines
- 2^e : Restaurants + bar
- 1^{er} : Salle de sports + sauna + spa + hammam
- Rdc : Piscine + réception
- 1 : Parking

Gustave

8h36, 38^e étage, suite de luxe privée

Son portable sonne et le réveille. Il est rare que ce dernier ne soit pas en silencieux. La nuit, Gustave aime passer en mode « ne pas déranger », mais le plus souvent, au matin, il constate avec tristesse que personne n'a essayé de le déranger. Laisser son téléphone actif cette nuit s'avère avoir été un bel acte manqué. Il s'agit d'un SMS de son père : « RDV 10h à mon bureau, important ». Outre le fait que ce message regorge de tendresse paternelle, le ton de ce bref mot l'interroge. Son père le contacte et cela semble urgent. Il ne doit pas rater cet entretien et il lui faudra y être à l'heure. La ponctualité de son père est légendaire. Être présent devant le bureau à 10h n'est pas une option, c'est une obligation.

Impossible de dire que son père et lui soient très proches. Ils n'ont jamais été complices. Leur relation pourrait même être décrite comme froide et distante, quand elle n'est pas électrique. Au mieux, leurs rapports peuvent être qualifiés de cordiaux, lorsque son père est dans un bon jour. Au fil de sa vie, le jeune homme a considéré son père comme son géniteur, puis comme l'amant de sa mère, pour enfin ne le voir que comme son patron.

Gustave a eu une enfance facile, puis une adolescence agréable. Il a été gâté, choyé, adoré, aimé, chéri et couvé par sa mère. Cette dernière l'a protégé de tout, même de son père. Elle lui passait tout et avait le don de fermer les yeux, voire de lui trouver des excuses, quand il était en faute. Souvent, son père tentait d'être sévère, mais sa mère levait les punitions. Le cercle était sans fin : il dépassait les limites, son père amorçait un recadrage, sa mère venait le défendre. Pourtant, le garçon aurait certainement mérité plus de remontrances. Il n'était pas un bon élève. Il a été exclu de deux établissements scolaires, pour cumul de comportements insolents et insultants à l'encontre des enseignants. A la maison, il n'était pas plus sage. Il a fugué trois fois du domicile familial, il collectionnait les soirées trop alcoolisées et manquait de respect à toutes les personnes qui l'entouraient. Il agissait comme si tout lui était dû, ce dont il était convaincu.

Gustave consomme de nombreuses drogues, avec une affection particulière pour le crack. Même si cela doit contrarier son père, celui-ci ne peut décemment pas le lui reprocher. Son paternel peut, éventuellement, accuser son fils d'en abuser. La drogue est le fonds de commerce de la famille, ce qui a permis cette fortune indécente.

Enfant, quand ses parents se disputaient à son propos, Gustave avait toujours entendu sa mère servir le même argument final : « comment veux-tu que notre fils soit heureux dans un tel contexte d'incertitudes ». Elle n'avait probablement jamais accepté le fait de vivre avec un mafieux, et encore moins d'avoir enfanté un fils dans ce milieu. Alors, comme pour alléger le poids de la culpabilité, elle se rachetait en n'étant que douceur et amour avec sa progéniture. Face à cela, le père n'avait jamais osé aller contre sa femme, préférant être un père absent de l'éducation de son rejeton.

Mais ce n'était pas la seule problématique familiale. Le jeune homme n'a compris que tardivement que si son père fuyait la confrontation avec sa femme, c'est parce qu'il la savait malade. Durant des années, les parents avaient réussi à cacher le cancer de la mère de famille à leur fils. Mais un secret ne peut pas être éternel. Les traitements devenaient de plus en plus compliqués à dissimuler et, au bout d'un moment, Gustave vit sa mère décliner physiquement, elle ne pouvait plus mentir. Cela fait quatorze mois que sa maman est partie. La douleur n'a pas réuni les deux hommes. Au lieu de surmonter ensemble ce deuil, le décès n'a fait qu'accroître le fossé qui les sépare.

Leur dernière dispute, avait été particulièrement violente. Pour une énième fois, le père avait traité le fils d'incapable, ce dernier avait répondu par des insultes, mais aussi par des menaces physiques. Il le sait, aux yeux de son paternel, il n'est qu'un gamin prétentieux, fainéant et irrespectueux. Avoir conscience de ces considérations conforte Gustave dans son envie de correspondre à ces attentes. Un vrai sale gosse qui sait que sa présence entre ces murs n'est plus assurée depuis le décès de sa mère.

Dans cet immeuble de luxe de quarante étages, l'adulescent est logé, nourri et blanchi. Son père, pour qui tout salaire nécessite un travail, a essayé plusieurs fois de lui donner des responsabilités. L'absence totale de maturité de Gustave, ainsi qu'une bonne dose de mauvaise foi, ont toujours eu raison des tâches exigées. La vie de ce fils unique s'apparente à celle d'un asticot logé dans une pomme. Il reste là, il profite de ses privilèges, sans une once de culpabilité. Cependant, il doit admettre que son désir d'évolution vers une vie plus papillonnante, commence à germer dans son esprit.

Il se trouve que son père a ouvert un nouvel établissement dans une autre ville. Gustave ne se souvient plus exactement de la localisation, il s'est endormi lors de la réunion de présentation, mais il a vu les photos, c'est au bord de mer ! Depuis, il ne rêve que de partir là-bas, loin de la grisaille quotidienne du Palace. Malheureusement, son père ne laissera pas partir un « incapable ». Il doit faire ses preuves. S'il veut la plage, il doit accepter d'avoir un travail sur place. Pour

que son père lui donne un emploi là-bas, il doit prouver ses capacités ici. En plus du cadre idyllique, il rêve d'une vie où il n'aurait plus à croiser son père tous les jours et où le fantôme de sa mère ne le débusquerait plus derrière chaque porte. Voilà pourquoi le rendez-vous de ce matin est crucial.

N'étant pas très matinal, c'est avec beaucoup de difficultés qu'il se lève. Gustave prend ensuite le temps de fumer une cigarette sur son balcon. Même s'il désire la mer plus que tout, il reconnaît que la vue panoramique urbaine que lui offre son logement, du haut de son 38^e étage privatif, frôle le luxe. Toutefois, cet avantage comporte un défaut suprême : le fait de savoir que son père réside dans l'appartement du dessus lui donne la nausée. Le mégot balancé dans le vide, il rentre pour se préparer.

Son charme et son physique de mannequin, lui sont régulièrement utiles. Mais ces effets ne lui sont d'aucune utilité face à son père. Si amadouer ce dernier est impossible, il est aisé de le décevoir. Une apparence ne peut pas le séduire, mais un faux pas vestimentaire peut provoquer son désintéressement complet. Le style de Gustave doit être impeccable. Il souhaite éviter toutes sortes de critiques désobligeantes. Contrairement à son père, il est rapidement impressionnable. Il perd vite ses moyens en situation de stress. Par sécurité, autant éviter une réflexion sur un nœud de cravate tordu.

Dans son quotidien, les jours où il voit le plus le soleil, Gustave se réveille plutôt vers 11h30. Il se fait simplement un café serré dans sa suite. Debout plus tôt qu'à l'accoutumé, il peut se permettre de prendre le temps pour un petit-déjeuner dans la grande salle.

Gustave met presque dix minutes pour rejoindre le restaurant, situé au 2^e étage. Même avec des ascenseurs à disposition, descendre trente-six niveaux ne se fait pas en un claquement de doigts. Pour ne rien arranger, depuis que les étages 31 et 32 sont en travaux, les élévateurs ne desservent plus les étages supérieurs au 31^e.

Après une descente tranquille, le jeune homme arrive dans la grande salle et s'y pavane en conquérant. Tout ceci ne lui appartient pas réellement, mais dans son esprit, c'est tout comme. Un serveur le reconnaît immédiatement. Impossible de négliger le fils du patron. Gustave se fait offrir la meilleure table, face à la fontaine. Mais il décline la proposition, il ne supporte pas la solitude, cela l'angoisse. Être seul à table est un cauchemar ! Il préfère aller au bar. Ainsi, tout en trempant son croissant dans un café allongé, il peut partager quelques nouvelles avec Patrice, le barman.

Gustave a le sentiment d'avoir toujours vu Patrice au Palace. Il en est la mémoire. De tous les personnels de l'hôtel, Patrice pourrait se vanter d'être le seul à qui l'héritier n'a jamais manqué de respect. La personnalité de ce barman fait que Gustave l'apprécie, il lui fait confiance. Pourtant, il sait que celui-ci peine à garder un secret. Ce grand bavard reste tout de même loyal et se garde bien d'émettre tout jugement à l'encontre de son prochain. Du moins, c'est ce que le jeune homme aime penser.

Patrice salue Gustave, sans oublier de lui faire remarquer qu'il n'a pas l'habitude de le voir si tôt dans la journée. Le jeune homme s'en amuse et fanfaronne. Aujourd'hui est un jour nouveau ! Aujourd'hui, il va monter en grade ! A 10h, il sera un autre homme ! Le barman félicite le fils de son supérieur, avant de lui suggérer de regarder sa montre.

9h50 ! Gustave a dix minutes pour faire l'ascension du Palace ! Lui qui espérait avoir le temps de faire un crochet par sa suite afin de se laver les dents, c'est compromis ! Il sort un chewing-gum mentholé de sa poche, cela fera bien l'affaire. Puis il salue Patrice, très brièvement, sans se donner la peine de le regarder.

Le bureau du patron est au 40^e, Gustave saute dans le premier ascenseur disponible. Il peut souffler pendant de courtes minutes. La porte coulisse au 31^e, il maudit les travaux de rénovation. Il est contraint d'emprunter les escaliers. Les étages déserts à l'aller regorgent désormais d'ouvriers qui embauchent. Non seulement les saluer ralentit sa course mais, en plus, ces derniers ont les bras chargés de matériel et bloquent parfois le passage ! Les hommes avertissent Gustave de faire attention où il met les pieds. Agacé d'avoir à subir des échanges de banalités courtoises, le sale gosse ne témoigne que très peu d'intérêt aux travailleurs et ne les écoute pas. Les escaliers et paliers sont ensevelis sous des planches, pots et outils en tout genre. Comment ont-ils pu mettre autant de bazar en si peu de temps ? Le chemin est semé d'embûches, l'heure tourne et la pression monte. Il transpire. Dans son accélération, il trébuche sur une caisse à outils et fait tomber un pot de peinture. Il manifeste un énervement digne de son caractère capricieux, en insultant les ouvriers.

Les étages 33, 34 et 35 sont réservés aux activités partiellement déclarées de l'empire Renaud. Les portes blindées protègent ces paliers. Ici, tout est calme, les tribulations des ouvriers n'entachent pas le silence de ces étages. Ce vide amplifie la terreur de Gustave, comme si tout tournait au ralenti autour de lui.

Courageusement, ce fils ignore ses peurs et poursuit sa course. Enfin, il atteint le 40^e étage.

Gustave est seul dans la salle d'attente qui jouxte le bureau. Malgré les efforts réalisés en matière de décoration, il trouve cette pièce froide. Ceci étant, il ne s'est jamais présenté ici dans des conditions sereines. A chaque fois qu'il s'est trouvé dans cette salle, c'est sur convocation de son père, donc dans des situations dont le stress équivaut à une passation d'oral d'examen. Il ne peut même pas se consoler en pensant au soulagement futur, lorsque cette visite sera terminée. La plupart du temps, quand il quitte ce bureau, le sentiment prédominant est une très forte vexation. L'appréhension augmente sa pression artérielle et sa sudation.

Il est 9h58. Au lieu de piaffer debout et tourner en rond, Gustave s'assoit. Il se met au centre de la banquette, les pieds ancrés dans la moquette. Il se remémore ses quelques notions de relaxation. Il avait assisté à des séances de yoga avec sa mère. Il essaye de se détendre, même si, il en convient, une technique qui lui rappelle sa mère n'est peut-être pas l'idéal. Il essaye autre chose. Il ne faudrait pas que son père le voit trop essoufflé. Il tente de calmer son rythme cardiaque, tout en suivant les mouvements de l'aiguille des secondes de l'horloge.

10h sonnent. Le patron ouvre la porte du bureau et fait signe à son fils d'entrer. Certes, le géniteur est d'un naturel taiseux, mais ce mutisme ne laisse rien présager de bon.

Le bureau est vaste, la décoration est chargée, mais il paraîtrait qu'elle soit réalisée avec goût. Collectionneur d'arts, le gérant du Palace aime s'entourer des plus belles pièces qu'il a en sa possession. Grâce à son travail, il voyage, surtout en Amérique du Sud et en Asie Centrale. Il a pour coutume de ramener des souvenirs de ses périples. Son fils et sa femme n'ont jamais bénéficié de cadeaux. Le jeu était de deviner où l'homme taciturne était allé en dernier, en cherchant dans le bureau la nouvelle acquisition. La pièce est un réel cabinet de curiosités. Gustave n'est pas à l'aise ici. Il a l'impression d'être observé par des statues de bronze, des tableaux colorés, des plantes exotiques et des animaux en bois ou empaillés. De plus, les connaissances artistiques de cet enfant gâté sont proches du néant. Il ne perçoit pas l'intérêt de cette passion. De toute façon, il fuit ce que son père apprécie, c'est une question de principe. Ainsi, il peut, volontairement, creuser encore plus profondément l'écart qui les sépare.

Malgré toutes ces pièces de collection, l'atout charme de cet endroit reste cette vue grandiose. Du haut de ce 40^e étage, le panorama imprenable à 180° sur la ville est majestueux autant que vertigineux. Les immenses baies vitrées, nettoyées tous les jours, offrent une vision intégrale sur le monde extérieur. Le matin, la brume cache encore la ville, plongée dans l'obscurité pendant que la

tour, perçant les nuages, est touchée par les premiers rayons du soleil. Cela marque davantage la toute-puissance du patron du Palace, qui gouverne tout ce qui se trouve à ses pieds. Le maître illuminé d'un royaume encore plongé dans la nuit.

Parfois, quand Gustave se trouve dans cette pièce, il se surprend à rêver être « le calife à la place du calife ». Il s'imagine, tout comme son père, être assis derrière ce bureau, tournant le dos au monde. Bien sûr, il retirerait tous ces objets entassés qui gâchent la sensation de grandeur offerte par ces fenêtres.

Son père le rappelle à la réalité et le replace dans sa misérable condition. Sèchement, M. Renaud demande à son fils de s'asseoir, avant de faire de même.

- J'ai peu de temps à te consacrer. Nous avons des soucis avec nos sous-traitants. Et comme si cela ne suffisait pas, aujourd'hui, je reçois la visite de l'insupportable veuve Bompard.
- Souhaitez-vous que je vous assiste, père ? demande timidement le fils.
- Restons sérieux, dit M. Renaud en regardant ses papiers. Et ne m'appelle pas comme cela, c'est dégradant. Tu n'es plus un enfant.
- Bien monsieur, répond Gustave en baissant la tête.
- Je t'ai fait venir pour te parler d'une autre affaire. Il paraît qu'aujourd'hui, des inconscients auraient l'idée de nous voler.
- Comment pouvons-nous savoir cela ? demande Gustave surpris par cette information.
- Ton problème, si tu ne devais en avoir qu'un, c'est que tu ne sais pas t'entourer. Un ami à moi a été contacté pour vendre divers équipements d'assaut pouvant servir à des braquages. Ce dernier a réussi à savoir que ses trois acheteurs prévoyaient de faire un casse au Palace aujourd'hui.
- Diffusons leurs portraits ! Mettons les vigiles sur le coup, ils les arrêteront facilement aux portes ! Et nous avons les caméras ! dit tout excité Gustave, pensant avoir trouvé la solution.

Luc Renaud souffle de dépit. Il précise avoir utilisé le terme « inconscients » et non pas « stupides ». Le vendeur dévoué ignore les identités réelles des malins en question. Ils ont utilisé des noms d'emprunt. Quant à leurs visages, ils portaient d'épaisses lunettes, des couvre-chefs et des vêtements amples lorsqu'ils sont venus réceptionner les équipements. Impossible d'en tirer un portrait précis. Mais un détail fait esquisser un sourire au sombre père. Quand ils sont montés dans la voiture, l'indicateur a vu un serpent tatoué sur la cheville gauche d'un des suspects. Fille ou garçon, déterminer le sexe de cette personne muette et travestie n'était pas envisageable.

Gustave souligne la maigreur des données qu'ils ont en leur possession pour retrouver ces individus. Des indices supplémentaires seraient non négligeables.

- Peut-être, mais tu n'en auras pas plus.
- Comment ça ?
- Cette savoureuse Mme Bompard va me pomper l'air toute la journée. Tu vas gérer cette histoire de cambriolage tout seul.
- Mais... Je... Enfin, nous n'avons rien...
- Je t'en prie, nous avons du personnel et des caméras partout, reprend M. Renaud dans un sourire en coin. Ce sera un jeu d'enfants de repérer trois amateurs qui lorgnent un coffre-fort. Disparais, ordonne le père accompagnant sa parole d'un signe de main. Ah et nettoie-moi cette chaussure ! Tu es ridicule !

Cette fois-ci, ce n'est ni vexé ni agacé que Gustave sort du bureau. Il est totalement désarmé. Il ne sait ni quoi faire, ni quoi dire, ce qui est assez rare pour lui. Il regarde ses pieds, constate effectivement une petite tache de peinture bleue sur la chaussure droite. Comment son père a-t-il fait pour la voir ?

« Ridicule » ou non, il ne doit pas échouer : son père vient de lui confier une mission, il doit lui prouver de quoi il est capable ! Il décide de commencer par aller au bar : boire un petit verre de whisky pourrait l'aider à y voir plus clair. Après tout, c'est ce qu'ils font dans les films.

Il descend tous les étages du Palace, dans un rythme moins effréné qu'à l'aller. Il ne remarque personne, pas même les ouvriers. Bien qu'ils en meurent d'envie, les travailleurs n'osent pas aborder ce petit insolent, ils ont trop peur de M. Renaud pour s'attaquer à son fils. Gustave ne voit pas les regards haineux des hommes qu'il a précédemment insulté, il est obnubilé par ce braquage. Il n'a aucun bon sens, aucune logique. Les idées se mélangent dans sa tête qui ne produit strictement rien de constructif.

Afin d'éviter d'être enfermé avec d'autres personnes dans un ascenseur, et risquer de devoir faire la discussion, il prend l'élévateur privé. Pour cela, Gustave pose sa main sur le boîtier à droite des portes coulissantes. Les membres possédant ce privilège ont tous une bague d'accès, réalisée sur mesure. La sienne se trouve autour de son annulaire gauche. Cette stratégie l'amuse, il limite ainsi les interactions avec des jeunes gens qui, le croyant marié, ne se lancent pas dans un jeu de séduction. Ces rapports sociaux l'ennuient, enfin, d'une manière générale, toutes les interactions sociales l'ennuient. Se considérant comme parfait, il juge les autres inintéressants, personne n'est assez

bien pour lui. Seul dans l'ascenseur, il observe ses pieds. A présent, cette microscopique tache bleue lui paraît énorme.

Gustave arrive rapidement au 2^e étage. Avant d'aller au bar, il passe aux toilettes du restaurant. En matinée, l'endroit est calme. Il peut faire sereinement les acrobaties qu'il souhaite pour tenter de laver cette tache. Retirer ladite chaussure eût été plus simple, mais il préfère être vu dans une position défiant les lois de la physique, plutôt qu'en chaussette. La peinture est coriace. Alors que Gustave fait preuve d'une endurante souplesse avec son pied dans l'évier, un jeune homme entre. Ce dernier le regarde et reste sans voix, certainement interloqué par la position du fils du grand patron. Il s'agit d'un groom, un certain Noa, d'après le badge.

Gustave demande au garçon s'il s'agit de la première fois de sa vie qu'il voit une personne nettoyer sa chaussure. Embarrassé, ce Noa s'excuse. Il bredouille être en quête des toilettes du personnel. Dédaigneux, Gustave lui fait remarquer que ce n'est pas l'endroit recherché. Il ignore où se trouve le lieu dédié aux personnels et il a plus important à faire que de former un nouveau venu !

Le jeune groom quitte la pièce, il est tout autant vexé que désappointé. Gustave n'y prête pas attention, il serait déjà incapable de reconnaître ce garçon s'il le revoyait. Les membres du personnel n'ont aucune valeur à ses yeux. Il les considère comme des victimes de leur naissance, des individus qui ont commencé leur vie dans un contexte défavorable, des personnes qui n'ont pas réussi à s'élever plus haut que leurs parents.

La tache de peinture ne part pas, tant pis, Gustave ne veut pas y passer la journée. Il se changera tout à l'heure.

Il est 10h48. Le fils du grand chef est accoudé au bar. Il devine les regards insistants, pour ne pas dire lourds, de Patrice le barman. Il décide de l'ignorer. Il contemple son whisky et réfléchit. Il tente d'organiser sa pensée avec logique.

Comme tous les samedis, le Palace va faire son plus gros chiffre de la semaine. De nombreux visiteurs vont fréquenter ces murs. Gustave fait les comptes. Il pense aux résidents de l'hôtel, aux clients du bar-restaurant, aux joueurs du casino, aux fêtards du club mais aussi aux sportifs du week-end qui fréquentent la piscine et la salle de musculation. Ces deux dernières sont ouvertes au public le samedi, donc même aux non-résidents. Il imagine aisément que 500 personnes pourraient arpenter ces étages sur une journée complète, de 8h (ouverture de l'accueil) à 6h (fermeture de la boîte de nuit).

Satisfait de son calcul, Gustave affiche un petit sourire avant de s'étouffer en buvant son whisky. Il a oublié de compter le personnel ! Après tout, rien ne permet d'affirmer que les voleurs seront forcément des clients. De plus, il serait le premier à être incapable de reconnaître un employé d'une personne se faisant passer pour tel ! Bien qu'il soit fier d'avoir pensé à ce détail, cela l'angoisse subitement. Si sa négligence lui fait louper cette mission, cela prouvera à son père qu'il avait raison sur son compte et ça, c'est hors de question !

Il reboit une gorgée et se ressaisit. Hors clients, il faut comptabiliser tous les salariés.

- 1) Les employés de l'hôtel et de ses services : les agents d'entretien, les agents de sécurité, les secrétaires, les hôtesse d'accueil, les cuisiniers, les serveurs, les barmans, les croupiers, les maîtres-nageurs, les grooms et les intermittents du spectacle.
- 2) Les employés déclarés de la partie légale des affaires, pourtant illicites, comme les comptables et secrétaires.
- 3) Les employés cachés, dont le travail reste relativement secret comme les chimistes. Cette partie-là du personnel est encore plus floue pour Gustave, son père ne le laissant pas gérer le trafic.

Alors que Gustave désespère devant une telle liste de suspects potentiels, il réalise qu'il a encore omis un détail : les ouvriers ! Et son paternel, enfin, M. Renaud, veut donc qu'il repère là-dedans trois personnes ! Ne sont-ils vraiment que trois ? Il est 11h passées, si ça se trouve, ils sont déjà là ! Ou pire, le coffre est peut-être déjà vide !

Patrice s'inquiète. Apparemment, Gustave serait livide. Le fils du patron en profite pour informer le barman de son intention de tenir une réunion dans la salle de restaurant. Il demande à son interlocuteur de lui fournir de l'eau et des verres.

Gustave se dirige vers une table excentrée, loin des potentielles oreilles indiscretes et du passage. Le restaurant ouvre ses portes à 11h30. Il a quelques minutes devant lui pour rallier des personnes à sa cause, avant que trop de visages inconnus ne débarquent au Palace. Il décide de biper cinq hommes de main de son père qu'il connaît bien. En réalité, ce sont surtout les seuls dont il croit connaître les prénoms. Ce sont des hommes que M. Renaud emploie pour sa sécurité personnelle ou, parfois, pour des missions peu recommandables à l'extérieur du Palace. Quand ils n'ont pas d'affaires précises à régler, ces gorilles errent dans le bâtiment, principalement à la surveillance du casino, du laboratoire ou des bureaux de la comptabilité.

Gustave s'attable en attendant les cinq gaillards. Ces derniers ne devraient pas trop tarder. C'est pratique ces bipeurs internes, tous les employés en possèdent un. Chaque appareil est doté de l'annuaire complet des membres du Palace. Peu importe la hiérarchie, tous peuvent se biper ou s'envoyer un court message.

Il est 11h18, les cinq appelés sont présents. Gustave a les mains moites, c'est la première fois qu'il se retrouve en position de décisionnaire. Il va devoir donner des directives. Son statut de fils du patron joue en sa faveur. Les hommes de main ne remettent pas en cause son autorité. Un serveur apporte la carafe et les verres demandés plus haut. Gustave, qui commence à se méfier de tout le monde, trouve un air familier au serveur, il pense l'avoir déjà croisé, cela le rassure. Non seulement le serveur n'est certainement pas un espion mais, finalement, le prétentieux nombriliste est capable de reconnaître certains membres du personnel. Pour autant, il ne prend même pas le temps de lire le nom sur le badge. Ce nom ne lui évoquerait rien et il serait incapable de le retenir. De plus, il est bien trop absorbé par son discours à venir pour apporter de l'attention à ce genre de détail.

Gustave boit cul-sec son verre d'eau, puis attaque son propos. Il reste volontairement évasif sur les données, ce qui l'arrange car, au fond, lui-même ne sait rien. Toutefois, il essaye de donner l'illusion d'en savoir davantage. C'est stressé, avec un débit digne d'un commentateur sportif, que le nouveau patron expose son plan d'attaque, en 4 min 45. L'objectif est d'empêcher un vol. La mission consiste à repérer des suspects dont les identités sont inconnues. Ils seraient trois, au moins. La durée de l'opération est indéterminée. Ils peuvent être sur le pont jusqu'au lendemain matin 6h. Le protocole est clair, s'ils constatent des événements louches et/ou inhabituels, ils doivent prévenir Gustave. Pour couvrir une zone optimale de surveillance, les agents seront répartis sur des endroits stratégiques : salle de réception, restaurant, casino, poste de surveillance principal et couloir menant à la salle du coffre.

L'héritier Renaud a conscience que ses directives sont ridicules. Néanmoins, il ne se démonte pas et tente de garder une expression faciale sérieuse. Il semblerait que les gros bras ne prêtent pas attention à l'aspect bancal du plan. Deux possibilités. Soit, ils ont l'habitude d'avoir des informations floues et pensent que repérer de l'étrange leur sera aisé. Soit, ils sont simplement polis et respectueux de la hiérarchie. Ils sont payés pour suivre les ordres de M. Renaud, ils peuvent penser que contrarier son fils n'est pas une bonne idée. Quelle que soit la raison qui les motive, cela arrange Gustave. Les hommes

acceptent sans sourciller la mission confiée. Il est soulagé que cela se passe ainsi. Les cinq compères partent rejoindre leurs postes attitrés pour la journée.

Le bar et le restaurant vont ouvrir leurs portes dans cinq minutes. Gustave retourne au bar et commande un nouveau whisky.

- Monsieur a des ennuis ?
- Qu'est-ce qui vous met sur cette voie, mon petit Patrice ? Mon omniprésence ? Mes nouveaux horaires ? Les whiskys ? Mon rendez-vous au 40° ? Ou encore, la réunion improvisée et lamentablement conduite dans le restaurant ?
- Monsieur me prête des capacités de jugement que je n'ai pas, j'en suis flatté. Mais voyez-vous, je suis superstitieux.
- Je ne pense pas avoir marché sous une échelle et niveau chat noir, ici, on est plutôt tranquille. Peut-être avez-vous lu dans le marc de mon café tout à l'heure ? demande Gustave d'un air taquin.
- La tache sur votre chaussure, Monsieur. Cela porte malheur, répond Patrice le plus sérieusement possible.

Plus perturbé qu'il aimerait l'être par cette phrase, Gustave finit son verre avant de regagner sa chambre. Il commence à prendre l'habitude de cette nouvelle routine d'ascension. Finalement, ce n'est pas plus mal ces travaux, cela le force à faire de l'exercice physique.

Il est exténué. Outre le stress accumulé depuis le réveil, la soirée de la veille fut mouvementée. Il avait largement profité des loisirs et plaisirs disponibles au Palace.

Le père de Gustave désapprouve cette vie d'opulence. Si le patron est un voyou, il l'est avec classe et dignité. Luc Renaud a bâti un empire à partir de rien et s'échine chaque minute à garder sa place. Il craint le jour où il ne pourra plus assurer la gérance de son fief. Le fils a peu de probabilités de reprendre le flambeau, d'où son acharnement à vivre dans l'excès, contrairement à son père qui ne profite que très peu des activités proposées par le Palace. Le patron se contente de manger de temps à autre au restaurant, ou passer une tête au casino si de gros clients y sont présents. Sinon, le baron du Palace ne quitte son bureau que pour aller au laboratoire ou dans les locaux réservés aux affaires.

Le ventre de Gustave crie famine. Le rendez-vous avec son père avait interrompu son petit-déjeuner ! Il commande une collation en chambre qu'un groom lui apporte très rapidement. Vivre dans un hôtel présente des avantages indéniables. Ce genre de considération pourrait le faire hésiter à quitter le

Palace. Mais si pour la mer, il doit apprendre à se faire à manger tout seul, alors il pourrait peut-être bien s'y mettre.

Le léger repas avalé, Gustave s'apprête à aller s'allonger. Il est fatigué et compte dormir un peu. L'objectif est de recharger les batteries avant de se montrer dans le Palace. Il aimerait que les hommes missionnés sur l'opération que son père lui a demandé d'exécuter, le voient comme un partenaire. Quand il aura bien dormi, il n'aura qu'à faire croire à tout le monde qu'il a déambulé dans le Palace toute la journée.

Mais on frappe à sa porte. C'est Tom, le second de son père. Il porte un caniche nain dans ses bras. L'assistant s'excuse. Il est désolé de demander un tel service au fils de son patron, mais il aimerait pouvoir laisser le chien se soulager sur le balcon de la suite. Evidemment, il promet qu'une équipe de nettoyage le suivra de près.

L'animal se trouve être celui de Mme Bompard. Cette créature serait une véritable teigne. Gustave est vicieusement satisfait de savoir que cette bête mène la vie dure à son adversaire. Ce caniche s'est même laissé aller à une belle morsure sur la main de l'assistant.

Gustave fait signe à Tom d'entrer. Ce dernier le remercie vivement et emmène le chien sur le balcon. Le fier profiteur n'aime ni Tom ni les chiens. Mais aujourd'hui, il est résolu à faire des efforts et essaye de se montrer magnanime.

Tom est un jeune quarantenaire. C'est un lèche-bottes. Si le jeune homme le déteste, c'est parce que Tom, contrairement à lui, se plie aux moindres désirs de M. Renaud. Et le pire, c'est qu'il le fait avec le sourire ! Son père estime son assistant et le juge plus utile que son propre fils. Gustave préfère ne pas savoir qui son père choisirait entre Tom et lui, si tous les deux étaient en fâcheuse posture et qu'un seul pourrait être sauvé. Quant aux chiens, le simple motif de la visite de Tom justifie le fait de ne pas les aimer. S'attacher à une bête qui dépouille, grogne, salit, détruit, bave, nécessite d'être sortie et de dépenser énormément d'argent en nourriture et soins, cela ne soulève qu'une seule question : pourquoi s'infliger cela ?

La pause pipi semble terminée. Tom repasse avec le chien devant lui. L'animal se débat. Tom s'en va, en promettant une nouvelle fois d'envoyer quelqu'un pour le ménage. Le fils du patron décline l'offre, le nettoyage sera pour plus tard, il ne veut plus être dérangé.

Enfin tranquille, c'est sans peine que Gustave s'endort. Après une sieste de plusieurs heures, il se réveille en grognant. Il est 17h05. Il se lave, l'eau

brûlante l'aide à mieux émerger. Il enfle un costume propre et prend soin de mettre une autre paire de chaussures. Il jette la paire du matin. N'ayant pas réussi à retirer la tache et ne voulant pas essayer de nouveau, il ne souhaite pas perdre davantage de temps en demandant à quelqu'un d'autre de le faire. La poubelle est l'option la plus simple. De toute façon, il a bien assez de chaussures et il n'aimait pas les lacets de celles-ci.

Une fois prêt, le fils désapprouvé se rend à la salle de réception. En chemin, il ne croise personne.

Aucun gorille ne l'a contacté de la journée, le nouveau donneur d'ordres en conclut que personne de suspect n'est entré au Palace. Ce samedi s'est déroulé sans incident.

Arrivé dans le hall d'entrée, au rez-de-chaussée, Gustave cherche le vigile qu'il a posté là, tout en imaginant quel jeu d'acteur adopter pour faire comme si, lui-même avait eu une rude journée de surveillance. Il ne trouve pas l'homme en question. Il met cela sur le compte des nombreux va-et-vient qui gênent la visibilité.

La journée est encore loin d'être terminée. Le samedi soir, le Palace a déjà accueilli plusieurs centaines de personnes. Trouver des voleurs parmi les clients ? Il serait plus simple de chercher un grain de sel dans un sachet de cocaïne !

Il est 18h. Gustave passe du hall au restaurant et observe, avec panique, le chassé-croisé des entrants et des sortants. Les ouvriers s'en vont par les portes de derrière, après avoir utilisé l'ascenseur numéro 5, le seul qui leur soit autorisé, afin de limiter les salissures. Dans le même temps, les clients qui souhaitent manger commencent à débarquer. Ils sont reçus par les grooms qui les débarrassent de leurs manteaux aux vestiaires. Les serveurs prennent ensuite le relai, ils placent les consommateurs à table ou au bar. Le reste du personnel est aussi sur le pied de guerre : les agents de sécurité sont encore plus alertes, les barmans servent leurs premiers cocktails et, bien sûr, les cuisines sont en ébullition.

Le fils du patron fait bonne figure. Il assure une présence aussi charismatique que possible dans la salle du bar-restaurant. Il se concentre sur les visages et attitudes des clients et des personnels. Très vite, il s'aperçoit de la stupidité de la mission qu'il a confiée aux cinq balourds : impossible de repérer quiconque. Même s'ils avaient eu de plus amples renseignements quant à leurs cibles, ce n'est pas ainsi qu'ils pourraient les identifier. Néanmoins, il dissimule

ses doutes. Il continue de sourire poliment, persuadé que donner le change reste la meilleure des couvertures.

Gustave scrute plus particulièrement les usagers. Toutes ces perles, ces costumes, ce faste... Il ne saurait véritablement dire si cet univers l'écœure ou le fascine. Cette fausseté qui émane des clients les rend, à ses yeux, plus soupçonnables que les membres du personnel. Mais qui pourrait oser attaquer l'empire ? Un visiteur récurrent qui connaît les lieux comme sa poche ? Un nouveau venu qui joue l'ingénu admiratif ? Inutile de répondre à ces interrogations, il est incapable de différencier un habitué d'un autre client.

En proie à un défaitisme grandissant, Gustave remarque un homme dans la foule. Lui, qui n'est pas physionomiste pour un sou, il est persuadé d'avoir déjà vu ce visage. Ce n'est pas un client régulier. Il a déjà vu cette tête, mais pas au Palace.

Le chasseur de tête ne quitte pas du regard sa proie. Il le suit à distance, tout en restant le plus discret possible. L'individu a une quarantaine d'années, peut-être plus, il est accompagné par un autre homme, plus jeune. Le visage du second ne lui est pas familier.

L'apprenti détective se rapproche du bar. Naturellement, il s'y accoude. Feignant vouloir commander une boisson, il sollicite l'aide de Patrice. Ce bavard a une mémoire exceptionnelle. De plus, le sens de l'observation de ce dernier n'est plus à démontrer. Gustave fait un signe de main au barman, puis lui montre discrètement les deux clients.

Patrice est navré, il n'a pas le souvenir d'avoir déjà rencontré ces deux hommes. En revanche, il ignore si cela intéresse Gustave, mais il lui précise que l'homme le plus âgé ressemble fortement à l'ancien collaborateur de M. Renaud. Il ajoute que le nez de Claude Marssant était unique, mais identique à celui-ci. Marssant ! C'est évident ! Il remercie Patrice, ce barman est un génie ! Bien sûr qu'il s'agit du fils Marssant !

Gustave n'a pas beaucoup connu Claude Marssant. Ce dernier était un ancien associé de son père. Leur collaboration est terminée depuis longtemps. Un jour, le fils Renaud avait participé à une réunion d'affaires. Cela remonte à une dizaine d'années, au moins. C'était la première fois que son père l'avait emmené avec lui. Il se souvient très bien que Claude Marssant était venu, lui aussi, accompagné de son fils. Il avait admiré cette autre progéniture. Il avait été marqué par la proximité et la complicité qui liaient Marssant et son fils. Pour lui, un tel lien filial relevait de la science-fiction ! Il se souvient maintenant d'une réflexion de son paternel à la sortie de cette réunion. Ce dernier lui avait

conseillé de prendre exemple sur le fils Marssant. Il l'avait même qualifié de « bon fils ». A l'époque, Gustave n'avait pas eu le cran, ni la répartie, d'oser répondre à son père que Claude Marssant paraissait lui être un « bon papa ».

Le fils déchu continue d'observer d'un œil discret le fils béni et son acolyte. Leur présence est étrange. Et s'ils étaient mêlés à cette histoire de vol ? Pourquoi venir si les accords entre leurs pères ne sont plus d'actualité ? Gustave n'est pas certain, il n'a jamais été très assidu aux réunions de travail, mais il a le vague souvenir que la dissolution de l'association Renaud-Marssant ne s'était pas bien passée. Si sa mémoire est exacte, son père avait même trahi son partenaire. Voir le fils de ce dernier au Palace, le même jour qu'un casse potentiel... La coïncidence est trop énorme pour être ignorée.

Malheureusement, en un instant d'inattention, Gustave les perd de vue ! Tout ce monde et cette agitation ! Et ces hommes qui sont tous vêtus de la même manière ! Comment retrouver un costume parmi des costumes ?

Le fils du patron se fond dans la masse. Il salue brièvement des clients, sans dénier croiser leurs regards. Il ne pense qu'au fils Marssant. Miraculeusement, il parvient à le retrouver ! L'homme est seul désormais. Il est au bar. Effrayé à l'idée de le perdre de nouveau, Gustave va à la rencontre de sa cible.

- Bonsoir. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi mais...
- Gustave Renaud. Nous nous sommes rencontrés au Majestic. L'affaire des frères Rubis, dit le fils Marssant en tendant sa main.
- Les frères Rubis ! Exactement, dit Gustave en étouffant un rire embarrassé et surpris, vous passez une agréable soirée M. Marssant ?
- Ah non pitié ! Pas de « M. Marssant », ça c'est mon père, appelez-moi Benoît.

L'animal est ferré. Maintenant, le prédateur doit trouver une stratégie efficace pour s'en occuper. Sans savoir comment un tel mensonge lui vient à l'esprit, Gustave improvise et propose à Benoît de faire affaire avec lui. Une opportunité en or, l'occasion de réunir à nouveau leurs familles. Oublier les erreurs et différends de leurs pères. Il bluffe avec une sincérité déconcertante. Lui-même s'impressionne. Pas étonnant que cela fasse mouche ! Le fils Marssant marche et accepte de l'écouter !

- Parfait ! Vous m'en voyez ravi, dit Gustave en joignant ses mains.
- Ne vous emballez pas ! Je ne vous promets rien.
- Que vous m'accordiez votre attention me suffit pour l'instant.

- Ne me faites pas regretter d'avoir accepté, j'attends quelqu'un, je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer.
- C'est que, je suis très gêné... Voilà, j'aurais besoin que vous me suiviez au sous-sol. Voyez-vous, j'ai de la marchandise à vous montrer et j'aimerais vous parler loin des oreilles indiscrètes.

Après un court moment d'hésitation, Benoît Marssant accepte, mais à une condition, cela ne doit pas excéder dix minutes. A cet instant, le menteur sait qu'il n'a pas le droit à l'erreur, il doit agir vite et avec précision. Il ne faut pas que son suspect décèle la moindre faille dans son comportement. Il doit mener ce Benoît dans un lieu sûr, propice à un interrogatoire. Déterminé, excité à l'idée d'avoir résolu une enquête, il est convaincu de l'implication du fils Marssant dans le vol à venir. Il est tellement fier d'avoir repéré un inconnu dans la foule, qu'il s'est persuadé de la véracité de son intuition.

Gustave fait signe à Benoît de le suivre. Ce dernier prend quelques secondes pour demander à un barman de prévenir l'homme qui l'accompagnait. Le fils Renaud avait omis ce détail, il ne devra pas oublier de revenir, afin de s'occuper du complice.

Le plan est simple : conduire Benoît dans la salle de surveillance du premier sous-sol et lui mettre la pression. Par chance, Gustave connaît bien le gardien du parking, il aime parler à ce simplet lorsqu'il prend la voiture. Cet homme quittera son poste sans poser de question. Ce surveillant ne porte jamais son revolver de travail, il le dépose toujours dans le tiroir de son bureau, en accès libre. Une fois dans la salle close, entre quatre yeux, tout sera simple. Il va menacer Benoît avec l'arme et ce dernier avouera tout ! Il n'aura plus qu'à contacter son père et lui dire que la mission est accomplie. Aucun vol n'aura lieu. Son paternel le remerciera vivement, sera fier de lui et il lui confiera les rênes de l'établissement balnéaire !

Gustave est satisfait de sa stratégie. Il est flatté qu'un homme, tel que Benoît Marssant, puisse croire que son père lui fasse confiance au point de le laisser gérer quoi que ce soit. Son père se trompe, il sait mentir, il présente bien, il est malin, il est né pour les affaires.

Le futur fils prodigue tardif dirige Benoît Marssant dans l'ascenseur privé. Le premier parking est accessible à tous, mais prendre l'élévateur privatif peut donner l'illusion qu'ils se rendent dans un lieu confidentiel. Gustave pose sa main sur le cadran électronique et esquisse un léger sourire. Cette aventure est grisante, il est cet homme important qu'il a tant fantasmé !

Le fait d'emprunter cet ascenseur a un ultime avantage, cela lui évite de croiser des clients. Personne ne doit perturber sa mission.

Alors que les deux fils attendent l'ouverture des portes, deux femmes passent à côté d'eux, elles sortent de l'ascenseur voisin. Gustave baisse les yeux, il ne veut pas d'interactions sociales. Le fils Marssant ne consent à lui accorder que peu de temps, il est inconcevable de rencontrer un boulet qui accaparerait l'un ou l'autre.

Une fois dans l'appareil, le fier trafiquant du jour appuie sur le bouton « P1 ». Il explique vouloir solliciter Benoît pour une affaire de drogue. Il improvise en justifiant que la matière illicite nécessite de rester au frais, d'où le rendez-vous au sous-sol. Il précise qu'en plaçant un laboratoire d'appoint au niveau du parking, cela permet de dispatcher les ateliers dans le Palace. De plus, cela facilite la création d'un poste de surveillance au plus près du besoin, sans pour autant attirer la curiosité des services de police. Gustave s'aperçoit que ce qu'il dit n'a aucun sens. Il ignore si son illogique histoire est crue. En tout cas, l'homme ne le contredit pas. L'apprenti menteur garde son air sérieux.

La descente se fait dans une ambiance pesante. Les deux hommes échangent des sourires crispés de politesse. Arrivés au sous-sol, Gustave guide Benoît vers la loge du gardien. Il lui fait signe d'attendre un court instant devant la porte.

Gustave entre voir le préposé. Celui-ci est sur le point de manger un plat en sauce industriel. Lorsque le fils du patron lui offre sa soirée, le gardien pose sa pitance sur la table basse et saute de joie ! Le vieil homme, fatigué de ce poste qui l'ennuie, part heureux, sans demander son reste. La barquette micro-ondable est abandonnée. Elle diffuse un fumet que l'héritier a honte de trouver alléchant.

Seul, le nouveau baron de la drogue place une chaise au centre de la pièce. Silencieusement, il prend l'arme et la dissimule dans son dos, coincée dans sa ceinture, cachée sous sa veste.

Tout est prêt, Gustave fait signe à son adversaire d'entrer. Dès que ce dernier lui tourne le dos, le fils Renaud sort son arme, braque son suspect et lui demande de s'asseoir.

Fier, l'enquêteur du samedi incrimine son interlocuteur. Il l'a démasqué ! Il exige de lui qu'il avertisse ses complices, le casse est compromis ! Il sourit en affirmant que Marssant est tombé sur plus intelligent que lui !

La réaction du voleur est inattendue. Ce dernier reste calme et ironise ! Il se permet de dire que ce rendez-vous dans un laboratoire situé au sous-sol ne tenait pas debout !

Braquer quelqu'un n'est pas aussi simple que ce que Gustave avait imaginé. Il essaye de se remémorer l'échange du matin avec son père. Il se souvient d'un détail et pense avoir trouvé la clef pour faire tomber Benoît Marssant. Le tatouage de serpent sur la cheville d'un des voleurs.

Il exige au fils Marssant que ce dernier lui montre ses chevilles. Sur un ton désinvolte, celui-ci lui indique que Gustave Renaud n'est pas son genre. Le détective en devenir n'apprécie pas cette plaisanterie. Il insiste en prenant sa voix la plus autoritaire possible.

A cet instant, un craquement se fait entendre, la lumière se coupe ! Un bruit rauque et monstrueux résonne derrière la porte ! Gustave panique. Tremblant, il essaye de garder son calme et maintient sa position de supériorité.

La lumière revient, les deux hommes se regardent. Quel était donc ce rôle ? C'est alors que le biper de Gustave sonne et le fait sursauter. Il a reçu un message. Dévoré par sa curiosité, il prend le risque de le lire, tout en gardant l'index sur la gâchette et le canon centré sur Benoît. « Défaut réseau électrique, système secours activé ».

Gérard

19h17, rez-de-chaussée, hall d'entrée du Palace

Gérard connaît bien le Palace. Il a pour habitude de s'y rendre de temps en temps, lors de ses congés. Il entretient une relation très cordiale, pour ne pas dire amicale, avec M. Renaud. Il considère le gérant du Palace comme un homme agréable.

Quand il était enfant, Gérard fantasmaient devant les films avec « Bebel » ! Il s'imaginait être le voyou bourru mais honnête, la gueule charismatique qui fait rêver ces dames, celui qui a toujours le mot pour rire tout en sachant être sérieux. Dans ses rêves de gosses, il rêvait d'aventures, de voyages et enviait le quotidien incertain des bandits et leur liberté. Malheureusement, le parcours de vie de ce fonctionnaire s'est avéré plus fade que ceux des personnages incarnés

par Belmondo. La carrière de gangster se révéla plus difficilement accessible et contraignante qu'il ne l'avait anticipée. Il n'avait ni les contacts, ni les connaissances suffisantes sur les offres possibles d'embauches. S'il abandonna rapidement ses rêves d'individu hors la loi, il lui fallait trouver une autre voie. Elève médiocre bien qu'assidu, ses capacités scolaires ne lui permirent pas de se projeter dans de longues études. Puis, faute de moyens, ses parents l'ont mis à la porte du domicile familial, quand il atteignit l'âge adulte. Gérard devait trouver un plan de secours. Etant d'un naturel débrouillard, il avait alors vécu de petits boulots. Ces tâches furent souvent physiques et usantes comme livreur, docker ou videur de boîte de nuit. Un jour, son voisin qui passait le concours d'entrée à l'école de police lui avait proposé de l'accompagner. L'idée germa dans son esprit et Gérard finit par se demander : et pourquoi pas ? Le fonctionariat lui offrait une sécurité salariale, cela lui plaisait bien. Le revenu annuel d'un flic est bien moindre que celui d'un baron du crime, mais cette routine lui correspond davantage. Le fait est que vivre en dehors des clous comporte un inconvénient majeur : la violence potentielle. Gérard est un pacifiste. A la police, cette phobie de la violence peut lui porter préjudice. Par exemple, il s'arrange pour envoyer des collègues à sa place pour passer les examens de contrôle de tirs. Pour l'instant, ses supérieurs ne semblent pas avoir repéré la supercherie et heureusement ! Tenir une arme, lui ? Hors de question.

Officiellement policier, Gérard aurait pu continuer à prendre Jean-Paul Belmondo en guise de modèle. L'acteur a régulièrement incarné des hommes en uniforme, mais la route de l'officier a dévié de son idéal. Il est loin de mener la vie trépidante de son idole de jeunesse. Ses collègues le décrivent comme mou, voire fainéant. Une fois, il a même surpris une conversation où des camarades le qualifiaient de « poids mort ». Lors de ses rares interventions, il est décrit comme un partenaire sympathique certes, mais boulet.

Gérard est brigadier, depuis 30 ans. Récemment, il est passé chef. Sa hiérarchie voulait le faire monter en grade pour mieux expliquer une mise au placard progressive. Ses supérieurs lui assurent ainsi une sorte de pré-retraite, surpayée par rapport à ce qu'il produit. Il est éloigné du terrain, relégué à des tâches administratives ou formatives.

La vérité ? Gérard s'ennuie. Il ne trouve aucun intérêt à sa vie. Sa routine est simple, qu'il soit au travail ou en repos. Il mange, il boit et il parie. Voilà comment ce célibataire dépense sa paye : dans le jeu. Cette dangereuse passion explique pourquoi il fréquente le Palace. Le casino de cet hôtel de luxe n'a pas de secret pour lui. Il a conclu un marché avec M. Renaud : un crédit contre services. En clair, Gérard est un flic « ripou ». Sous ses airs naïfs, c'est un esprit

fin et rusé. Il aide un mafieux, tout en jouant le rôle d'indigène pour le commissariat. Le coup de maître de Gérard ? Tout le monde connaît ses multiples casquettes, mais le laisse faire. Pourquoi ? L'influence de M. Renaud est trop importante sur le territoire, avoir parmi la police un homme qui a la confiance du magnat est un avantage. Quant à M. Renaud, bénéficiaire d'une oreille qui traîne au commissariat lui permet d'avoir une longueur d'avance sur ses adversaires, sans mettre en péril ses affaires.

En côtoyant régulièrement l'hôtel de luxe et ses usagers, Gérard obtient des informations sur la pègre. Il sait que M. Renaud s'arrange pour qu'il ne connaisse que ce que le patron du Palace consent bien à dire à la police. Ainsi, le mafieux utilise les forces de l'ordre pour supprimer ses opposants. La police entretient donc un lien étroit avec Luc Renaud. Incapable de le coincer, le garde comme un allié plutôt que comme un ennemi s'avère raisonnable. Tout le monde y trouve un intérêt ou du moins, une compensation. L'état lutte contre la délinquance en arrêtant des bandits, dealers, voleurs, assassins et autres hors la loi qui nuisent à l'empire de M. Renaud. Ce dernier prospère en éliminant la concurrence de façon légale. Quant à Gérard, il bénéficie d'un crédit pour miser sur les nombres impairs tous les samedis.

Par ces magouilles, Gérard pourrait être satisfait. Il touche du doigt la vie de voyou qu'il idéalisait étant enfant. Cependant, l'ennui pesant qui rythme sa vie, l'empêche de constater que l'objectif initial est à sa portée. Cet entre-deux ne lui convient pas. Flic mal aimé et complice par intérêts... Rien de reluisant. Il est accepté dans les deux camps, sans trouver sa place dans l'un ou dans l'autre.

Parmi les arrangements entre état et mafia, la sécurité du Palace est directement reliée au commissariat le plus proche, celui de Gérard. Lorsque l'alarme s'est déclenchée, les fonctionnaires en ont eu la notification instantanément dans leurs locaux. Le commissaire fut contraint de demander à Gérard d'intégrer l'équipe de contrôle. Cela n'enchantait guère le chef de service, mais il sait que M. Renaud ne comprendrait pas si son « ami » n'était pas de la partie. Pas fou pour autant, il avait ordonné à un second agent d'accompagner Gérard sur place.

Voilà comment Gérard s'est retrouvé ici. Comme à son habitude, il est habillé en civil. Chaussures dont le cuir est fatigué, pantalon de toile taché, chemise blanche non repassée et veste mal ajustée. Cela fait longtemps que ses supérieurs ont abandonné l'idée d'exiger une tenue correcte à l'agent. Par chance pour lui, l'uniforme n'est pas de mise dans sa brigade spéciale. Toutefois, il sait que son commissaire ne serait pas contre un style plus travaillé.

D'ailleurs, le collègue que Gérard attend maîtrise cet art vestimentaire. Un agent tiré à quatre épingles, dans toutes les circonstances.

L'endroit est scintillant de propreté. Même le plafond est irréprochable. Cela impressionne toujours Gérard. Comment font-ils pour nettoyer le plafond ? Celui de son appartement est moitié moins haut, mais les araignées y ont librement construit une cité. Sans compter les taches de graisses ou d'humidité diverses qui se mêlent à l'usure du matériel.

Gérard est entré le premier et attend patiemment son coéquipier. Il prend le temps de finir son sandwich aux rillettes, tout en observant l'agitation qui règne au Palace. Si rien ne lui paraît anormal dans les mouvements et attitudes des clients, il remarque que le personnel a les nerfs à vif. Ces derniers ont les mains collées à leurs oreillettes, font les cent pas, ou regardent leurs bippers toutes les deux minutes. Cela dénote avec les exigences habituelles du patron.

Le hall comporte une réception, mais aussi l'accès à la piscine de l'hôtel. Gérard trouve cela fou, l'odeur de chlore ne se répand pas dans le Palace. Cette prouesse technique le fascine. Peut-être désinfectent-ils autrement les bassins ? De toute façon, il ne le vérifiera pas de lui-même, il ne se baigne pas. Hors de question de partager les miasmes des autres, même dans une eau qui se dit être lavée. Mais surtout, pourquoi faire une activité sportive ? A travers les baies vitrées qui donnent sur les bassins, Gérard constate que les maîtres-nageurs sont en train de faire sortir les derniers immergés. Toutes ces personnes à la fois mouillées et transpirantes qui quittent cette pataugeoire de jus d'humains... Heureusement que Gérard n'est pas fragile, cela pourrait lui couper l'appétit.

A sa montre, le brigadier constate qu'il est 19h20, la piscine ferme certainement à 19h30. Il trouve cela optimiste. Dix minutes pour se doucher, se sécher et s'habiller, il en serait incapable. A la place de ces clients retardataires, il ferait probablement l'impasse sur la douche.

En suivant du regard un groupe de sportifs taillés comme des porte-avions, Gérard voit son collègue arriver. Il engouffre les deux dernières bouchées de son sandwich en une. Il n'apprécie pas spécialement son partenaire. Il voit André comme un carriériste. Un bon soldat prêt à accepter tous les ordres sans se poser de questions. André est un flic intègre et dévoué. Tant de naïveté en un seul homme, c'est usant. Gérard est persuadé que celui-ci serait du genre à négliger sa vie privée pour progresser dans sa vie professionnelle. Cette idée le rend jaloux. Si lui mène une vie privée fade, il n'a pas l'excuse du travail pour expliquer cet échec.

Quand André passe à côté de Gérard, il lève les yeux au ciel en apercevant la bouche pleine de ce dernier. C'est sans lui dire un mot qu'il se dirige vers la réception. Visiblement, l'agacement est réciproque. C'est en se grattant le crâne que Gérard rejoint André jusqu'à la réceptionniste.

André se présente et introduit son camarade. Ils sont ici car l'alarme intrusion du Palace s'est déclenchée à 18h58.

Le bâtiment possède un système de surveillance particulier. Caméras partout (hors chambres clients et appartements privés), dont les images sont contrôlées en permanence par deux gardiens dans une pièce isolée. Le 33^e étage, le casino et le parking disposent d'un système de surveillance à part avec des cabines de visionnage à leurs niveaux. Certaines pièces et étages ont des accès restreints, des services ou parties de l'immeuble ne sont accessibles qu'aux porteurs d'une bague pucée. En cas de porte forcée, incendie ou coupure électrique, l'alarme se déclenche et un appel automatique informe le commissariat. Si le système électrique principal rencontre un problème, deux groupes électrogènes de secours s'allument, un pour alimenter la lumière, l'eau chaude et les prises murales, et un second pour ce qui concerne la sécurité (alarme, caméras, verrouillages).

Avant de se rendre au Palace, les deux agents assermentés ont pu avoir quelques informations. En effet, le commissaire avait eu un bref échange téléphonique avec M. Renaud. Le cas de figure du jour est le suivant : suite à une coupure électrique non programmée par la direction, l'alarme s'est déclenchée, informant ainsi le commissariat. Etant donné que cette panne a occasionné un défaut de surveillance durant quelques secondes, c'est le protocole anti-intrusion qui s'est activé. Il s'agit d'une simple mesure de prévention. Une intrusion aurait pu être facilitée, toutefois, Gérard en doute. Les voleurs auraient été d'une efficacité redoutable, voire impossible.

En parallèle, le défaut d'électricité ayant perduré plus de deux secondes, les groupes électrogènes de secours ont pris le relais. L'origine du problème n'a pas été trouvée en interne, Luc Renaud aurait quelques soucis de manque de personnel. Le chef de la police soupçonne un court-circuit lié aux travaux de l'hôtel.

Quelle que soit l'origine du problème, M. Renaud n'a pas décliné la proposition du commissaire, il a accepté l'envoi de deux hommes sur le terrain. C'est donc ensemble, à défaut d'être unis, que les agents sont présents. Suite aux salutations, la réceptionniste décroche son combiné et informe M. Renaud de leur arrivée. Après un rapide entretien téléphonique, elle indique aux compères

que M. Renaud va descendre au restaurant pour un repas d'affaires, il les invite à se diriger vers le bar, il pourra les y rencontrer en vitesse, juste avant le dîner.

Tandis que Gérard flâne, André remercie la réceptionniste et se dirige vers les escaliers. Gérard le suit, puis l'interpelle. Il demande à son collègue pourquoi celui-ci ne prend pas l'ascenseur. André lui signifie qu'il n'y a que deux étages à monter. Devant le visage déconfit de Gérard, André ajoute qu'il est bon de faire de l'exercice. Décidément, ces deux-là n'ont rien en commun ! Fatigué d'avance et excédé par son coéquipier, Gérard appelle tout de même l'élévateur. André soupire et disparaît dans la cage d'escaliers.

C'est séparément que les deux hommes se rendent au restaurant. Seul dans l'ascenseur, Gérard tourne en boucle sur le choix de son collègue. Cet homme est vraiment étrange. S'il existe des techniques permettant de limiter les efforts physiques, alors autant en profiter.

Quand les portes coulissantes s'ouvrent, Gérard voit André, le dos droit, le menton relevé. L'attitude de ce dernier pourrait faire croire qu'il l'attend depuis plusieurs minutes ! Gérard est impressionné de voir que le sexagénaire n'est pas du tout essoufflé suite à son ascension. Peut-être n'est-ce pas un exploit si insurmontable que cela, finalement. Gérard se raisonne, ils ne partent pas avec les mêmes cartes en main pour affronter les épreuves de la vie, y compris les escaliers. Ils doivent avoir le même âge, mais leurs physiques sont radicalement différents. Là où le corps de l'un est la preuve d'une vie ne respectant aucune recommandation sanitaire, l'autre arbore une plastique entretenue et soignée.

Face à cette salle de restaurant bondée, le constat est sans appel : quelle que soit l'origine du déclenchement de l'alarme, cela n'a pas effrayé les clients qui sont nombreux, sereins, bavards, de bonne humeur, attablés ou accoudés au bar. En revanche, les personnels présents ne sont décidément pas comme d'habitude. Gérard n'arrive pas à trouver les mots justes, mais il a la sensation que l'atmosphère est différente de celle qu'il connaît en ces lieux. Un vent étrange plane au Palace, mais il ne parvient pas à l'identifier nettement.

Gérard doit reconnaître que ses sens sont perturbés. Ce qu'il sent l'empêche de se concentrer véritablement. Les odeurs alléchantes des repas trois étoiles le font saliver.

Ne voyant pas encore M. Renaud dans la salle, André suggère à son collègue d'aller au bar pour questionner les barmen. Pour une fois, Gérard valide sans sourciller la proposition de son partenaire ! Il commence même à se demander si André n'aurait pas quelques qualités, même si elles sont bien cachées.

C'est tout naturellement que Gérard invite son coéquipier à se placer près de Patrice. En tant qu'habitué, il connaît bien ce barman et sait qu'il a la conversation fluide, abondante et piquante. En effet, Patrice est bien connu des usagers dont il se souvient des identités, goûts et vies. De plus, de son propre aveu, le barman n'est pas contre le commérage, il revendique même cette technique pour fidéliser le client curieux ! Une enquête au Palace n'est pas imaginable sans une visite auprès de ce maître du cocktail. Actuellement, ce dernier secoue un shaker avec grâce, devant les yeux admiratifs et gourmands de Gérard. Patrice a repéré le brigadier, il le salue et lui indique d'un signe de tête qu'il sera disponible dans un court instant.

Gérard pourrait admirer le barman officier pendant des heures. Tant de maestria et d'assurance dans le geste, cela fait rêver l'enfant qui sommeille en lui. Il ne comprend pas que cela n'émeuve pas son collègue. André est là pour sa mission, rien d'autre ne saurait l'intéresser. Or, même si Gérard n'est pas le meilleur des flics, il est persuadé que c'est en étant curieux du monde qui l'entoure, l'esprit ouvert à l'imprévu, que la recherche de la vérité est facilitée. La rêverie et l'imagination permettent une plus grande compréhension de l'environnement. Sans oublier qu'ici, ils enquêtent dans un hôtel offrant divers services. En s'intéressant à la multitude de détails que ces étages proposent, leur affaire sera plus aisée. Il est essentiel de s'imprégner du lieu pour en résoudre ses mystères.

Après avoir satisfait son palais avec un sandwich, apprécié le spectacle visuel de cet immeuble luxueux et profité des effluves délicatement beurrées, c'est un autre sens de Gérard qui est sollicité. Au fond de la salle de restaurant se trouve une scène où, tous les vendredis et samedis, un groupe se produit. En général, ce sont toujours les mêmes mélodies. Des musiques agréables qui se contentent d'assurer un fond sonore propice à la détente. Cette salle est coutumière d'un manque cruel d'audace, où le directeur des programmes semble chercher une musique d'ambiance et non un son accrocheur. Mais ce soir, Gérard découvre ces musiciens. Enfin, pour être honnête, il ne regarde pas les musiciens. Il dévore des yeux la chanteuse et sait que, si elle était déjà venue chanter ici, il l'aurait remarquée. Cette femme ne chante pas mieux que d'autres groupes déjà entendus, rien de neuf quant au répertoire musical. Mais c'est, selon lui, la première fois qu'une personne avec une telle aura se trouve sur cette scène. D'après ce qu'il constate dans la salle, il n'est pas le seul à admirer cette interprète. Il n'a jamais vu autant de clients attentifs à ce qui se passe sur scène, hommes comme femmes.

André réveille Gérard de son rêve diurne en lui tapotant le bras. Patrice est là. Gérard se reconcentre sur la mission. Confiant, il entame l'interrogatoire de routine. André est pris de vitesse, étonné de voir que son collègue puisse être aussi réactif. Si Gérard n'a pas laissé une seconde à son compère, c'est parce qu'il se croit plus subtile. Pour aborder nonchalamment une discussion avec un barman, autant attaquer par un sujet neutre. Dans un sourire satisfait, le brigadier avoue à Patrice qu'il préfère ce groupe aux autres musiciens habituels. Il souligne le fait que le public y gagne auditivement et visuellement. Propos appuyés par un clin d'œil coquin. Le barman se dit ravi que cela plaise au policier. Il s'agit d'un groupe nommé le Sofia's Band. Sofia se trouve être le prénom de la chanteuse. Elle est accompagnée de deux musiciens et d'une choriste. C'est un style jazzy que Patrice reconnaît comme étant plus entraînant que les groupes usuels, tout en ne polluant pas les repas des clients.

Sur sa lancée, Patrice propose à boire aux deux hommes. Avant que Gérard ne puisse répondre par l'affirmative, André intervient et décline l'offre, précisant qu'ils se trouvent être en service. A juste titre, en tant que barman consciencieux, Patrice rappelle à ses hôtes qu'il peut leur servir des boissons non alcoolisées. Le serveur sourit, puis il ajoute avoir déjà eu une commande assez farfelue pour un samedi soir et qu'il serait prêt à continuer sur sa lancée. Avant que Gérard ne puisse rebondir sur cette anecdote, André dégage en déclinant une nouvelle fois l'offre de boisson. Le policier scrupuleux des règles rappelle le pourquoi de leur présence. Gérard ne peut s'empêcher de prendre cette intervention comme un recadrage de sa propre personne. Ils sont là car l'alarme s'est déclenchée et doivent enquêter sur l'origine de la panne. Ils ne sont pas venus profiter des lieux.

Devant ce ton autoritaire, Patrice reste mielleux et serviable. Il devance les possibles questions des assermentés. Les alarmes ne résonnent que dans les bureaux. Seule l'alarme incendie est audible de tous. Au restaurant, ils n'ont rien entendu. Il ajoute que le signal se sera sans doute déclenché suite à la coupure d'électricité. Lui et les autres personnels s'étaient demandés s'il s'agissait ou non d'un exercice.

Voyant André en manque d'inspiration, Gérard se montre compatissant et espère que ce désagrément n'aura pas perturbé le service du soir. Puis il demande à Patrice s'il n'aurait rien remarqué d'inhabituel en ce début de soirée. Il revient alors sur l'anecdote évoquée par le barman plus haut, avant qu'André n'intervienne. Après une courte réflexion, le barman rit et explique avoir dû réaliser un diabolo fraise pour un homme adulte, à l'heure de l'apéritif ! Dans un lieu aussi chic que celui-ci, il avait trouvé la commande dégradante pour un

barman de son rang. Mais il s'était exécuté, ne pouvant rien refuser à un client. Il conclut en se disant soulagé que le client soit parti sans même avoir dégusté le contenu de son verre.

Cette histoire interpelle Gérard, mais il voit bien que cela ne touche pas son coéquipier. Ce dernier demande à Patrice si rien de particulier ne s'est produit au Palace durant la journée. Gérard surenchérit en questionnant le barman sur un éventuel climat différent ou des réactions et comportements inhabituels chez les personnels ou usagers. Patrice est visiblement moins à l'aise qu'à l'accoutumée. Il se contente de dire que depuis que les travaux ont commencé, il trouve que de nombreux personnels ou résidents sont tendus. Dans ce contexte, il n'a rien remarqué d'anormal.

Le groupe de musique s'arrête, c'est l'entracte. Gérard se retourne pour applaudir la performance. Au même instant, il remarque que M. Renaud est arrivé dans la salle. Ce dernier est accompagné par une femme qu'il n'a jamais vue. Il demande des renseignements à Patrice sur cette dernière. Il s'agit de Mme Bompard, épouse d'un partenaire, récemment décédé, de M. Renaud. Cette femme aurait repris l'affaire de feu son mari. Patrice, qui précise ne pas aimer dire du mal, ajoute que c'est une femme hautaine et antipathique. Le brigadier constate que Patrice est perturbé par la vision de cette femme. Décidément, l'ambiance générale du Palace n'est pas habituelle. Les réactions du barman concordent avec les premières impressions de Gérard.

Après avoir échangé un regard avec le policier à la double-casquette, Luc Renaud délaisse son invitée pour se rendre seul vers les agents. Il leur confirme que l'alarme s'est déclenchée suite à une panne électrique non identifiée. La panne est toujours d'actualité, mais personne n'est qualifié ou disponible pour régler le problème. L'électricien est attendu pour le lendemain matin, il fera exception en venant un dimanche. Gérard imagine que l'artisan sera grassement payé pour compenser sa venue un jour de congé. En attendant, les groupes électrogènes de secours ont pris le relais. M. Renaud précise qu'il ne voit aucun inconvénient à ce que la police fasse un tour des lieux, afin de s'assurer que tout va bien.

Tout en écoutant le patron s'exprimer, Gérard scrute les attitudes de ce dernier. L'homme d'affaires semble se moquer de ces histoires d'alarme, ou du moins, ne pas s'en inquiéter. Il paraît bien plus préoccupé par ses affaires. Il écourte la discussion. Il est attendu pour un dîner important.

- Ma sainte mère disait toujours « si tu n'aimes pas les animaux, alors tu n'aimes pas les hommes », marmonne Patrice.
- Je vous demande pardon ? demande Gérard intrigué.

- Mme Bompard ! répond Patrice comme si cela était évident. Elle a laissé son chien seul dans sa chambre pour venir au restaurant. Pauvre bête... Pourtant, je suis sûr que cela n'aurait pas dérangé M. Renaud que le chien de Madame vienne ici.
- Brave Patrice, reprend Gérard dans un sourire touché. Elle a peut-être laissé son chien à quelqu'un d'autre, ta Bonvent.
- Bompard, corrige Patrice. Et non, cela m'étonnerait. Avec le manque de personnel, cela serait étrange que M. Renaud offre les services d'un de ses hommes pour lui garder son chien au 12^e. Enfin, j'espère pour les agents d'entretien que le chien abandonné saura rester sage et propre.

Voyant le regard sidéré de son collègue, Gérard met fin à cet échange canin en sortant son calepin. Il est peut-être bourru, pas toujours très propre et souvent limite avec la légalité, mais il essaye d'être ordonné dans ses pensées. Sur son bloc-notes, il consigne les détails qu'il juge utiles. Gérard a ficelé un crayon de papier à son carnet. Pour ce faire, il a utilisé une ficelle de cuisine.

Sous « alarme 18h58 », l'officier inscrit « diablo fraise ? » et « Partbon - chien - étage 12 ». André semble avoir aperçu les notes.

Sous l'impulsion d'André, les deux hommes quittent le bar. Il est temps de faire un tour au Palace. Ils souhaitent rester encore sur place. Cette décision les arrange tous les deux. Gérard y voit l'opportunité de ne pas retourner au bureau, tout en profitant de l'ambiance d'un lieu qu'il connaît bien. Tandis qu'André y voit une possibilité de trouver plus de matières pour rédiger un rapport, en bonne et due forme. En effet, tous les deux savent que ce ne sera pas Gérard qui se donnera la peine d'écrire un rapport. Il n'en écrit plus depuis longtemps. Ceux-ci étaient tellement mauvais, courts, illisibles, sales ou incompréhensibles, que tout le monde préfère qu'il n'écrive plus rien. Gérard connaît les bruits de couloir qui concernent sa personne et il aime entretenir ce suspens : sa négligence est-elle contrôlée en vue d'avoir la paix ou est-il vraiment si peu soigné ?

Gérard insiste pour aller se laver les mains avant de commencer l'enquête. Il n'arrive plus à faire autrement : l'odeur des rillettes est tenace, cela le dérange. En réalité, ça lui donne faim et il préfère anéantir toute tentation. Il serait trop vite tenté par un encas au restaurant, mais son médecin lui a conseillé de freiner les aliments trop riches et de limiter le grignotage. Depuis, il ne se contente plus que de trois casse-croûtes par jour, en plus des repas, bien sûr. André finit par céder, il a certainement cerné son collègue et préfère acheter la paix.

Une fois devant les toilettes, André explique à son équipier qu'il ne l'accompagnera pas à l'intérieur. Il en profitera pour continuer à observer l'activité du restaurant.

Gérard entre dans les toilettes pour hommes. Il a toujours aimé la décoration baroque de cet endroit. Un homme occupe le premier lavabo, il se lave les mains en pestant. Malgré son manque apparent d'hygiène avec son physique non entretenu, le brigadier est un toqué. Il se dirige vers le dernier évier. Il pense que le bac le plus éloigné de la porte est celui qui se trouve être le moins utilisé et donc le plus propre. Sous ses pas lourds, il sent que ça croustille : le sol est sale ! Rien ne va plus au Palace ! Quelle négligence ! Gérard est perturbé, mais ne se donne pas la peine de vérifier sur quoi il a marché. Une telle action nécessiterait de se pencher, voire de s'accroupir.

Le policier remarque que lorsque son voisin d'évier se rince les mains, du sang se mêle à l'eau. Son œil aguerri devine une morsure. Si son sens de l'observation est bon, sa discrétion n'en est pas au même niveau. Le blessé ne manque pas de repérer l'officier, ainsi que son intérêt pour sa blessure.

Agacé, tout en regardant Gérard, l'homme lance un « satané chien ». Une injonction peu spontanée qui ressemble plus à une justification impromptue qu'à une réaction naturelle. Devant le silence du brigadier, l'inconnu ajoute avoir été mordu. Cela remontrait à plusieurs heures plus tôt, mais la plaie ne cicatriserait pas.

Alors que Gérard réfléchit à quelle banalité sortir comme réponse, l'autre homme ne lui laisse pas la possibilité de parler et enchaîne, après avoir regardé Gérard dans les yeux. Il le reconnaît, il sait qu'il se trouve être le policier « rattaché au Palace ». L'inconnu se présente comme étant un certain Tom, assistant de M. Renaud.

Le brigadier n'aurait pas reconnu cet homme dans la rue. Pour faire la discussion, il sourit en saluant Tom, puis il ajoute que celui-ci a sacrément dû contrarier son chien pour récolter une telle morsure. Tom répond immédiatement que ce n'est pas son chien, mais celui d'une cliente, un dénommé Trésor.

Les connexions s'enchaînent rapidement dans le cerveau du policier. Sans prendre le temps de réfléchir à ce qu'il va dire, il ose demander à son interlocuteur s'il s'agissait du chien de « Mme Prombard ». Dans un regard surpris, Tom rectifie le nom de la cliente.

Gérard souligne l'audace du canin. Tom rebondit en précisant que la bête n'a rien de téméraire. Ce dernier lui aurait sauté dans les bras, après l'avoir mordu. Il pense que ce chien n'est pas équilibré. L'assistant se permet de dire

que cela n'a rien d'étonnant. Pour lui, en regardant la maîtresse, les comportements illogiques du chien font sens.

Un peu embarrassé, Gérard met fin à la discussion en faisant un signe de tête. Il est relativement mal à l'aise avec les médisances. De plus, il n'apprécie pas les personnes qui montrent du dédain envers les bêtes. Il n'est pas loin de penser comme la « sainte mère » de Patrice.

En sortant des toilettes, Gérard repense au visage de ce Tom. Maintenant qu'il le dit, ils s'étaient peut-être déjà croisés. Il faut dire que M. Renaud est toujours beaucoup entouré. Il se demande quelle considération l'homme d'affaires a pour ce Tom. Pourquoi lui confier la garde du chien d'une partenaire ? Et où se trouve ce chien ? Est-il seul au 12^e comme l'a suggéré Patrice ? Pourquoi ce Tom n'est pas resté auprès de lui ?

Quand Gérard rejoint André, il ressort son calepin et note « Trésor » relié par une flèche au mot « chien ». Il ajoute également « Tom dogsitter, mordu ». Gérard pressent qu'il devrait noter un autre détail, mais il ne sait pas quoi. Il a la sensation d'avoir été en contact avec d'importants indices pour l'enquête. S'il note tout, c'est pour ne pas oublier... Alors s'il ne note pas à temps, l'information est perdue. Malheureusement pour lui, André ne lui laisse pas le temps de fouiller sa mémoire. Il lui fait remarquer que cette pause a duré longtemps. Selon l'homme sérieux, ils doivent se mettre au travail, sinon, ils risquent de finir trop tard. Cette menace ne touche pas Gérard, il se sent mieux au Palace que chez lui, même si c'est pour une enquête, il n'a pas l'impression de travailler.

Continuer les investigations oui, mais où ? André veut aller au poste de surveillance, option incontournable et logique. Mais Gérard se moque du bon sens. Il est intimement convaincu que cela sera inutile. Il ne pense pas que les agents de sécurité leur en apprendront plus que ce qu'ils ne savent déjà. Mais pour leur rapport, cela est essentiel de mentionner l'équipe de surveillance.

Gérard souhaite faire un tour auprès du petit personnel, avant de monter voir les gardiens. Il insiste pour réaliser une inspection en cuisine, il allierait ainsi l'utile à l'agréable. Il adore regarder des cuisiniers à l'œuvre. Il est, lui-même, plutôt doué en cuisine. Il perpétue les recettes familiales, tout en s'abreuvant de techniques lues dans des magazines qu'il feuillette pendant ses courses, lorsqu'il patiente en caisse. Gérard voit bien que cette perspective ne sied pas à son camarade. Alors, après un bref instant de réflexion, il utilise l'argument suprême. S'il y a eu un problème au sein de l'établissement, la cuisine en sera certainement informée. L'organisation a peut-être souffert de cette coupure électrique et la cuisine, c'est le nerf de la guerre ! Tout transite par

la cuisine. André trouve l'argument convaincant, ou du moins pas inintéressant. Ce dernier sort son téléphone portable. Gérard voit que son collègue a pris une photo du plan du Palace dans le hall d'entrée, il y cherche les cuisines. Gérard met la main sur le portable de son équipier. Dans un souffle moqueur, il lui montre l'ascenseur. Les cuisines sont au 3^e étage, lui, il s'y rendra avec aide. Sur un ton taquin, il autorise son collègue à emprunter les escaliers. André décline et affirme préférer le suivre. Ce dernier n'aime pas cet endroit et aime avoir un guide, même si c'est Gérard. Dans un début de complicité, le brigadier-chef se dit flatté, puis il précise que son partenaire ne serait jamais perdu avec la photo du plan. Presque décontracté, André avoue que sans ses lunettes, ce plan lui est inutile.

Finalement, cet André pourrait s'avérer être un homme sympathique. Il devient agréable lorsqu'il relâche la pression. Gérard est conquis. Ensemble, ils entrent dans l'ascenseur. Il appuie sur le bouton « 3 ».

Les ascenseurs ouverts au public peuvent conduire au 3^e étage, seulement, ils ne s'ouvrent pas directement dans les cuisines, ils donnent sur un couloir qui dessert les cuisines et les escaliers. Gérard a déjà eu la chance de visiter cet étage, il sait que les serveurs ont accès aux assiettes via un passe-plat reliant cuisines et restaurant. Le personnel peut aussi monter vers les cuisiniers via un accès strictement réservé. C'est donc sans craindre de déranger le service que Gérard a proposé à André d'emprunter l'ascenseur.

Durant la courte montée, André ne peut se retenir de poser une question à Gérard :

- Pourquoi notes-tu des détails insignifiants sur ton carnet ? C'est vrai quoi, c'est une coupure de courant basique, à quoi cela te sert de savoir que le chien s'appelle Trésor ou que Patrice a servi une limonade ?
- Un « diabololo fraise », corrige Gérard. Les détails sont essentiels, ce sont eux qui permettent d'y voir clair. Lorsqu'ils sont tous assemblés et remis en ordre, tout devient limpide, même pour une mission de routine. Par exemple, je sens que cette Mme Bompra est importante, je note ce qui lui est associé.
- « Bompard », si les détails sont si importants, retient au moins son nom correctement, taquine André.

Arrivés à l'étage supérieur, ils sortent de l'ascenseur. Gérard frappe fermement à la porte des cuisines, derrière laquelle se devine une forte agitation. Après deux minutes sans réponse, les deux agents décident d'ouvrir.

A peine entré, André se fait bousculer par un cuisinier qui passe devant lui. Du bruit, des vapeurs, ça court, se presse, ça fourmille et ça bourdonne. Il fait chaud, lourd, étouffant, moite. Les cuisiniers travaillent à la chaîne, chacun a une mission. Sortir les assiettes, laver, vider le passe-plat, remuer les sauces, gérer les viandes, émincer les légumes, préparer les desserts... Gérard regarde son collègue qui semble vouloir disparaître, tandis que lui se régale des yeux et des narines. Il trouve ce spectacle superbe et fait signe à son coéquipier de le suivre, mais impossible d'avancer sans se blesser dans cette cohue ! Gérard change de tactique, il tente d'attirer l'attention d'un employé. Ses « psst » et « excusez-moi » faisant chou-blanc, il s'adapte et parvient à stopper un jeune homme par le bras. Ce dernier regarde les policiers. En l'attrapant, Gérard a l'impression de ramener ce commis à la réalité.

L'agent précise qu'ils sont de la police. Avec douceur et politesse, il ajoute qu'André et lui aimeraient rencontrer le chef.

- Mais nous aussi ! rétorque le commis en gesticulant et se dégageant le bras. Il nous a plantés ! Un samedi soir ! Sans prévenir ! Il nous a laissé la cuisine dans un état déplorable ! Même le 31^e en travaux est mieux rangé ! Et le pire, c'est que le cochon a disparu aussi ! On ne peut même pas prendre de l'avance en le préparant nous-même ! Le fournisseur nous l'a donné, c'est sûr ! C'est écrit sur le reçu ! Et les collègues qui fumaient dehors quand les livreurs sont venus l'ont entendu !
- Entendu qui ? demande André perplexe.
- Ben le cochon !
- Il... Vous... Enfin, c'est vivant quand c'est livré ? ajoute André déboussolé.
- Ah ça ! C'est la dernière lubie du chef. C'est parti d'une sorte de compétition d'égo avec le fournisseur, ça a dérapé, et maintenant, on reçoit des petits gibiers et autres bêtes vivantes que le chef prépare de A à Z !
- Mais... Vous êtes équipés pour ça ? demande André, déjà prêt à appeler les collègues de l'hygiène.
- Pour qui vous nous prenez ? On a des étoiles et un standing à tenir !

Sa haine à l'encontre de son supérieur déversée, le commis part retrouver son poste. Il ne se donne pas la peine de saluer les policiers.

Les deux collègues décident de s'éclipser. Ils n'arriveront pas à en savoir plus ici. Cette disparition est étrange. Gérard connaît bien le chef, c'est un homme passionné et consciencieux. Ce n'est pas le genre à laisser tomber sa brigade, encore moins avec une cuisine en désordre. Si le chef était là cet après-

midi, il est peut-être encore présent quelque part au Palace. Gérard note « Chef John disparu – cochon envolé – foutoir cuisine ». André regarde son partenaire, il feint d'être médusé, mais Gérard sent une timide admiration. André lui porte de l'intérêt, il en éprouve une certaine fierté. Non seulement il sait que ce qu'il écrit est important mais, en plus, il est évident qu'il est plus à l'aise sur cette mission que son partenaire.

Une fois devant les ascenseurs, les deux hommes se regardent avant de choisir leur prochaine destination. André demande à Gérard à quel étage se situe le poste de surveillance. Pour ne pas froisser son collègue, ce dernier insiste en précisant que cette visite est obligatoire, ne serait-ce que pour la rédaction du rapport. Gérard sourit : d'habitude, les autres policiers ne prennent pas de pincettes avec lui et imposent leurs choix, sans arrondir les angles. Touché par cette gentillesse, le nonchalant indique que la surveillance se situe au 37^e. Seulement voilà, l'accès aux étages supérieurs au 29^e nécessite de posséder une bague passe-partout. C'est sous le regard bluffé de son collègue que Gérard se dirige vers l'ascenseur privé. Il pose sa main sur le cadran et regarde son partenaire, en esquissant un sourire espiègle. Gérard possède une bague d'accès ! Il ne ment pas lorsqu'il évoque la confiance que M. Renaud lui accorde, cela ne dérange pas le magnat qu'un policier puisse circuler à sa guise dans la tour. André est impressionné, mais Gérard n'en rajoute pas. Il ne veut pas écraser son collègue, il commence à l'apprécier.

Alors qu'ils arrivent au niveau du 12^e étage, l'ascenseur s'arrête et les lumières s'éteignent. Pendant deux secondes, les agents se retrouvent dans le noir, coincés dans la boîte. Gérard ne panique pas, mais il sent qu'André n'est pas serein. Alors qu'il cherche quoi dire pour détendre son camarade, l'électricité revient. Les portes coulissantes s'ouvrent en même temps. C'est en regardant son collègue que Gérard propose de visiter cet étage. André accepte, sans se faire prier, il semble préférer éviter l'ascenseur pour l'instant. Le poste de surveillance attendra. Gérard espère juste qu'André ne souhaitera pas y monter à pied, vingt-cinq étages de marches, c'est du vice.

Il est 20h. André appelle rapidement le commissariat afin d'avertir de leur présence sur place lors de cette seconde coupure de courant. Il est inutile d'envoyer plus d'hommes pour l'instant. Le policier passionné précise que la piste du problème électrique reste à privilégier.

Pendant ce temps, Gérard regarde autour de lui. Il ne le dit pas, mais cela l'arrange fortement d'avoir atterri au 12^e. Il vérifie tout de même ses notes. Ses souvenirs étaient bons : ils sont à l'étage de la suite de la maîtresse de Trésor. Il

se dirige vers la porte la plus proche de lui, puis il y colle son oreille. Il s'agit de la chambre 13. André le rejoint.

- Que diable fais-tu ?
- Chut ! C'est certainement la chambre de Mme Bompré, chuchote Gérard, j'essaye d'entendre si le chien est là.
- Déjà c'est Mme Bompard et ensuite, nous ne sommes pas là pour gérer une potentielle maltraitance animale...
- J'ai un pressentiment ! Je sais que ce détail est important ! Cette femme et son chien sont en rapport avec l'enquête !
- Et c'est aussi ton sixième sens qui te fait croire que le chien est derrière cette porte et non derrière celle-là ? demande André en pointant la seconde porte du couloir.
- Non, mais sur l'autre porte, il y a un carton « ne pas déranger », il y a donc quelqu'un dedans, ça ne colle pas avec la version de Patrice.
- Quelle version de... Oh et puis, tu sais quoi ? Je laisse tomber, je te laisse à tes suppositions !

Alors qu'André vocifère dans sa barbe, son monologue est interrompu par la porte de la suite 13 qui s'ouvre sous le poids de Gérard ! André regarde la main de son collègue : il prenait appui sur la poignée ! Il lève les yeux au ciel et continue ses reproches, mais Gérard ne l'écoute pas, il esquisse un sourire et entre. André étouffe un « non » en essayant de retenir son collègue, tout en regardant dans le couloir si quelqu'un peut les voir entrer.

La chambre est vide. André n'ose pas entrer, il reste à proximité de la porte pendant que Gérard visite, en silence. En vain, le policier inquiet tente de demander discrètement à l'imprudent de renoncer. Mais ce dernier est têtue et fait la sourde oreille.

La suite est bien rangée et propre. Deux sacs qualitatifs fermés sont posés sur le lit. Le lit n'a pas servi. Gérard essaye de regarder dans les recoins, à la recherche du chien. Si l'animal était ici, il serait bien caché et silencieux. L'agent est limité par son embonpoint et son manque de souplesse.

La chambre est très vaste et luxueuse. Gérard trouve qu'il s'agit plus d'un appartement que d'une « chambre ». Il se demande si toutes les suites sont aussi impressionnantes. Cet endroit est plus grand que chez lui. C'est un loft avec salon et espace nuit, le tout éclairé par une immense baie vitrée, donnant sur un balcon fleuri. Pas de chien sur ce balcon dont les vitres sont fermées. Si le canin était là, il serait inhumain de la part de sa propriétaire de ne pas laisser à ce dernier un accès à l'extérieur.

Deux portes se situent sur la droite du lit. La première s'ouvre sur des WC vides, vastes et irréprochablement propres. La seconde porte donne forcément accès à une salle d'eau. Dans une telle suite, Gérard serait déçu de ne pas y trouver une baignoire avec option spa, une double vasque, une douche à l'italienne et un miroir disproportionné. Il met fin au suspense. Gagné ! Une majestueuse baignoire lui fait face. En revanche, il n'avait pas deviné qu'elle serait à moitié remplie d'eau. Il trempe le bout de ses doigts, l'eau est tiède, limite fraîche. Il observe les accessoires sortis. La brosse est curieuse mais pour un habitué du peigne comme lui, difficile d'en juger. Il est intrigué par un appareil en charge. Cela ressemble à un sèche-cheveux, mais en plus petit, doté d'un embout étrange. Il remet l'engin à sa place. Il touche ensuite le chauffe-serviette, ce dernier est vide et froid. C'est étonnant, si quelqu'un avait voulu prendre un bain ici, il aurait profité de cette technologie. Gérard réfléchit. Il prend son calepin et note « bain et toilette de chien ? En attente ? Réalisé ? ».

Le fonctionnaire s'intéresse maintenant à la douche. Le rideau est tiré. Il trouve cela surprenant. Utiliser un tel matériel, pour un hôtel de ce standing ! Le fait d'imaginer la population de microbes et autres bestioles qui habitent ce morceau de plastique l'écœure. Le rideau est noir, opaque. Gérard n'est décidément pas fan. En plus d'être antihygiénique, cela tranche avec les linges de bain qui, comme dans de trop nombreux hôtels, sont blancs. Il n'a jamais compris cette folie, rien n'est plus salissant que du blanc. Il met de côté ses considérations sanitaires et esthétiques et tire le rideau. Et si le chien était derrière, peut-être même battu ou pire ? Si la bête est là, si elle est en capacité de bouger, la présence de Gérard l'aura certainement apeurée.

La surprise qui attend Gérard derrière ce rideau est tout autre. Il n'y trouve pas un chien mais un jeune homme ! L'individu ne prononce aucun mot et se met en garde, bras droit en avant tel un serpent prêt à attaquer. Visiblement, l'homme n'a pas l'esprit tranquille et n'a, sans doute, rien à faire là ! Pour avoir une telle réaction, il a forcément quelque chose à se reprocher ! Ce n'est pas juste un amant caché dans le placard, songe Gérard.

L'agent observe son assaillant. Il est très intrigué par la main droite du jeune homme. En effet, il y distingue nettement une blessure. Cela ressemble beaucoup à la morsure qu'affichait le fameux Tom dans les toilettes. Une marque de Trésor ? Ce chien est peut-être encore ici...

En attendant de pouvoir noter ces détails dans son calepin, Gérard observe le garçon. Les deux hommes restent muets. Le policier ne parle pas car il ne juge pas cela utile pour l'instant. Il imagine une discussion usante et vide de sens qui tournerait en rond. Observer l'individu lui apporte davantage que ce que ce

dernier pourrait lui dire. De plus, il anticipe une potentielle alternative avec panique, bagarre, violence, tout ce qu'il ne maîtrise pas.

Tout en anticipant ce genre de détails, Gérard continue de balayer des yeux la silhouette du chétif garçon. Celui-ci est vêtu comme un employé du Palace. Il porte un badge : Noa. Comprenant son erreur d'afficher son identité, le garçon ne laisse pas plus de temps à Gérard et lui assène un coup de pied dans l'abdomen. Le policier trébuche et tombe dans la baignoire. Un bruit sourd de coups qui chute, suivi par la mélodie des éclaboussures sur le sol, résonne dans la pièce. Gérard ne bouge plus, ses yeux sont clos.

Agathe

16h, 12^e étage, chambre 14

La jeune femme révise une dernière fois le plan. Elle est seule dans la suite. Non seulement Sofia a réussi à les faire embaucher mais, en plus, ils sont logés ! Indubitablement, cette Sofia est une grande négociatrice. Sans les talents rhétoriques de cette dernière, Agathe ne serait pas là.

La chambre est spacieuse, sans être une suite de luxe. S'il fallait être honnête et tatillon, Agathe s'autoriserait à penser qu'ils y sont serrés. Cette chambre n'a pas été conçue pour héberger trois adultes. Un espace salon, une chambre cloisonnée avec deux lits, une salle de bains et des toilettes. Sofia occupe le grand lit, son fils hérite du lit une place voisin, Agathe se contente du clic-clac du salon.

Le confort est secondaire, Sofia, Noa et Agathe ne sont pas en vacances. Leur présence ici se résume à un objectif simple : dérober une statuette. L'objet de leur convoitise se trouve dans le bureau de M. Renaud, au dernier étage. Agathe ignore pourquoi, mais Sofia veut ce bibelot. Pour cette opération, elle est bien payée. Elle ne voit donc pas l'intérêt de s'encombrer de questions superflues. C'est une voleuse, c'est son métier. Elle n'a pas à connaître les motivations de ses clients. En cas de complications, toutes les connaissances inutiles pour la mission ne sont que des savoirs dangereux.

Lorsque Sofia est venue trouver Agathe pour lui parler de l'affaire, elle lui avait fourni une photo de l'objet. Cette statuette représente un serpent. Une

décoration que la jeune femme trouve, en vérité, assez vilaine. Mais la voleuse avait vite compris que cette histoire dépassait le simple vol. La valeur de cet ornement n'est pas matérielle. Elle ignore de quelle façon, mais il lui paraît évident que l'affect de Sofia est fortement lié à cette opération. Elle espère seulement que cela ne perturbera pas le plan et, surtout, ne la mettra pas en péril inutilement. Le sentimentalisme n'est jamais bon pour les affaires.

Sofia a également embauché deux musiciens. Ces derniers n'étant pas dans la confiance du vol, ils ne séjournent pas à l'hôtel. Ils doivent juste les rejoindre au restaurant pour la représentation. Outre le fait de savoir jouer de la basse et du piano, le critère pour obtenir le job était de pouvoir se rendre au Palace à l'heure. Le groupe a signé pour jouer le vendredi 29/09 et le samedi 30/09 de 18h30 à 20h30. Agathe ne sait rien de ces deux messieurs, elle les a rencontrés la veille. D'un naturel peu bavard, elle n'a pas pris le temps d'échanger avec eux. Elle trouve leur contribution compromettante pour la mission. Et si la police ou la sécurité du Palace venaient à se mêler de cette histoire ? Le témoignage de ces deux musiciens ne pourrait-il pas les mettre en danger ? Autant limiter les contacts avec ces derniers. Ce soir encore, elle n'ira pas au-delà des courtoisies de base.

Le « Sofia's Band », c'est ainsi que le groupe improvisé se fait appeler. Agathe trouve cela ridicule, voire prétentieux. Elle ignore s'il s'agit d'une fausse identité mais dans tous les cas, c'est relativement égocentrique et osé de la part de Sofia de nommer ce groupe ainsi. De plus, Sofia s'est octroyée le rôle de la chanteuse. Celle-ci est au centre du quatuor. Rien d'illogique par rapport au nom du groupe, mais une folie pour une personne devant rester discrète ! Une idée a déjà traversé son esprit : et si Sofia voulait être remarquée ? Mais cela n'a pas de sens. Pourquoi saboterait-elle sa propre opération ?

Le groupe reprend des grands classiques de jazz, rien de bien complexe ou d'original. A contrecœur, la jeune femme a accepté d'être la choriste, heureusement pour elle, elle chante juste ! Les deux musiciens accompagnent et apportent une touche de professionnalisme. En effet, ni Sofia, ni Agathe ne sont de vraies chanteuses, leurs voix ne sont pas extraordinaires. Quand Sofia a étudié son plan, elle n'a dû trouver que ce moyen pour entrer dans ce Palace. Lorsque cette dernière a négocié l'embauche, nul doute que le recruteur d'intermittents du spectacle a été influencé par la plastique de rêve de Sofia, bien plus que par sa voix. Peu importe la motivation, le principal étant le résultat. Ils ont été sélectionnés pour deux soirs. S'ils conviennent, on leur proposera d'autres dates. Le fait est que ce groupe n'étant qu'une couverture,

quoi qu'il advienne, le Palace n'entendrait plus jamais parler du Sofia's Band dès le dimanche 1^{er} octobre.

Sofia n'en avait pas tant espéré. Être pris pour deux soirs ? Une réelle chance, un bonus pour l'opération ! Le vol a directement été programmé pour le samedi 30/09. Le vendredi 29/09 n'étant qu'une opportunité pour repérer les lieux, de façon plus précise que sur les plans dénichés par Sofia. Leur présence leur a également permis d'observer les gestes routiniers du personnel. Pour un vol dans une telle architecture, rien ne peut être laissé au hasard ou pire, à l'improvisation. La veille, les filles se sont promenées dans le Palace. Elles ont pu noter les habitudes du personnel.

Le soir précédent, malgré les réticences et le trac d'Agathe, le groupe a assuré leur première représentation. D'après l'applaudimètre, cela a plu ! Elles ont été agréablement surprises. Le public de ce genre de structure est moins exigeant que ce qu'elle avait anticipé.

Malheureusement, si la fausse chanteuse reste prudente quant à certaines décisions prises par sa supérieure, elle a un souci plus tracassant encore... Les deux femmes ne sont pas les seules à être dans la confiance du larcin. Sofia voulait que son fils participe à cette opération. Celle-ci avait donc dû introduire son gamin au sein du Palace. C'est ainsi que, quelques jours plus tôt, un employé de l'hôtel avait été victime d'un accident de la route. Rien de grave, mais suffisamment important pour être placé en congé. L'heureuse coïncidence faisait que Sofia était auditionnée le même jour. Elle avait déclaré en fin d'entretien que son fils cherchait, lui aussi, du travail. Noa avait été contacté dans l'heure, puis pris à l'essai. Vraisemblablement, le Palace essuie quelques difficultés temporaires pour recruter du personnel. Cette offre spontanée et providentielle avait été la bienvenue.

Agathe n'apprécie pas Noa. Elle le considère comme un gosse arrogant, superficiel et immature. Elle ne lui fait absolument pas confiance. Malgré le chèque conséquent à la clef, si elle avait rencontré Noa avant, elle pense qu'elle aurait refusé l'emploi. Elle craint qu'il commette des erreurs, ou ne s'en tienne pas au plan. Il pourrait vite se prendre pour un cow-boy. Seulement, c'est le fils de sa patronne, elle ne peut rien dire.

Sofia est radicalement différente de son rejeton. C'est une décisionnaire froide et directive. Une femme qui sait ce qu'elle veut. Le genre d'individu que personne n'ose contrarier.

D'après ce qu'Agathe a entendu, il semblerait que le patron du Palace et son fils aient les mêmes caractéristiques que Sofia et Noa. M. Renaud semble

être un homme strict, ne laissant rien au hasard, tandis que son fils serait plutôt un flambeur profiteur. Sauf que M. Renaud accorderait moins de confiance à son fils que Sofia en offre à Noa. Le fameux Gustave ne travaille pas avec son paternel. Agathe aurait apprécié que les similitudes entre les deux filiations aillent jusqu'au bout... Toutefois, elle trouve cet effet miroir troublant.

La voleuse a travaillé pour cette opération. Tout d'abord, durant ces deux derniers mois, elle a pris des cours de chant. Même si elle n'a eu connaissance de la date d'intervention que récemment, Agathe savait que le plan nécessiterait d'avoir une voix travaillée. Initialement, cela l'avait refroidie, mais elle avait revu ses considérations en entendant le salaire proposé. Après tout, chanter pendant quelques minutes devant un public attablé qui ne sera pas attentif, est-ce si gênant ? Le nombre de zéro compenserait le désagrément occasionné.

Elle a l'habitude de peaufiner ses missions. Elle en a besoin pour se rassurer. Lorsqu'elle est stressée, elle risque de trembler, ou de paniquer, ce qui est dangereux. En étudiant avec soin les plans du Palace, la liste des personnels, ainsi que leurs habitudes et relations, elle limite les variables indésirables.

Elle est prête. De toute façon, elle n'a plus le choix. Le soir même, le Sofia's Band va passer à l'action ! Pour l'installation du matériel, la scène leur sera disponible vingt minutes avant le spectacle. Sofia et les musiciens devront assurer le show pendant une heure trente. Une pause de cinq minutes leur est accordée à 19h40. C'est lors de cet entracte que la choriste devra partir. Elle ne rejoindra pas la scène pour la seconde partie de la représentation.

Le moment venu, elle devra monter jusqu'au 31^e étage, Noa l'y attendra. Les caméras de vidéo-surveillance sont coupées aux niveaux en travaux. Une fois sur place, elle se changera et se faufile dans les conduits d'aération pour accéder au bureau de M. Renaud. En même temps, Noa provoquera un court-circuit dans l'installation électrique, grâce à une micro-bombe artisanale. D'après les recherches de Sofia, lorsqu'une coupure électrique se produit, les vigiles n'ont rien sur leurs écrans pendant 55 secondes, c'est le temps dont disposera Agathe dans le bureau pour trouver la statuette et fuir. La coordination sera aussi essentielle que l'efficacité.

Normalement, s'ils suivent scrupuleusement le plan, avec l'équipement dont ils bénéficient, tout devrait fonctionner. Tout a été vu et revu des dizaines de fois. Les observations sur place depuis la veille ont confirmé les informations préalablement récoltées.

Pour ce vol, Agathe est payée 50 000€. Elle a tout de suite accepté l'offre, devant une aussi jolie somme. En général, elle touche 30 000€ par opération.

Elle est spécialisée dans le vol d'objets. Pour ses salaires, elle n'est pas très gourmande et se contente de sommes raisonnables. En moyenne, elle participe à une dizaine de coups par an. Elle parvient à vivre plus que convenablement.

Dans le milieu, les talents de la jeune femme sont reconnus. Elle est surnommée « le Serpent », cela lui plaît beaucoup. Il faut admettre que son agilité et sa rapidité sont impressionnantes. Elle opère de façon chirurgicale, tout en étant efficace. Elle n'a jamais failli. Sa discrétion fait toute sa réputation. Elle n'est pas du genre à se vanter. Pour l'approcher, il faut savoir où la chercher. Elle est aussi discrète dans sa vie privée qu'au travail.

Sofia l'a contactée trois mois auparavant. C'est dans un casino italien qu'elle lui avait donné rendez-vous pour leur première rencontre. Sofia était passée par un baron de la drogue espagnol, probablement un de ses amants. L'homme avait déjà eu recours aux habiletés d'Agathe pour dérober des rubis chez un émir.

Agathe est habituée à exercer son aptitude à l'internationale. Le plus souvent, elle est mobilisée en Allemagne, aux États-Unis ou à Monaco. C'est sa première affaire dans son pays natal. Elle voulait y préserver son identité. L'anonymat est une sécurité vis-à-vis des services de police. Dans ce métier, il faut assurer ses arrières. Malheureusement, ces derniers temps, les offres d'emploi sont plutôt timides, elle a reconsidéré ses exigences.

Voler n'est pas si difficile, même dans un bâtiment surveillé. Le tout, c'est d'être bien organisé et correctement équipé. Ainsi, quelques jours plus tôt, Agathe avait accompagné Sofia et Noa chez un receleur d'armes et de matériels inutilisés de l'armée. Elle n'avait pas eu confiance en l'homme, mais elle avait vite compris que ce choix de vendeur faisait partie du plan de Sofia. En effet, ils avaient dissimulé leurs identités au moment de la transaction, mais Sofia avait délibérément donné des indices pouvant laisser deviner au trafiquant quel établissement était visé et quand. Un agissement faussement naïf qui corrobore son hypothèse : Sofia veut personnellement se venger et cela passe par une absence de discrétion contrôlée.

Pour semer le doute dans l'esprit de ses adversaires, Sofia a acheté des armes à feu inutiles. Agathe avait compris que le vendeur était lié au Palace et qu'il informerait M. Renaud d'un casse à venir, en décrivant des individus armés jusqu'aux dents. Le Palace imaginerait alors que les coffres seraient menacés. Personne ne pensera au bibelot posé sur le bureau du patron. La direction s'attendra à des amateurs benêts, n'agissant pas en finesse. Des imbéciles faciles à maîtriser. La sécurité ne sera pas intéressée par des personnes comme Sofia,

Noa ou Agathe. Cependant, une telle stratégie comporte un risque : si le Palace est informé, la sécurité ne sera-t-elle pas renforcée ?

Noa rejoint la voleuse dans la suite. Elle aurait volontiers fait l'impasse sur cette entrevue. Son collègue l'horripile.

- Alors le Serpent, tu flippes ? demande Noa en ricanant de manière très intelligente.
- Je suis une professionnelle. J'aime que le travail soit bien fait. Je révise le plan d'action.
- Tu connais la différence entre toi et moi ?
- Il n'y en a qu'une ?
- Moi je suis un homme d'action, de réflexes ! T'as l'air jeune et pourtant, qu'est-ce que t'es déprimante ! Aucune folie ! T'es si vieille dans ta tête !
- Écoute Jesse James, je ne suis pas là pour m'éclater, mais pour bosser. Tu vas être mignon et faire ce que tu dois faire, sans improviser, OK ?
- T'inquiète ! Ils sont sur les dents parce qu'ils pensent que des gros bras vont venir casser leur coffre-fort ! On a une longueur d'avance ! Ils ne s'attendent pas à nous.
- Pour une fois, j'aimerais que tu développes. Tu parles selon ton instinct ou tu as de vraies infos ?
- Ce matin, j'ai croisé le fils du Renaud. Il était vénère ! J'ai improvisé pour rester vers lui, c'était chaud ! J'ai vraiment eu un réflexe de dingue tu vois ! Je savais que je ne devais pas le lâcher ! Alors, je l'ai suivi ! Je suis allé au bar et j'ai fait comme si j'étais serveur ! A une table, il papotait avec des gorilles. Et là qu'est-ce que j'ai fait ? Paf ! Je suis allé leur servir de l'eau pour les écouter ! Pas con t'as vu ! J'ai entendu qu'ils attendaient des gens. Ils surveillent à plusieurs endroits stratégiques.
- Qu'est ce qui est censé me rassurer ? Que tu aies pris le risque de tous nous faire griller ? Ou que des vigiles se mobilisent que pour nous ?
- T'es chochette ou bête ? Ils ne s'attendent pas à nous !
- Mais ils scrutent tout de même un événement inhabituel. La surveillance est accrue.
- Mais pas pour nous ! Ils guettent un gros truc ! Ils s'attendent à voir débarquer des idiots pas discrets ! Alors zen, tranquille. Aucun soupçon ni sur nous, ni sur l'objectif de maman. Allez, petite un coup, souffle, on se revoit ce soir. Et à 19h59 « pshiiiiiiiiit » !

Le biper de Noa se manifeste, un client dans le besoin vient à la rescousse d'Agathe. Après avoir lu brièvement la demande, le garçon sort de la chambre,

en dansant et saluant Agathe d'un ton léger. Il remplace un groom des services d'étages, il doit répondre aux exigences des clients de l'hôtel.

Ce désagréable entretien a eu le mérite d'être constructif. A force de jouer, Sofia a gagné ! Ce que redoutait Agathe est arrivé : le Palace s'attend à une attaque. Le coup ne sera pas si simple. La visite et le ton de cet imbécile de Noa ne font qu'accentuer les craintes de la voleuse.

La jeune femme reconnaît que Noa n'a pas dit que des bêtises. Elle va même suivre son conseil. Sortir de cette chambre, se promener dans l'hôtel, cela lui fera du bien. Elle a besoin de bouger. Ce tour lui permettra de se familiariser une dernière fois avec les lieux et de s'imprégner de l'ambiance du jour. Elle devra être de retour pour 18h dans la chambre. Alors elle pourra manger une collation et voir avec Sofia si d'éventuels changements ont eu lieu.

Le Palace porte bien son nom. C'est une magnifique bâtisse de 40 étages, desservie par six ascenseurs. La décoration est sobre, tout en étant chaleureuse. Tout est à disposition, il pourrait être facile d'y rester piégé et de perdre toute notion du temps. C'est une ville, ou plutôt un bateau de croisière. Une destination de rêve pour des personnes voulant du repos. Enfin, des personnes aux portefeuilles bien garnis. Il est possible de vivre ici, sans jamais sortir. Les clients peuvent commander leurs courses dans la supérette voisine et se faire livrer par un groom. Pour les loisirs, il y en a pour tous les goûts : piscine, sauna, spa, hammam, casino, salle de sport, boîte de nuit, bibliothèque. Le Palace propose également une cuisine étoilée.

Cet hôtel est un endroit bourdonnant. En plus des résidents en chambre, certains clients ne viennent que pour profiter des services ouverts au public extérieur. Mais le Palace n'est pas composé que de ses usagers. De nombreux employés courent dans ces longs couloirs. En plus du personnel chargé de la gestion de l'hôtel, des salariés des affaires de M. Renaud peuplent également ces murs. D'après les plans de Sofia, les étages 34, 35 et 36 seraient réservés à des « bureaux ». Agathe n'est pas dupe, il est fort probable que l'activité de ces étages ne soit pas très légale. Si elle n'était pas si professionnelle, elle profiterait de son futur passage dans l'aération du bâtiment pour guetter ce qui s'y trame. Elle a l'habitude de croiser de grosses fortunes, comme ce M. Renaud. Cela ne l'étonnerait pas que l'hôtel serve à arrondir les fins de mois, tout en blanchissant l'argent d'un quelconque trafic. Mais elle n'est pas là pour ça. Elle n'est pas de la police et, quoi qu'il se passe ici, cela ne change en rien sa mission. Peut-être même que l'opération sera facilitée grâce à ces activités illégales... Le bureau de M. Renaud n'est pas le lieu le plus surveillé de l'immeuble. De plus, avec la

menace d'un potentiel braquage, la sécurité sera certainement renforcée aux abords du coffre-fort du 37^e ou sur les zones réservées « aux affaires ».

Le trio a constaté que le personnel se comporte d'une manière étrange. En effet, lorsque Sofia, Noa ou Agathe évoquent M. Renaud avec les employés, ces derniers sont fuyants, quand ils ne sont pas méfiants. Grâce à l'infiltration de Noa, ils ont ainsi appris que de nombreux membres du Palace ont démissionné ces derniers mois. Les employés ne sont ni fidèles ni loyaux. Cette diminution du personnel peut aider au bon déroulement du plan, même la sécurité est touchée par ces départs.

Tout en réfléchissant une énième fois au plan, la choriste improvisée descend les escaliers, sans faire attention aux numéros indiqués sur les paliers. Soudain, elle se retrouve face à un écriteau. « Bibliothèque provisoire ». Elle est au 5^e étage. Elle a le temps de flâner au milieu des livres.

Le Palace a supprimé deux chambres afin d'y déménager la bibliothèque du 31^e, étage actuellement en travaux. Malgré l'aspect temporaire du lieu, cette bibliothèque n'a rien à envier à grand nombre de bibliothèques municipales. Les ouvrages sont nombreux et de qualité. Ils sont classés et rangés de manière ordonnée. Le Palace ne se moque pas du client.

Si le ménage semblait parfait jusqu'ici, Agathe voit au sol une tache. Puis une deuxième, une troisième et toute une piste de taches. Elles ne sont pas grosses, il doit y en avoir une vingtaine. La plupart des clients doivent passer à côté sans même les remarquer, mais pas elle, son esprit est entraîné aux détails, elle ne voit plus que ça. Il faut dire que ces taches sont intrigantes. A première vue, la voleuse dirait qu'il s'agit d'une eau légèrement teintée en bleu. Elle se penche et touche la substance. C'est liquide et collant. Elle se relève et suit la piste discontinue.

Les traces s'arrêtent devant une étagère. Curieuse, la jeune femme regarde autour d'elle avant de se mettre à quatre pattes. Elle doit guetter en dessous du meuble. Stupéfaite, elle y découvre un caniche bleu ! La bête est terrorisée et émet une plainte légère. Agathe n'apprécie pas tellement les animaux. Elle se redresse et regarde si le propriétaire se trouve dans les parages. Son regard s'arrête sur une pancarte scotchée sur la porte montrant un chien barré. Les animaux sont interdits dans ce lieu. Comment a-t-il pu entrer ? A qui peut-il bien appartenir ? Pourquoi est-il recouvert de teinture bleue sur une bonne partie du corps ?

Les vibrations du téléphone d'Agathe interrompent ses réflexions. Elle doit remonter, Sofia se demande où elle est. En sortant de la bibliothèque, elle

croise un homme étrange dans le couloir. Il est vêtu d'une blouse blanche. Ce qui marque le plus la jeune femme, c'est son regard. L'homme a des yeux de fou furieux et une démarche très agitée ! Elle n'est pas certaine, mais elle croit deviner que ce dingue porte un couteau dans sa poche intérieure ! Un cuisinier ? Que ferait-il ici ? Trop de bizarreries en si peu de minutes, elle n'a pas le temps pour ça. Quoi que fasse cet homme, elle espère que cela n'empiètera pas sur leurs plates-bandes.

Il est 17h42. L'experte est de retour dans la chambre. Sofia lui réexplique le déroulé des événements, elle l'écoute, tout en mangeant une salade de fruits. Faire un coup le ventre vide est suicidaire. Elle ne peut pas se permettre une potentielle chute d'énergie. Elle est déçue par les repas servis en chambre. La plupart des plats proposés ne sont pas disponibles et, pour ne rien arranger, elle n'a pas trouvé les serveurs très sympathiques. Il semblerait que la cuisine soit exceptionnellement débordée ce soir, c'est en tout cas ce qui a été mentionné par le groom qui a monté les plateaux.

Sofia profite de ce moment pour préciser un changement dans le programme. Une fois l'affaire terminée, au lieu de rejoindre Noa directement à la planque extérieure, Agathe devra se rendre au sous-sol du Palace.

La voleuse ne comprend pas. Pourquoi se rendre au parking ? Ils n'ont pas de voiture ! Sofia sourit. Le soir venu, ils auront un véhicule. La cheffe d'équipe a missionné son fils. Ce dernier dérobera la voiture d'une cliente, il se fera passer pour le chauffeur. Agathe est suspicieuse. Cette idée s'apparente à un caprice. Cette initiative est trop énorme pour être prise au dernier moment ! Mais ses doutes énervent Sofia. La décision est prise : elle devra se rendre au parking et y attendra Noa entre 20h15 et 20h30.

Vexée de voir son plan critiqué, Sofia se lève et quitte le salon. La discussion est close. Plus le temps passe, moins Agathe se sent à l'aise sur ce coup. Elle a un mauvais pressentiment. En soi, le fait de s'enfuir en voiture n'est pas un changement dramatique. Mais il s'agit d'un vol supplémentaire. Pourquoi avoir décidé cela ? Sofia vise-t-elle la cliente en question ? La voleuse craint que cette affaire ne soit trop personnelle pour Sofia. Ces affects vont tout faire échouer. Quand elle analyse l'ensemble, le plan tout entier a été pensé avec trop de sentiments. Faire en sorte qu'un vol soit attendu, l'objet en lui-même à dérober, une prestation musicale publique et ce vol de voiture d'une cliente bien ciblée ! Que cherche Sofia ? Il est trop tard pour renoncer. Elle retiendra la leçon pour les futures propositions d'emplois, si elle en reçoit encore après cette mission...

18h16, il est temps de descendre. Les musiciens ne devraient pas tarder également. Ensemble, ils doivent installer la scène (instruments et micros à mettre en place et à brancher).

Agathe et Sofia descendent ensemble. Elles arrivent au 2^e étage, via un ascenseur. En sortant, elles croisent le fils de M. Renaud, en compagnie d'un homme non identifié. Gustave Renaud appelle l'ascenseur privé en posant sa main sur le cadran électronique. Si elle avait elle-même planifié l'opération, elle aurait pris une bague d'accès pour elle. Mais Sofia a fait engager Noa dans cet hôtel, justement pour que lui possède cette clef. Agathe n'aurait pas laissé autant de pouvoir à ce prétentieux imprévisible.

Les filles rejoignent les musiciens. Quelle ponctualité ! Après plusieurs minutes, le Sofia's Band est prêt à jouer. Le directeur artistique fait signe, ils peuvent commencer le spectacle. Mais, alors que Sofia a le micro en main pour présenter le groupe factice, une coupure générale l'interrompt ! Une montée d'adrénaline parcourt le corps d'Agathe. Perdue dans le temps, elle craint s'être trompée ! Et si Noa n'avait rien compris ? Il prenait toujours à la légère les révisions du plan !

Sur la scène, éclairée par le soleil couchant, Sofia voit Agathe, elle comprend sa panique. Elle rassure sa collègue en posant sa main sur son épaule. Des bruits électriques retentissent, le courant revient. Sofia coupe le micro, se tourne vers sa choriste et lui chuchote que cela ne change rien.

La voleuse se ressaisit. Ce n'était qu'une simple panne électrique. La coïncidence, bien que surprenante, n'est pas dangereuse. Tout va bien. Ils ont étudié le fonctionnement de cet établissement. Agathe sait que le Palace dispose d'un système de relais électrique. Cependant, elle ignore comment ce dernier fonctionne exactement. Sofia ne lui a pas donné tous les détails sur ce point, mais elle est supposée avoir étudié le fonctionnement électrique du Palace avec un ouvrier. Cette panne ne doit pas les empêcher de couper à nouveau le courant dans quelques minutes. Tout va fonctionner, il faut que cela fonctionne.

Après cet incident, la première partie du concert se déroule normalement. De nombreux clients sont présents, plus que la veille. Tout le monde semble apprécier. Agathe remarque que, contrairement au soir précédent, les serveurs sont particulièrement stressés et peinent à s'organiser. Définitivement, il doit y avoir un souci chez le personnel et ce, plus spécifiquement en cuisine. Son œil malin voit un autre détail : deux policiers sont arrivés au bar ! Elle reconnaît les agents assermentés à des kilomètres, quelle que soit leur tenue. Ces deux-là sont en civils, mais leurs attitudes ne trompent pas. Leur présence augmente à

nouveau sa pression artérielle. Pour ne rien arranger, le plus gras des deux les regarde avec attention.

C'est l'heure de l'entracte, la jeune femme doit se ressaisir ! C'est maintenant que l'opération commence réellement. Elle salue le public, jette un regard déterminé à Sofia, puis file en coulisse. Elle prend son sac à main et sort en descendant les marches qui mènent à la salle de restaurant. Dans la précipitation, elle percute un homme et s'excuse sans se donner la peine de le regarder dans les yeux. Elle est focus sur son objectif. Elle se dirige vers les ascenseurs, le 31^e étant en travaux, elle monte jusqu'au 30^e, puis prend les escaliers.

Noa l'attend, il lui a ouvert l'accès grâce à son passe-partout. Fidèle à lui-même, il semble vouloir parler. Il essaye d'aborder une discussion à propos de la panne électrique. Agathe fait comme s'il n'existait pas, elle est en mode automatique. Elle retire sa robe, afin d'être en legging et débardeur noirs. De son sac à main, elle prend son équipement qu'elle enfle : des ballerines, un baudrier, un câble métallique et un système de poulie. Noa se met en position pour lui faire la courte échelle. Elle refuse l'aide de cet arrogant. Avec peu d'élan, elle saute contre la paroi du mur adjacent, rebondit et réussit à se hisser dans le conduit.

Une fois dans l'aération, la voleuse doit se souvenir du trajet qu'elle a appris par cœur. Elle doit rester silencieuse et être rapide. L'espace est étroit, elle est dans le noir. Sa lampe frontale est de faible intensité, de manière à être invisible de l'extérieur des tuyaux.

Elle doit avancer jusqu'au premier embranchement, puis tourner à gauche. La difficulté se trouve au carrefour suivant, elle doit monter neuf étages en un temps record. C'est là qu'intervient le matériel militaire, acheté chez l'ami de M. Renaud. Equipée d'un mini mais non moins solide lance-grappin, elle envoie une ventouse au plafond. Elle se laisse ensuite guider par la remontée automatique, tout en espérant que la paroi du conduit, servant de support, soit assez solide pour supporter son poids. Arrivée à l'étage souhaité, il lui faut désormais aller à droite, puis encore à droite. Le conduit se rétrécit : les aérations sont moins conséquentes dans les chambres et bureaux que dans les couloirs.

Enfin, l'acrobate est au-dessus de la bonne sortie d'aération. Elle dévisse les boulons, puis décale la grille. Elle attend que la bombe électromagnétique de Noa fasse son effet. Ce dernier n'a pas fabriqué la bombe, c'est bien au-delà de ses capacités. Il devait juste la placer sur le relais du compteur situé au 31^e et démarrer le minuteur pour programmer l'explosion à l'heure convenue.

Normalement, la bombe a été placée depuis plusieurs minutes déjà. Tout repose donc désormais sur le moins sûr de la bande. Elle déteste ne pas tout gérer seule. A l'avenir, elle n'acceptera que des coups en solo, c'est moins aléatoire.

19h59, le cadran de sa montre s'allume et les bruits caractéristiques d'une alimentation qui se coupent retentissent. Noa a fait ce qu'il devait faire !

A présent, elle n'a que 55 secondes. La professionnelle connaît par cœur ce bureau. Sofia a pu reproduire avec précision le schéma de la pièce, grâce aux confessions d'un agent d'entretien. Le plus gros challenge sera de remonter dans le conduit. Elle devra courir, prendre son élan, sauter et se hisser. C'est parti !

La voleuse se faufile dans le bureau, elle ne doit pas éveiller les soupçons du vigile en faction devant la porte. La faible luminosité d'été éclaire le bureau et les objets qui s'y trouvent. La statuette est bien là, à l'emplacement indiqué. Cette dernière est encore plus vilaine en vrai qu'en photo. Le serpent de bois en main, Agathe se dépêche de rebrousser chemin. Elle coince son trophée dans son baudrier, court, bondit et se hisse dans le conduit. 47 secondes, elle a réussi à être en avance !

Le courant revient alors que l'acrobate revisse la grille. Elle réalise le chemin en sens inverse. La descente se fait sans encombre. Elle est surprise par le poids de l'objet de son larcin. La statuette est étonnamment lourde pour du bois de cette qualité.

Agathe ressort au 31^e, ses affaires sont là où elle les avait laissées. Elle remet sa robe, range le serpent dans le sac à main, puis sort via la porte coupe-feu. Ces ouvertures peuvent toujours s'ouvrir dans ce sens, même sans clef.

Selon le plan, la voleuse ne prend pas l'ascenseur et descend tous les étages par les escaliers. Elle arrive essoufflée au 12^e. Elle remarque que la porte de la chambre voisine est ouverte mais ne s'appesantit pas sur ce détail. Elle entre dans la chambre 14 et prend son sac préparé à l'avance. Elle sort et emprunte l'ascenseur. Elle demande le « P1 ».

Arrivée au parking, elle souffle. L'objectif est atteint. Elle a pu dérober l'objet convoité. Il ne lui reste plus qu'à attendre Noa. Ce dernier devait voler les clefs d'une voiture avant de la retrouver au parking. Normalement, à en croire les dires de Sofia, sa mission à lui était plus simple et plus rapide que la sienne. Et s'il n'avait pas réussi à trouver cette clef ?

Agathe attend patiemment. Elle observe les clients aller et venir. Le parking est ouvert à tous. Au moment de sortir, les clients ont deux solutions :

prouver, via un ticket fourni par l'hôtel, qu'ils étaient bien sur place pour consommer, ou payer le prix fort du stationnement.

Elle repense à cette fameuse cliente à qui Noa doit voler la voiture. Il n'aura probablement pas de justificatif, ils devront payer le parking. Elle espère que Sofia a anticipé ce point. Hors de question de payer par carte pour le stationnement d'une voiture volée !

Il est 20h30, cela fait sept minutes qu'elle attend. Noa n'est toujours pas là. Il est en retard. Ce n'est pas normal. Il y a eu un problème, Agathe le sent. Dans le doute, elle attend encore un peu.

21h. Le stress monte. Tout à coup, un cri inhumain et rauque résonne dans l'étage ! Dans la pénombre du parking, elle se dirige vers la première issue qu'elle voit : les ascenseurs. Elle ne court pas, elle s'y rend en marche rapide. Si elle est observée, courir pourrait éveiller les soupçons. Elle entend des bruits, comme si quelqu'un la suivait ! Elle regarde autour d'elle, il fait sombre, elle ne voit personne. Paniquée, elle appuie sur le bouton d'appel d'un ascenseur. Soudain, un grognement, ressemblant à un ronflement, provient de sa droite, au niveau du sol. Les larmes aux yeux, elle regarde par terre. Un cochon ! Un cochon ici ! Mais qu'est-ce que cet animal fait là ? Les portes s'ouvrent, Elle entre, l'animal la suit. Elle appuie sur « RDC ». Elle doit sortir de cet endroit, elle n'en peut plus ! Elle se blottit dans l'angle, sur la pointe des pieds, refusant tout contact avec la bête.

La voleuse respire par la bouche en fixant l'écran numérique de l'ascenseur. Toutefois, elle n'a pas l'impression que l'animal sente spécialement fort, il serait presque propre.

Heureusement pour elle, la montée est de courte durée et l'animal n'a pas cherché à l'approcher. Les portes s'ouvrent, le cochon court pour sortir dans le hall.

Cet endroit recèle d'informations, l'acrobate du crime ne sait pas où donner de la tête ! Elle reconnaît M. Renaud et un des deux policiers qu'elle avait vus plus tôt. Elle remarque derrière eux que deux autres agents de police sont là ! Ceux-ci entourent l'homme louche en blouse qu'elle avait croisé devant la bibliothèque. Ce dernier est menotté.

Tout ce beau monde se trouve sur son chemin ! La route vers la sortie est courte, mais tellement risquée !

C'est alors que tout s'enchaîne ! Le menotté pointe du doigt le cochon et se met à vociférer. Les agents peinent à le maintenir. Agathe n'aura pas d'autre

chance ! Elle profite de la confusion pour s'enfuir ! Sans courir, elle fonce vers les portes vitrées !

La voleuse ne regarde pas autour d'elle. Elle avance, les yeux rivés sur son objectif, fermée à toutes les interactions éventuelles. En quelques seconde, la voilà sortie ! Elle est dehors !

Pas le temps de savourer sa victoire. Il se fait tard, elle ne doit pas traîner dans le secteur. Elle réorganise son esprit, puis se dirige vers l'endroit décrit par Sofia. La veille, sa partenaire lui a montré un plan de la ville, pointant un lieu précisément entouré, à quelques rues du Palace.

Miraculeusement, Agathe arrive à l'endroit désiré. Elle peine à croire qu'elle s'en soit tirée ! Entre la police, la surveillance de l'hôtel et la disparition de Noa, cela semblait impossible.

La fameuse planque de Sofia lui fait face. Ce n'est qu'un garage loué pour l'occasion, il n'est pas verrouillé. Pour entrer, elle soulève la lourde porte, avant de l'abaisser directement derrière elle.

Personne. Un seul meuble : une table métallique, au fond de la pièce. Sur cette dernière, Agathe distingue une enveloppe. Un serpent a été tamponné sur le papier. Ce courrier lui serait-il destiné ? Elle décachète.

Sofia a tout anticipé. Dans cette lettre, elle explique à Agathe où trouver son salaire. Dans la gare voisine, la voleuse doit dénicher le casier numéro 803. Le code se trouve être la date du vol. Là, elle trouvera un sac à dos avec la somme convenue. En échange, elle devra y déposer le serpent dérobé.

La consigne est claire. La lettre se termine par les remerciements et adieux de Sofia. Agathe n'attend rien de plus. C'est d'un pas décidé qu'elle quitte le garage en direction de la gare. Une fois l'argent trouvé et le serpent laissé, la voleuse se promet de ne plus jamais faire affaire avec cette famille !

Trésor

14h, rez-de-chaussée, réception

Ce chien s'ennuie. Tout le temps trimballé de gauche à droite dans des lieux souvent fermés, sans verdure. Sans compter le fait que cette femme le

porte tout le temps ! Elle ne le laisse pas gambader comme il le souhaiterait. Pourtant, il est gentil, ce n'est pas dans son tempérament de se sauver. S'il avait le loisir de pouvoir trotter plus, il resterait à proximité, même sans laisse. Lorsqu'elle le soulève, elle avance l'éternel argument de la pauvre bête qui va se fatiguer. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Comment pourrait-elle savoir s'il fatigue ou non ? Pour se fatiguer, faut-il encore pouvoir se dépenser... Il ne supporte pas être décrit comme une pauvre créature. Parfois, il essaye encore de râler, mais cela se solde toujours par un échec cuisant.

Le caniche a déjà réfléchi. Selon lui, il existe deux raisons possibles dans l'entêtement de cette maîtresse à le maintenir, malgré ses plaintes. Soit, elle est sourde comme un pot et n'entend pas les grognements, soit elle est tellement stupide qu'elle ne comprend pas que Trésor lui signifie son mécontentement. Peu importe l'origine de cette obstination, le résultat est le même. Alors, de dépit, il finit par accepter son sort. Il manifeste de moins en moins sa lassitude et son agacement.

Aujourd'hui, Trésor ne voulait pas sortir. Ces derniers jours, ils avaient beaucoup reçu à la demeure. Il avait eu fort à faire en surveillant le domicile. Vérifier toutes les odeurs des visiteurs prend du temps. Ça n'arrêtait pas ! Pendant des jours et des jours, des hommes et des femmes, inconnus jusqu'alors, déambulaient sur son territoire. Ils venaient tous voir Madame. Ils se rendaient dans le bureau, pour des entretiens expéditifs. Trésor ne savait plus où donner de la tête. A peine s'habituaient-ils à un parfum, qu'un nouveau débarquait !

Après ces semaines chargées, le chien aurait aimé se reposer un peu. Mais sans même le prévenir, ou encore moins lui demander son avis, sa maîtresse l'avait mis dans la voiture avec elle ! C'est à peine s'il avait eu le temps de terminer son déjeuner ! Un samedi en plus, le jour du bœuf !

En fin de semaine, Trésor a le droit à des extras. Le reste du temps, il doit se contenter de croquettes infâmes, tandis que les humains mangent à loisir des mets appétissants et ce, plusieurs fois par jour ! Il connaît bien les habitudes alimentaires des bipèdes. Il sait que certains de ses congénères ne se gênent pas pour réclamer, mais lui ne s'abaisse jamais à rester à proximité de la table. Il n'aime pas bouloter les restes. C'est un chien respectueux des convenances, docile, gentil, sage et obéissant.

D'une manière générale, Trésor pense être un adorable compagnon. Il n'aboie que très peu, ne fait pas le fou et ne vadrouille pas. Il ne lui semble pas avoir déjà cassé ou abîmé un quelconque objet humain. Il n'a jamais mordu ou griffé. Il trouve ces pratiques sauvages. Toutefois, il comprend que d'autres puissent craquer sous le poids de certains stress.

Trésor estime qu'il est injustement remercié de ce comportement irréprochable. Il commence à en avoir assez, son abattement se transforme peu à peu en colère. Voilà pourquoi il a encore moins supporté que d'habitude ce trajet en voiture. Et puis, il faut voir la destination ! Un endroit clos et sombre, rempli de voitures et le tout dans une odeur à piquer la truffe !

Ensuite, il y a eu ces escaliers. Les sons y étaient amplifiés par un écho terrible ! Un calvaire pour son ouïe délicate. Pour couronner le tout, Madame l'a, bien évidemment, porté durant l'ascension. Bonjour les nausées causées par la pression de la main sur son estomac ! Ses sens étaient en compote quand ils ont atterri dans cette salle. Ici, moult humains passent et repassent. Trésor ne sait pas où regarder ! De toute façon, sa vue est agressée, cette fois-ci, la lumière est exacerbée par les rayons du soleil qui se reflètent sur ce sol blanc immaculé.

Trésor connaît ce type de lieu. Ce n'est pas la première fois que sa maîtresse l'emmène dans un tel endroit. Il semble qu'elle ait une nouvelle fois jeté son dévolu pour une sortie dans un grand tube métallique. Ces maisons en hauteur, quelle angoisse ! Ça grouille de partout ! Quelle bande d'excités ces humains ! Ils sont incapables de se tenir sagement. Ils ont toujours besoin de bouger, se parler, s'interpeller. Et c'est sans mentionner ceux qui s'acharnent sur le jouet lumineux qu'ils ont toujours à la main ou à l'oreille !

Trésor vient de retrouver l'usage complet de son odorat, les fragrances artificielles du sous-sol n'agissant plus dans ses nasaux. Ceci étant, il aurait préféré que sa truffe reste anesthésiée ! Une nouvelle odeur insupportable règne ici ! Elle n'est pas évidente, il faut se concentrer pour la capter, mais une fois arrivée dans les narines, elle s'y incruste ! Il a identifié la source du problème. Cela provient d'une grosse cuve remplie d'eau imbuvable. Cette bassine dans laquelle les humains batifolent. Il espère que ce n'est pas pour se baigner que sa maîtresse est ici. Mais il pense qu'elle n'oserait pas, elle ne le plongerait pas dans l'eau, pas avec le nouveau collier scintillant qu'elle lui a fait faire. Avec une telle masse autour du cou, il coulerait !

Même s'il est grincheux ces derniers temps, Trésor avoue qu'il aime regarder les humains. Ils peuvent être fatigants, mais ils sont tellement passionnants. Sur ce point, il est bien tombé avec cette maîtresse. Qu'est-ce qu'elle est bavarde ! Et elle voit tout le temps du monde ! Son principal souci est son volume sonore. Elle parle terriblement fort. Ceci étant, c'est un atout pour la localiser, en plus de son parfum exaspérant.

Actuellement, sa maîtresse est en pleine discussion avec une dame habillée comme un oiseau. Oh non ! Sa maîtresse rit ! Qu'est-ce qu'elle peut rire

fort ! Trésor en perd de son acuité auditive à chaque fois. Une raison de plus pour détester être porté.

Madame se remet en mouvement, elle suit un bonhomme vêtu comme la dame précédente, ils sont rigolos ces mammifères. Ensemble, ils se dirigent vers une boîte. Trésor reconnaît tout de suite de quoi il s'agit. Il n'aime pas ces écrins qui montent et descendent. Ça lui provoque des haut-le-cœur. Dedans, il n'y a aucune échappatoire possible ! Les humains sont insensés. En plus, ils sont trop à l'étroit. Dans cette cage se trouve sa maîtresse, le guide, lui et deux gros hommes qu'il connaît bien, ils suivent Madame partout.

Le temps est long dans cette machine. La maison verticale où ils se trouvent doit toucher les nuages. La maîtresse n'aime pas non plus ces engins. Comme d'habitude, elle serre Trésor beaucoup trop fort lorsque la machine stoppe son mouvement infernal.

Les voilà sortis. Enfin ! Ils suivent le guide dans des escaliers. Madame râle et fait part de son mécontentement. Visiblement, cet itinéraire ne lui convient pas. Le bonhomme répond mielleusement à l'énervement de la maîtresse. C'est fou, les humains s'abaissent devant elle. Trésor ignore pourquoi, mais elle doit les effrayer.

Décidément, le chien n'aime pas les odeurs de cet endroit. Des effluves de produits chimiques arrivent encore à sa truffe. Mais l'odeur est différente des deux précédentes. Cette senteur désagréable les accompagne durant toute la montée. Malgré cet horrible parfum, il préfère les marches à la boîte. Avis que ne partage pas sa maîtresse, elle n'aime pas les escaliers. Elle souffle très fort. Plus elle souffle, plus elle le serre, moins lui peut respirer aisément. Elle s'arrête de temps en temps pour pester. Les deux hommes, restés derrière, tendent les bras. Ils souhaitent prendre le relais pour Trésor. Madame décline. Lui, il aurait préféré être avec eux. Au moins, ils ne gravissent pas ces étages dans la douleur.

Après une ascension relativement longue, Trésor se félicite d'avoir été porté. Pour le coup, il peut le dire, il n'est pas fatigué ! Ils arrivent dans une salle avec un joli canapé. Le guide les abandonne dans la pièce, puis s'en va. Madame s'assoit et laisse Trésor libre de se coucher à côté d'elle. Ouf ! Il sent un frémissement de liberté ! C'est très confortable, il pourrait facilement s'endormir après toutes ces émotions. Voilà un meuble bien conçu. Fâcheusement, le répit est de courte durée ! Un homme vient serrer la main de sa maîtresse. Elle se lève, reprend Trésor et c'est reparti !

Tout le monde suit le grand homme en costume. Ils se retrouvent dans une pièce avec des fenêtres partout. Pour le plus grand plaisir de Trésor, sa maîtresse

le pose. Il se précipite pour voir la vue ! Ils sont effectivement très haut. Il n'aime pas ça et aboie pour montrer sa peur. Mauvaise pioche, Madame fait signe à un gros homme d'aller le chercher. Il l'attrape et le pose sur les genoux de Madame. Cette dernière parle avec le monsieur élégant. Trésor sait qu'elle est stressée ou, du moins, pas à son aise avec cet hôte. Quand sa maîtresse n'est pas dans son élément, elle le caresse de façon trop musclée. Elle lui fait de la peine dans ces situations. Cette femme l'agace beaucoup, mais il y est attaché. Finalement, on s'y habitue à ces bêtes-là !

La pièce est surchargée d'objets en tout genre et de toutes tailles. Les matières varient. Trésor ne sait pas quel jouet il préférerait choper. Le plus simple à mâchouiller serait certainement ce truc en bois sur le bureau. Cela ressemble à un serpent, Trésor connaît, il en a déjà vu des vrais dans leur maison de campagne. Une immense demeure qu'ils rejoignent après un long trajet. Mais les heures de voiture sont récompensées par un magnifique parc arboré aux parfums délicieux.

Trésor rêve. La conversation s'éternise. Il a besoin de sortir. Il signifie à sa maîtresse son envie pressante en remuant dans tous les sens. Il ne sait pas si elle a compris, mais elle semble parler de lui à un autre bipède, il est debout derrière l'homme au bureau. Pourquoi parle-t-elle de lui à cet inconnu ? Pourquoi ne demande-t-elle pas assistance aux deux hommes de la maison qu'il connaît ? C'est vrai, ces derniers n'ont pas coutume de s'occuper de lui. Il a toujours eu l'impression que ces deux garçons étaient plus proches de sa condition à lui que de celle de sa maîtresse. Si Trésor ne comprend pas toutes les subtilités du langage humain, il maîtrise les intonations et sait lorsqu'il s'agit d'ordres. Il se trouve que sa maîtresse donne plus d'ordres à ces messieurs qu'à lui. En parlant d'ordres, l'homme élégant vient d'en donner un à l'inconnu qui arrive et attrape Trésor par derrière ! Sa maîtresse l'embrasse, il est sorti de la pièce !

Tout s'est passé trop vite ! Trésor a peur. Il ne connaît pas ce monsieur et ne sait pas où il l'emmène ! Paniqué, pris d'un élan de folie, au paroxysme de son épuisement moral, il commet l'impensable : il mord l'inconnu ! Surpris et douloureux, celui-ci le fait tomber. Trésor, étonné par la tournure des événements est figé, telle une statue. Quelle sensation étrange sous les dents que d'avoir fait cela ! Son accompagnateur le rattrape très vite, passablement énervé.

Honteux de son geste, Trésor se calme. L'homme a une façon de le porter que le chien n'apprécie pas du tout. L'inconnu n'a pas l'habitude de porter des animaux.

Encore des escaliers qui sentent mauvais. C'en est définitivement trop ! Trésor ne peut plus rester zen, ses bonnes résolutions ont été de courte durée ! Il pleure, grogne, aboie. Il utilise toute sa panoplie pour signifier son mécontentement. Heureusement, cette fois-ci, le passage dans les escaliers dure moins longtemps.

Le porteur blessé se dirige vers une porte. Un autre homme lui ouvre. Après un bref échange, le transporteur entre dans un nouvel espace. Trésor trépigne en voyant tous les objets qui traînent qu'il pourrait attraper ! Chaussettes, chaussures, paquets de gâteaux ! C'est un paradis ! L'inconnu mordu ouvre une fenêtre. De l'air frais ! Trésor est déposé au sol, il s'en donne à cœur joie ! C'est un espace extérieur restreint, mais il y trouve des plantes vertes qui font largement l'affaire. Il peut enfin se soulager. Alors qu'il songe à toutes les nouvelles informations qu'il lui reste à sentir, l'homme l'attrape de nouveau. Trésor grogne. Quand vont-ils comprendre qu'il sait se déplacer tout seul ? Ils quittent cet endroit si ludique. Il aboie.

Ils empruntent de nouveau les escaliers qui sentent mauvais. C'est la fois de trop. Trésor n'en peut plus. Précédemment, cela avait eu son effet, alors il mord une nouvelle fois son bourreau, et plus violemment ! L'homme hurle et le laisse tomber. Trésor a l'impression d'avoir croqué jusqu'au sang ! Peu importe, il culpabilisera plus tard.

Une fois à terre, le caniche ne commet pas la même erreur. Il ne reste pas immobile et se sauve ! Il descend les marches le plus vite possible. Son exporteur court derrière lui. Soudain, une porte s'ouvre de nulle part. Des hommes apparaissent, certainement intrigués par ce vacarme. Trésor en profite pour se faufiler. Il comprend d'où venaient ces odeurs pestilentielles : des travaux ! Un chantier avec une multitude de produits chimiques ! Il connaît cet univers, il a déjà vu ça quand sa maison avait subi des changements.

Trésor continue sa course. Il passe devant des ouvriers qui semblent tous plus surpris les uns que les autres de le voir. Il tombe nez-à-nez avec un homme portant un masque étrange. Apeuré, il fait demi-tour et se retrouve face à une autre personne masquée qui a un objet inconnu dans la main ! Dans la seconde qui suit, Trésor se retrouve dans une fumée bleue. Sa truffe pique, ses yeux brûlent et sa vision se floute. Il éternue. Il est déboussolé. Il parvient à s'enfuir et trouve une cachette.

Le chien de luxe ne fait pas de bruit. Il est à l'abri des regards. Personne ne s'approche de lui. L'agitation disparaît. Il n'entend plus l'homme mordu. Il souffre de partout. Par chance, les douleurs liées au produit inhalé se dissipent peu à peu. Après quelques minutes, il ressent surtout une gêne, son corps entier

le démange. Il n'ose pas se gratter, il craint de trahir sa position. Il reste caché, immobile. Il finit par s'assoupir. Quelle journée !

Plus tard, les horribles démangeaisons réveillent Trésor. Il ignore depuis quand il est ici. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il n'entend plus personne. Il ose sortir de sa cachette. Pas d'humain à l'horizon.

Le caniche se trouvait sous des planches, dans un couloir. Il reconnaît les portes qui lui font face : les boîtes qui montent et descendent. Hors de question pour lui de s'en approcher. Il remarque une autre issue. Un pot de produit odorant maintient une porte ouverte. Il se faufile dans l'interstice. Encore des escaliers !

Le chétif animal est coincé dans cette immense structure. Il ne sait pas où se trouve sa maîtresse. Peut-être est-elle au-dessus de lui ? Et si elle était descendue ? Descendre ces escaliers demande un effort moindre. En bas, il trouvera bien une sortie. Si Madame quitte les lieux, elle passera par les étages inférieurs.

Ces marches sont une épreuve pour un animal de son gabarit. De plus, à force d'être porté, il aurait tendance à perdre de son endurance. Il a peur, il est épuisé et son pelage souillé le plonge dans un inconfort grandissant. Ses sens ont tous été mis à rude épreuve ces dernières heures. Et son instinct lui dit que ce n'est pas fini !

Les escaliers sont déserts. Il semblerait que l'espèce humaine soit partisane du moindre effort, les marches sont scrupuleusement évitées. Une horde de fainéants ! Ils préfèrent les monstrueuses caisses.

Au fil des marches, l'odorat de Trésor est d'abord capté, puis conquis. Il se rapproche d'odeurs de plus en plus agréables. Les effluves sont suaves, il en salive. De la nourriture ! Son pas s'accélère en direction des émanations qui se précisent ! Plus la pitance s'approche, plus les voix d'humains sont claires. Il ne sera plus seul, mais peu importe ! Il a trop faim pour être timide ou prudent. Il est même prêt à quémander. Il ne sera pas à un écart de conduite près.

Trésor arrive à l'étage désiré. Sur le palier, deux portes sont ouvertes. Une donne sur l'extérieur et une autre vers les victuailles ! Des hommes viennent de dehors, les bras chargés de cagettes et de cartons. Le canin reste tapi contre le mur. Il doit se montrer le plus discret possible. Il hésite un instant, deux options s'offrent à lui.

Tout d'abord, il pourrait aller dehors ! Profiter de l'air libre, loin de toute cette agitation. Pouvoir faire ce qui lui plaît. Ne plus être porté. Cet acte serait

un risque. Pour un plaisir de liberté fugace, il renierait sa maitresse et le confort de vie qu'elle lui propose. Madame l'irrite, mais il est nourri tous les jours. Avec elle, il peut dormir dans des lieux chauds et confortables. Il a également la garantie d'être soigné lorsqu'il le faut et, malgré tout, il reconnaît que c'est agréable d'être papouillé.

La seconde option serait de se diriger vers la source du doux parfum des aliments qui cuisent. Pouvoir manger. Mais cette solution serait la promesse d'être repéré. Il serait ramené auprès de son dernier transporteur. Il pourrait même être puni ! Lui ! Un chien si respectueux !

Cela fait quelques minutes que les humains ne transitent plus. Les deux portes sont toujours ouvertes. Trésor est sûr de lui. D'un pas décidé, il se dirige vers l'extérieur : à lui la liberté ! C'est alors qu'un cri perturbe ses plans ! Un humain ne ferait pas un tel bruit ! Ce hurlement l'empêche de bouger. Il sent un désir monter en lui. Il faut qu'il chasse, qu'il renifle et trouve la source de ce rôle !

Un homme entre, il porte un carton lourd. Le colis est tellement encombrant que le bonhomme ne voit pas qu'il frôle Trésor. Ce dernier reste discret, surpris de ne pas avoir été repéré. Le cri se répète ! Cela provient de la caisse. La charge est difficile à soulever, la source du bruit remue ! L'homme apporte le colis dans la pièce aux odeurs. Tant pis pour l'air frais ! La curiosité est trop forte ! Trésor doit savoir !

Une cuisine ! L'espace est bien plus grand ici que chez lui, mais il n'y a aucun doute. C'est bien l'endroit où les humains entassent et manipulent leur nourriture. Il connaît le mot « cuisine », il l'entend régulièrement. La phrase « pas de chien dans la cuisine » est une interdiction qu'il maîtrise.

Trésor suit discrètement l'homme qui porte le carton bruyant. Le paquet déposé sur un meuble, l'humain s'en va en saluant de la main. Le chien ne voit rien à son niveau, mais ce signe s'adressait forcément à quelqu'un.

Effectivement, dans la seconde, un autre monsieur arrive. Il est tout en blanc, même ses pieds sont emprisonnés dans des chaussures blanches en plastique. Le genre de chaussees sympathiques à mâchouiller... L'humain doit être le préposé à la cuisine, un être que les chiens doivent avoir comme allié.

Le cuisinier est content. Il se frotte les mains en se dirigeant vers le carton. Il y plonge les bras et en sort... Un cochon ! Impossible pour Trésor de contenir sa joie en voyant ce copain à quatre pattes ! Dans sa maison de vacances, il voit souvent des porcins ! Il visite fréquemment les fermes voisines !

Trésor aboie et remue son arrière train ! Malheureusement, sa joie n'est pas partagée par le chef qui pousse un cri en le voyant. L'homme en laisse tomber le cochon ! Au sol, le porc pousse un cri. Le chef saisit un couteau et avance vers Trésor. Terrifié, le chien panique et court dans tous les sens ! L'homme furieux le poursuit ! Les ustensiles et aliments volent, se cassent, tombent et s'entrechoquent. Des bruits perçants alternent avec des sons assourdissants. Le chien saute sur les meubles à sa hauteur, glisse sur les surfaces propres, se mouille en passant à proximité des éviers remplis de vaisselle, tombe au sol, bouscule la poubelle qui se renverse et se déverse. Le chef est fou de rage. Une porte ouverte ! Trésor s'y précipite ! La porte claque derrière lui.

Le caniche doit fuir ou se cacher pour survivre. Ici, aucune issue possible. In extremis, il fonce se cacher derrière un énorme pot qui sert de logis à une plante. Le chef déboule sur le palier ! Il ouvre la porte menant aux escaliers et part en furie ! Ce malade tenait fermement son couteau et proférait des paroles sur un ton effrayant. Trésor doit reprendre son souffle. Il est exténué. Son cœur tambourine. Il s'apaise et s'endort en pensant au cochon. Où est passé son camarade ?

Plus tard, l'agitation réveille le caniche. Beaucoup de bruits proviennent de la cuisine. De nouvelles odeurs délicieuses s'évadent de la pièce. Mais Trésor ne fera pas deux fois la même erreur.

Une femme sort. Elle se place devant les boîtes qui se déplacent. C'est sa chance ! Trésor doit quitter cet endroit. Au diable ses frayeurs ! Il s'arme de courage et rejoint la femme dans l'espace clos !

Sa voisine le regarde. Elle se penche. Trésor panique mais se détend lorsqu'elle lui caresse tendrement le crâne. Il est totalement apaisé. Pour la première fois depuis longtemps, il se sent en confiance. Définitivement, les câlins, c'est agréable. La main délicate le gratouille sous son frêle petit cou. L'humaine est intéressée par son collier. Elle fixe l'ornement. Elle doit apprécier l'objet. Trésor a déjà remarqué que les humains étaient admiratifs devant ce bijou. Lui, il s'en passerait volontiers. Outre son poids relativement lourd, les cailloux brillants se coincent dans ses poils. Il ne comprend pas pourquoi sa maîtresse a voulu lui changer de collier, il préférerait l'ancien. Mais il n'avait pas osé se plaindre. Le jour où Madame lui avait mis ce bijou, elle était profondément triste. Il y a encore quelques mois, Trésor avait deux maîtres, mais Monsieur a disparu. Depuis, Madame a changé. Un jour, elle est revenue avec ce collier. En le lui enfilant, elle a prononcé le nom de Monsieur. Trésor avait supposé que c'était important pour sa maîtresse qu'il le porte.

Les portes s'ouvrent, la femme s'en va. Le caniche a le temps d'apercevoir une tache sur la cheville de cette dernière. Sûrement un dessin que les bipèdes aiment se faire. Il a déjà vu des chiens en avoir, mais ils sont toujours dans les oreilles pour ses compatriotes. Les humains eux, s'en font partout.

Désormais, Trésor est de nouveau seul. Sa maîtresse lui manque, il aimerait la retrouver. Il la connaît depuis des années, elle a toujours été là pour lui. Il n'a pas à craindre une dispute. Triste et perdu, il reste dans la boîte. Les portes finissent par se refermer.

Le caniche a l'impression de descendre. Les guili dans le ventre lui annoncent qu'il arrive à destination. Les portes s'ouvrent sur un couloir. Personne ici. Trésor prend cela comme un signe du destin et sort.

Sur le palier, une porte est ouverte. Le chien entre dans une pièce où règne un silence salvateur. Il n'est pas remarqué, les humains présents ont les yeux occupés absorbés dans des livres. Il a déjà remarqué que quand elle lit, sa maîtresse lui interdit de la déranger. Résultat, ici, tout est calme, paisible et chaleureux. Pas d'agitations inutiles.

Trésor cherche une cachette pour se reposer. Il a faim. Il est fatigué. Il est sale. Le produit urticant qui recouvre son pelage sent fort. Il est déshydraté et bave de lourdes gouttes compactes. Ces dernières coulent le long de ses moustaches. Sa salive est légèrement teintée.

Epuisé, Trésor remarque un espace sous un meuble, cela lui semble idéal. Il s'y cache, se met en boule. Il est tranquille. Dans un demi-sommeil, il observe les pieds qui passent devant lui. Soudain, des chaussures s'arrêtent devant le meuble. Par réflexe, il recule et se colle au mur. L'humain est opiniâtre, il se met accroupi ! C'est une femme. Trésor ne connaît pas ce visage, il préfère ne pas bouger. L'inconnue part. Il pense qu'il devrait faire de même. Ce n'est pas en restant ici qu'il retrouvera son doux foyer.

Il sort de sa cachette. Il avance discrètement. Heureusement, une nouvelle fois, personne ne le remarque. Lorsqu'ils lisent, les humains ne sont vraiment pas disponibles au monde qui les entoure.

Dans le couloir, la porte menant aux escaliers est ouverte, Trésor s'y rend. Il pense à sa maîtresse. La dernière fois qu'il l'a vue, d'épouvantables odeurs planaient dans l'air. Il doit se diriger vers ces senteurs. C'est la truffe affûtée qu'il capte ces répugnants parfums. Il doit monter.

L'ascension est pénible. Définitivement, il comprend pourquoi les humains ne prennent pas souvent les escaliers. Par les lucarnes qui rythment les

étages, Trésor comprend que le jour décline. Que va-t-il faire ici toute la nuit ? Comment mangera-t-il ? Quand pourra-t-il sortir pour ses besoins ? Sa maîtresse est-elle toujours dans cette immense maison ?

Il sent qu'il s'approche de son objectif. Les odeurs s'accroissent. Il reconnaît l'endroit. La porte de l'étage est encore maintenue ouverte grâce au pot de peinture. Il a une envie pressante, il décide de faire son affaire dans ces pièces en travaux. Après tout, autant tenter de masquer ces émanations chimiques avec du naturel ! Les humains devraient même l'en remercier. Ses besoins satisfaits, il entend la porte claquer, puis une voix masculine résonne.

Le chef de cuisine ! Ce n'est pas possible ! Pas lui ! Pas ici ! Trésor espérait en être débarrassé ! Le fou n'a pas quitté son couteau ! Ce dernier fixe Trésor, son regard est terrifiant. Une nouvelle course-poursuite commence.

Les planches tombent, les outils roulent, les pots de peinture volent dans la pièce. Le vacarme est encore plus puissant que dans la cuisine. Trésor est agile et rapide, l'homme ne parvient pas à l'attraper. Excédé, le chef prend un engin de chantier qu'il allume. Un puissant jet d'eau s'approche de Trésor ! Heureusement, il l'évite ! Le fou recommence l'opération jusqu'à ce qu'un bruit sourd envahisse la pièce. Des étincelles explosent ! Toutes les lumières s'éteignent ! Pendant quelques secondes, un silence pesant s'installe. Même l'assaillant en reste interdit.

C'est alors que deux autres hommes entrent dans la pièce. L'un tient un objet en main et fixe le chef de cuisine. Trésor reconnaît l'autre homme, il s'agit de celui qu'il avait fui quelques heures plus tôt ! Il est ravi de le retrouver ! Il court et saute dans les bras de son ex-porteur. Ce dernier semble heureux de le revoir, ou du moins, il ne se montre pas rancunier.

Pour une fois, Trésor se laisse transporter de bon cœur. Il a passé tout le trajet blotti dans les bras du bonhomme. C'est agréable d'être chouchouté. Il n'est pas fait pour une vie d'aventurier solitaire. Il se promet de ne plus râler quand il sera trimballé !

Ils arrivent dans une chambre. L'endroit est douillet. Madame est là ! Trésor bat de la queue et saute au sol pour la rejoindre ! Elle le voit, laisse échapper un cri de joie et va à sa rencontre ! Elle est émue et désire l'embrasser, mais elle reste sur la réserve. Elle est intriguée, voire rebutée. Trésor écoute ce que dit sa patronne, il comprend le pire des mots : « bain ». Au final, Madame ne l'embrasse pas, elle le repose et se contente d'un coucou puis d'un baiser envoyé de la main.

Trésor pense au repos qu'il va pouvoir savourer. Sa maîtresse lui sert de l'eau et de la pâtée dans des gamelles. Il n'a pas l'habitude de manger dans des auges inconnues, mais au diable les préciosités !

Alors qu'il déguste son repas, Madame sort de la pièce. Après tout ce qu'il vient de vivre, elle ne reste même pas auprès de lui ! Même le porteur, que Trésor considère désormais comme un ami, part aussi ! Il est seul dans la chambre. Il pourrait hurler, pleurer, tout casser, aboyer, mais il est tellement fatigué qu'il n'en a pas la force.

Quelques minutes plus tard, un inconnu débarque. La solitude n'aura été que de courte durée. Le jeune homme parle à Trésor. Son ton est désagréable et distant. Trésor le suit. Cette personne l'intrigue.

Le garçon fouille dans les tiroirs et sacs de Madame. Trésor pourrait défendre son territoire, mais il n'ose pas. Il a déjà mordu deux fois un homme qui, finalement, voulait son bien. Il ne veut pas prendre le risque de se tromper.

Soudain, le jeune homme affiche une mine réjouie. Il tient un objet en main. Trésor n'arrive pas à identifier de quoi il s'agit, mais le garçon le glisse dans sa poche arrière de pantalon.

Maintenant, l'étrange humain s'adresse à Trésor, avant d'aller dans la salle de bain. Le bruit caractéristique de l'eau qui coule se fait entendre. Trésor a beau être un chien, il comprend la manigance. Mais l'homme est plus rapide que lui et arrive à l'attraper ! Celui-ci lui retire son collier. Tant pis pour les bonnes résolutions ! Trésor attaque et mord la main de son agresseur ! Celui-ci hurle.

C'est alors qu'un « crac » résonne, suivi d'une extinction générale des lumières. Encore !

Le jeune homme explose de rire et pousse des cris de satisfaction ! Trésor ne comprend pas cette réaction. Paniqué, il se met devant la porte de la salle de bain, gratouille et parvient à l'ouvrir.

La lumière revient. Trésor entend l'horrible garçon l'appeler. Mais il capte également du bruit derrière la porte d'entrée de la chambre. Il est cerné ! Il se cache sous la table basse.

Encore un visiteur inconnu ! Cet homme est gras. Il sent bon la nourriture. Il avance avec lenteur et prudence. Ce nouveau venu visite les lieux. Est-il un ami, ou un ennemi ? Que veut-il ? Où est passé le toiletteur ?

Depuis sa place, Trésor devine un troisième homme. Ce dernier reste dans le couloir et chuchote des ordres à l'autre monsieur.

L'humain bedonnant qui fleure bon va vers la salle de bain. Après le silence, du tumulte provient de la salle d'eau.

Visiblement, l'homme resté dehors a entendu comme Trésor, il quitte son poste de guet et se précipite dans la chambre.

Dans sa course, ce vieil homme a laissé la porte ouverte. Trésor dévore des yeux la sortie, mais il est tiraillé. Les dilemmes se suivent et se ressemblent : rester ici avec ces inconnus aux desseins obscurs ? Fuir et ne jamais revoir Madame ? Il avait eu de la chance en la retrouvant miraculeusement, peut-être que cela ne se reproduira pas.

Trésor entend alors un bruit très fort. Un son totalement nouveau, mais non moins effrayant ! Assourdi et terrorisé, il sort de sa cachette et se met à courir. Dans la panique, il tourne en rond ! Il bondit de la table basse aux canapés, saute sur le lit et se cogne contre les murs. Il n'est plus maître de ses actes.

Soudain, l'homme plus âgé l'attrape. Trésor est prêt à attaquer mais l'humain le câline et lui parle tendrement. Trésor s'apaise. L'homme a une voix douce. Les mains de ce dernier ont une odeur bizarre, mais ce n'est pas grave. Trésor supporte. Ce séjour ici aura eu le mérite de réduire ses exigences.

L'homme le sort de la chambre, tout en continuant de le cajoler. Le canin n'avait pas vécu un si long moment de réconfort depuis des heures. Son nouveau porteur sort un objet de sa poche et parle dedans. L'homme est inquiet et perturbé, il peine à trouver ses mots.

Une fois son appareil rangé, il explique à Trésor qu'ils vont monter dans un ascenseur. Cette machine infernale s'appelle donc ainsi... Le monsieur délicat s'excuse, ignorant si son compagnon à quatre pattes apprécie ou non ce mode de transport. Trésor aime la prévenance de cet individu.

Le canin a l'impression qu'ils descendent. Contrairement à Madame, l'homme ne le serre pas plus fort lorsqu'ils arrivent à l'endroit souhaité. Ils débarquent dans un lieu bruyant. Des humains mangent, d'autres vont et viennent avec de la nourriture dans les bras. Les odeurs sont alléchantes. Trésor sent puis voit sa maîtresse ! Il signifie sa joie à son porteur. Ce dernier, décidément très sympathique, l'amène jusqu'à elle ! Comment cet homme a-t-il pu le comprendre ? Ce monsieur est vraiment merveilleux.

Une fois à proximité de la table de Madame, Trésor ressent une ambiance hostile. Les tensions sont palpables. Sa maîtresse le récupère. Elle est plus brutale que le vieux monsieur.

Madame partage son repas avec l'humain qui possède des jouets rigolos sur son bureau. Cet homme parle avec le nouvel ami de Trésor. Puis, ils partent tous les deux.

De ses mains inhabituellement moites, la maîtresse caresse Trésor, malgré son pelage sale. Elle pousse un cri d'effroi lorsqu'elle lui touche le cou. Le collier ! Le bijou n'est plus là ! Le garçon le lui avait retiré lors de la tentative de bain !

Très énervée, Madame fait un scandale en hurlant et gesticulant dans tous les sens. Les autres humains la regardent bizarrement. Elle est au centre de toutes les attentions.

Tout en tenant fermement son chien, Madame se précipite dans un ascenseur ouvert. Des hommes l'appellent, mais elle ne les écoute pas. Elle manque d'étrangler Trésor quand la machine s'arrête. Puis elle court jusqu'à la chambre que Trésor vient de quitter. Sans avertissement, elle jette le chien par terre, et retourne la pièce ! Décidément, c'est une obsession chez cette espèce aujourd'hui !

Folle de rage, Madame continue ses recherches. Elle se rend dans la salle de bain. Le caniche la suit. Quand elle ouvre la porte, elle pousse un hurlement et tombe à la renverse. Elle manque d'écraser Trésor dans sa chute ! Quelle journée !

Jean-Baptiste

18h24, 2^e étage, restaurant

Le jeune homme ne voit plus son frère. Il commence à être inquiet. Il n'était pas prévu qu'ils se séparent.

La mission de ce soir consiste à faire du repérage et, pourquoi pas, amorcer un dialogue avec M. Renaud. L'idéal serait d'obtenir un rendez-vous ultérieurement.

Son frère devrait être là, il était censé l'attendre ici. Et s'il avait changé d'avis ? Si ce dernier avait décidé de faire cavalier seul ?

Jean-Baptiste n'a jamais rien fait d'illégal. C'est un boulet pour son aîné. Chez les Marssant, les affaires se transmettent de père en fils. Sauf que Jean-Baptiste a toujours eu en horreur cette vie. Il ne se reconnaît pas dans les valeurs familiales. Le bon fils était, est encore et sera éternellement Benoît.

La veille, les deux frères ont assisté au décès de leur père. Le grand Claude Marssant, baron du trafic de drogue et champion du blanchiment d'argent, est mort. Il s'est éteint dans un hôpital public, à côté de monsieur et madame « Tout le monde ». Jean-Baptiste n'avait pas pu retenir ses larmes, c'est un garçon sensible. Benoît avait été fort, aucune émotion apparente. Avant de partir, leur père leur avait avoué son plus grand regret : mourir avant de voir s'effondrer l'empire de Luc Renaud.

Les vieux rois du crime avaient fait leurs premières armes ensemble. Une complicité qui faisait trembler leurs adversaires. Mais un jour, Luc Renaud avait trahi son ami. Pour s'éviter des ennuis judiciaires, il avait aidé les autorités à arrêter Claude Marssant. Le père de Jean-Baptiste avait fait quinze ans de prison. Il fut absent durant l'enfance et l'adolescence du jeune homme. Voilà pourquoi Jean-Baptiste est terrorisé par ce milieu. Il a grandi sans père, celui-ci ayant préféré sacrifier son rôle de paternel, au lieu de lâcher son royaume.

L'avis de Benoît est différent : il voit leur père comme un héros humilié. L'aîné a été formé pour reprendre la suite des affaires. Un rêve de gosse qui se concrétise aujourd'hui. Toutefois, ce fils loyal aurait préféré voir son père prendre une retraite bien méritée, plutôt que de le voir mourir. Selon Jean-Baptiste, ce n'était qu'un espoir impossible. Dans ce monde-là, arrivé à un tel niveau de puissance, on meurt au combat et non dans son jardin en regardant ses petits-enfants jouer et les roses pousser.

Le corps du père Marssant était encore chaud quand Benoît a persuadé Jean-Baptiste de le suivre dans cette stupide vendetta familiale. C'est autour d'un café, serré pour l'un et allongé pour l'autre, que Jean-Baptiste a accepté cette folie, tout en étant parvenu à faire valoir une condition. A contre-cœur, Benoît accepta de jouer dans la plus stricte légalité. Il était hors de question pour le cadet d'assister à un règlement de compte viril, puéril et potentiellement sanglant. Il venait de perdre un père, il ne souhaitait pas voir partir son frère et prendre le risque d'y laisser personnellement des plumes...

Pour pallier d'éventuelles idées trop brutales de son aîné, Jean-Baptiste a pris les devants en proposant lui-même un plan. L'objectif est de prouver publiquement que M. Renaud mène des affaires illicites, afin de le faire tomber de son piédestal. Pour cela, Jean-Baptiste a expliqué à son frère qu'il leur fallait surveiller l'activité du Palace. Il est persuadé qu'une mafia d'une telle ampleur

ne peut parvenir à dissimuler toutes ses actions. Selon lui, il y aura forcément des erreurs, des hommes de main peu soignés, des discours prononcés trop fort en public ou des témoins trop bavards. Voilà pourquoi Jean-Baptiste souhaite avoir un entretien avec le magnat de la drogue. Il estime cela nécessaire pour mieux cerner l'ennemi. En résumé, ils doivent dénicher des preuves. Photos, récits d'expérience, enregistrements, rien ne peut être laissé au hasard. Ils doivent récolter un maximum d'informations et les divulguer publiquement.

Pourquoi passer par la presse et non par la justice ? Il est plus que probable que la police couvre M. Renaud. Ce dernier doit certainement avoir des arrangements locaux. Dans ce cas, c'est l'opinion publique qui conduira le mafieux à sa chute. Sous une pression médiatique, la justice ne pourra pas faire autrement, elle jugera le patron du Palace. La boucle sera ainsi bouclée. Luc Renaud derrière les barreaux, comme l'avait été Claude Marssant. L'empire du traître s'effondrera, la mémoire de leur père brillera.

Jean-Baptiste tremblait lorsqu'il avait proposé ce plan à Benoît. Il était certain que son frère refuserait. Il imaginait déjà son aîné débouler au Palace armé, agissant de manière impulsive et barbare. Contre toute attente, son frère lui répondit par un simple « pourquoi pas ». Ceci étant, Benoît sait qu'une méthode moins subtile aurait été plus aléatoire. Il est sanguin, pas stupide. Un plan comme celui-là se veut plus sûr, bien que potentiellement laborieux.

Malgré son approbation, Jean-Baptiste n'est pas sûr de l'honnêteté de son frère. Il craint une initiative malheureuse une fois sur place, quand l'ennemi sera face à eux. C'est pourquoi ses angoisses, déjà élevées, ne font qu'augmenter depuis qu'il a perdu de vue son aîné.

Les deux frères ont grandi dans la taquinerie. Ou plutôt, Benoît embêtait Jean-Baptiste qui subissait les moqueries. Benoît incarne l'homme fort. Il est celui à qui tout réussit. Il fait la fierté de la famille. Il sublime l'héritage Marssant, aussi bien dans l'attitude que dans le caractère. L'aîné a même le physique flatteur de la dynastie, il est le portrait craché du père, avec ce nez emblématique.

De son côté, Jean-Baptiste est aussi épais qu'une feuille de papier canson et son charisme égale celui d'un trombone. Ce corps ingrat aurait pu être source de mises à l'écart, pourtant, à l'école, le garçon n'avait pas d'ennuis. Ses camarades craignaient les représailles du grand frère.

Jean-Baptiste a toujours eu le sentiment de ne pas exister. Un étranger dans sa propre famille. Ironie du sort, pour les autres, il n'était reconnu que

comme « le petit frère Marssant ». Il est le gringalet sans intérêt. Il a toujours eu honte de sa personne, n'assumant pas sa condition.

Après le lycée, Jean-Baptiste a quitté cet univers de banditisme. Il voulait étudier l'art du journalisme. Fuir sa famille lui avait paru être le seul moyen pour survivre. Toutefois, il avait gardé un œil sur les activités de ses proches, via les médias. Régulièrement sa mère lui téléphonait, mais elle était hors du circuit. Claude Marssant avait eu plusieurs femmes, Benoît et Jean-Baptiste ne sont que demi-frères. La maman de Jean-Baptiste ne partage plus la vie de Claude depuis bien longtemps. Mais le duc des affaires était un grand prince, tous les mois, il versait une rondelette pension à la maman de son fils.

Une semaine auparavant, Benoît avait appelé Jean-Baptiste. Leur père était mourant et avait exigé une visite conjointe de ses fils. Le jeune homme avait surmonté ses craintes, il s'était fait violence pour venir. Il n'avait pas vu son père et son frère depuis cinq ans.

Quand Jean-Baptiste vit son frère, il fut marqué par l'absence de changements chez ce dernier. Un homme grand, élégant, sûr de lui et séduisant. Sur les photos de famille, Gaston Lagaffe côtoie Largo Winch.

Pour venir au Palace, Benoît avait insisté pour qu'ils portent le smoking. Il avait fallu faire du shopping. Jean-Baptiste n'avait pas cette pièce dans sa garde-robe. Il aurait bien essayé les costumes de son frère, mais ils auraient été trop larges aux épaules et trop courts aux jambes pour lui. C'est bien la première fois de sa vie que Jean-Baptiste est vêtu de la sorte. Mais il admet que cela donne un style. Quand il avait vu leurs reflets dans les baies vitrées du hall de réception du Palace, il s'était trouvé presque aussi classe que son frère.

La consigne était de se fondre dans la masse. Incarner deux clients lambdas, venus boire un verre.

Malheureusement, devant le bar, Jean-Baptiste ne s'était pas senti bien. Il éprouva le besoin d'aller aux toilettes. Il voulait s'isoler.

Jean-Baptiste est un grand angoissé. La dépression accompagne son quotidien. Son anxiété chronique nécessite un traitement. Il a tout essayé : psychologue, sophrologue, hypnothérapeute, relaxation, yoga, coach en développement personnel et aquabiking. Rien n'a réussi à le détendre. Ses insomnies hantent ses nuits. Lorsqu'il se trouve dans un lieu public, il croit que tous les regards se posent sur lui et que ceux-ci sont suspicieux, voire haineux. Désespéré, il a changé de stratégie. Désormais, il essaye de se soigner seul. Depuis, dès qu'il en voit en vitrine, il investit dans des manuels de vie. Ses bibliothèques sont garnies de livres tels que « gérer son stress au quotidien »,

« vivre avec ses angoisses », « que manger pour mieux respirer » ou « un mandala par jour pour s'évader ». Mais rien n'y fait...

Le plus frustrant pour ce fils isolé est de connaître la source de ses peurs. Tout provient de son histoire familiale et de la pression qui repose sur ses épaules. Le décès du père n'a rien arrangé, au contraire. Jean-Baptiste n'a pas su trouver les mots pour refuser cette mission. Cette virée au Palace le précipite dans ses plus grandes frayeurs. A peine entré, il n'arrivait plus à gérer. Tout le monde le regardait.

Quand Jean-Baptiste pénétra dans les toilettes du restaurant, il y était seul. Il trouva cette ambiance baroque oppressante. Mais il profita tout de même de cette solitude pour prendre son homéopathie. Pour ne rien arranger à sa situation, il est hypocondriaque. Il a toujours refusé de prendre des antidépresseurs ou anxiolytiques. Pour lui, prendre ne serait-ce qu'un médicament lui provoquerait un cancer du foie. Il l'a vu, sur les réseaux sociaux. Pour l'aider à lutter contre ses peurs, dans les cas les plus extrêmes, il prend des billes homéopathiques. Depuis cinq semaines (admission de son paternel à l'hôpital), il en consomme tous les jours un tube entier.

Avant de prendre sa dose, Jean-Baptiste se lava les mains. Prendre des cachets doit se faire avec des mains propres. Il prit ensuite le tube qu'il avait préalablement dissimulé avec soin dans la poche intérieure droite de veste. Inutile que son frère connaisse ce vice. Mais un bruit de porte dans le couloir le fit sursauter ! Le tube tomba, Jean-Baptiste recula et crac ! Il marcha sur la boîte, qui laissa s'échapper toutes ses billes sur le carrelage. Le stress s'amplifia, Jean-Baptiste ramassa les morceaux plastiques de l'emballage. Pour les billes, ce fut plus complexe. Il pensait à son frère qui l'attendait. Dans la précipitation, il balaya la zone du pied, essayant de décaler toutes les preuves contre le mur. Puis il quitta la pièce.

C'est transpirant que Jean-Baptiste est de retour au restaurant. Lui qui était persuadé de se faire chambrer, ou disputer par son frère, est tout étonné de ne pas le retrouver.

Benoît a disparu. Le cadet est seul dans un univers inconnu. Sans avoir pu prendre de quoi se détendre. Il est finalement plus stressé que s'il n'avait pas essayé de se calmer. Après un court moment d'hésitation, il décide d'aller au bar. Son frère s'est peut-être absenté pour fumer et pourrait revenir.

- Bonjour, puis-je avoir un diabololo fraise s'il vous plaît ? demande Jean-Baptiste au serveur.

- Je peux essayer de trouver cela pour Monsieur, répond le barman d'un air méprisant.

Seul, Jean-Baptiste se dit qu'il peut en profiter pour avancer sur la mission. Questionner un barman est un bon début, ces personnels peuvent facilement devenir des sources intarissables d'informations.

- Vous travaillez ici depuis longtemps ? demande Jean-Baptiste peu assuré.
- Suffisamment longtemps pour vous dire qu'aucun diabolos fraise n'a été servi ici depuis plusieurs années.

D'après son badge, le barman se nomme Patrice. Alors qu'il se tourne pour fouiller le contenu de ses frigos, Jean-Baptiste en profite pour balayer la salle du regard. Aucune trace de son frère.

Le restaurant et le bar commencent à bien se remplir. Patrice revient vers Jean-Baptiste et pose le verre devant lui, sur un sous-bock. Le jeune homme saute sur l'occasion pour se présenter. Il se dit journaliste. Il serait intéressé par la carrière de M. Renaud et voudrait écrire un article à ce sujet. Gagnant en confiance, il demande à Patrice si celui-ci consentirait à répondre à quelques questions.

Sur un ton glacial, le barman se contente d'une réponse absurde. Jean-Baptiste lui demande de répéter, son interlocuteur lui redit « au premier sous-sol ». Embarrassé, le jeune homme demande au barman de préciser sa pensée. Patrice lui explique que si la première question de Jean-Baptiste aurait été de lui demander où se trouvait l'homme qui l'accompagnait, alors il lui aurait dit que celui-ci était parti au premier sous-sol.

Très étonné, Jean-Baptiste fixe le barman. Avec son index, l'homme lui montre les ascenseurs. Le cadet se lève et se dirige vers le lieu indiqué. A mi-chemin, il se retourne et voit le serveur boire une gorgée du diabolos que lui-même n'a pas touché, avant de le vider dans l'évier.

Jean-Baptiste appelle un ascenseur et y entre. Un jeune serveur le rejoint à toute vitesse. Toujours très rapidement, le garçon du staff appuie sur le bouton du troisième étage, sans demander à Jean-Baptiste où il veut aller. Sans voix et soumis, le jeune homme se laisse conduire au troisième étage. Il ira au sous-sol lorsque l'impoli sera parti.

A en croire son badge, le serveur se nomme Noa. De son œil expert, Jean-Baptiste note que son voisin est relativement stressé. L'homme peine à tenir en place, il sautille et son regard est fuyant. Arrivés à l'étage exigé, ce Noa sort aussi vite et silencieusement qu'il était entré.

D'après les odeurs et les bruits, Jean-Baptiste en conclut qu'il doit être à l'étage des cuisines. Il trouve cela étonnant que ce serveur ait emprunté cet ascenseur. Il doit exister un accès plus simple et plus hygiénique, réservé aux personnels, reliant directement la salle aux cuisines. Peut-être n'était-ce pas un serveur. Les uniformes des personnels se ressemblent tous ici...

Maintenant seul, Jean-Baptiste appuie sur le bouton « P1 ». Il s'agit du premier étage disponible sous le traditionnel « RDC ». Le P doit signifier « Parking ». Alors que les portes se ferment, un bruit étrange résonne sur le palier. Intrigué, le cadet maintient les portes ouvertes.

Un porc se précipite vers lui ! C'est surréaliste ! La bête entre dans l'ascenseur ! Qu'est-ce que cet animal fait là ?

Les portes se ferment. Jean-Baptiste a le dos collé à la paroi de l'ascenseur. L'arriviste à la queue en tire-bouchon est serein. C'est la première fois que le citadin voit cet animal de ferme d'aussi près. Finalement, ce n'est pas si vilain.

Fidèle à ses angoisses habituelles, Jean-Baptiste a l'impression que le cochon le regarde. Il ignorait que sa phobie de persécution touchait aussi le règne animal. Il songe à son prochain rendez-vous avec son psychologue. S'il évoque le fait d'avoir pris l'ascenseur avec un cochon au regard accusateur, ce sera l'internement ! Parfois, mieux vaut garder certains détails pour soi.

Le cadet tente de raisonner. Il existe forcément une explication logique à cette situation incongrue. Peut-être que ce porc au regard insistant n'est qu'une hallucination provoquée par son stress. Se pourrait-il qu'il se trouve être victime d'une simple crise d'hypoglycémie ? Il ferme les yeux, inspire profondément et expire. Un couinement du mammifère le ramène à la réalité. Tout cela est bien réel. Mais comment cette bête a-t-elle fait pour atterrir ici ? Est-ce le compagnon d'un client excentrique ?

Le surprenant duo arrive au parking. A l'ouverture des portes, le cochon sort le premier. Jean-Baptiste le suit des yeux. Cet animal est mignon. La façon dont il trémousse son derrière le rend sympathique !

L'étage est calme. Les odeurs de macadam et d'essence saisissent Jean-Baptiste à la gorge. Il distingue au loin une pièce dotée de fenêtres. Une lumière s'échappe de ces ouvertures. Probablement une loge de gardien. Il se dirige vers cette salle. S'il s'agit bien du repère d'un agent de sécurité, celui-ci aura pu voir son frère dans les parages. Sinon, Jean-Baptiste devra en conclure que le barman se sera moqué de lui. Ce ne serait pas la première fois qu'il se fait manipuler.

Une silhouette arrive face au cadet et se rapproche. D'après la tenue, c'est sûrement le vigile. L'homme le salue, Jean-Baptiste en profite.

- Excusez-moi de vous importuner Monsieur, mais auriez-vous vu un homme en smoking, par ici récemment ?
- Oui bien sûr, ils sont dans la loge, dit-il en montrant la salle.
- « Ils » ?
- Les deux gars sont là-bas, oui. Le Gustave Renaud m'a offert ma soirée ! Il est particulier le fils au patron, mais là, je n'allais pas chipoter ! On m'offre ma soirée, moi je la prends sans poser de question ! J'en ai même laissé mon casse-dalle tellement que j'étais content !
- Eh bien... Bonne soirée à vous, dit Jean-Baptiste.
- Ah ne vous inquiétez pas, pour sûr que je vais profiter de ma première soirée offerte depuis plusieurs décennies ! La nouvelle directrice m'a promis que ça arriverait plus souvent ! Mais c'est pas pour ça que je reste, j'aime bien cet endroit !

Jean-Baptiste le regarde partir. Ce bienheureux vient d'évoquer un changement de direction du Palace, c'est curieux. Il faudra que son frère et lui étudient cette question.

Le fils Marssant se reconcentre. Les circonstances sont étranges. Si son frère est venu ici avec le fils Renaud, ce n'est pas bon signe. Dans un thriller, cela serait synonyme de piège. Il doit faire attention.

Le porc couine à nouveau. Peut-être qu'il l'appelle ? Encore une hallucination, lui dirait son psychiatre.

Une fois devant la loge, Jean-Baptiste est vigilant. Il se fait le plus discret possible. Les lucarnes sont trop hautes, impossible de s'en servir pour regarder ce qu'il se passe à l'intérieur. Il écoute à la porte et entend distinctement deux voix masculines. Pas de doute, son frère est là-dedans.

Le goret se frotte à la jambe du cadet. Cette bête a besoin de réconfort. La théorie de l'animal de compagnie est plausible.

Soudain Jean-Baptiste a un éclair de génie, dont il n'est pas peu fier ! La serrure ! Dans les films, cela fonctionne toujours ! Il s'agenouille. Bingo ! L'orifice est assez large et pas de clef pour gêner la vue ! Il ferme un œil et regarde avec le second dans le trou. Il découvre un homme debout, probablement Gustave Renaud, dos à la porte. Les bras de ce dernier sont baissés et tendus vers l'avant. Son frère est en face, assis.

Un craquement sourd retentit et les lumières se coupent ! Jean-Baptiste aurait-t-il été repéré ? Est-ce de l'intimidation de la part des Renaud ? Ses réflexions sont interrompues par le porc qui pousse un cri s'apparentant à de la détresse. Son râle résonne dans le parking, ce qui ajoute une note d'effroi à la scène.

Après d'interminables secondes, la lumière revient. Jean-Baptiste regarde autour de lui. Il ne voit personne dans cet immense parking, sauf le cochon, bien sûr. D'ailleurs, la plainte de l'animal lui a donné une idée... Il regarde de nouveau par le trou de la serrure. Gustave Renaud tient une arme à feu. Assez réfléchi, il faut passer à l'action ! Pour une fois, c'est son frère qui a besoin de lui ! Il ne doit pas louper le coche, c'est la chance de sa vie !

Jean-Baptiste inspire profondément et ouvre la porte dans son expiration. Il ouvre juste assez pour que le porc puisse entrer. La diversion idéale ! Il entend la stupéfaction de Gustave. Les insultes proférées par ce dernier sont suivies par des cris de chaises, puis des bruits de lutte accompagnés d'objets qui tombent au sol. Le cadet doit entrer ! Lorsqu'il pousse la porte, celle-ci heurte Gustave Renaud, lui faisant perdre l'équilibre. Benoît donne un coup de pied à son assaillant qui tombe à proximité de la table basse et fait tomber un plat en sauce et des couverts. Le fils Renaud se saisit du couteau tombé et menace Benoît. Dans un élan de courage inconsidéré, peut-être même stupide, Jean-Baptiste attrape le revolver qu'il voit au sol et cible l'adversaire.

Gustave regarde Jean-Baptiste et l'interroge sur son identité avec un air hautain et agacé.

Au même moment, le cochon pousse un cri derrière Jean-Baptiste, tout en lui donnant un coup de tête dans les mollets. Dans la surprise, le coup de feu part tout seul ! Le jeune homme avait le doigt sur la gâchette, le cran de sûreté était retiré. La balle va se loger dans Gustave.

Le fils Renaud s'écroule, les yeux encore ouverts, les pupilles immobiles. Le riche héritier baigne dans ce qui ressemble à du coq au vin, dans le parking du domaine familial.

Epaté, Benoît félicite Jean-Baptiste pour ses talents de tireur. Tétanisé, le cadet demande si leur adversaire est encore en vie. Tristement pour lui, son aîné est catégorique, le fils Renaud est mort.

Jean-Baptiste est anéanti. Il jette l'arme et se met accroupi, dos au mur, la tête coincée entre ses mains. Lui qui a toujours vomi la vie de son père ! Lui qui se destinait à une vie bien rangée ! Lui qui voulait absolument agir dans la légalité ! Ce soir, il a assassiné un homme...

Benoît ramasse l'arme, l'essuie et la dépose sur le bureau. Il se dirige ensuite vers son frère. Dans une volonté protectrice, il pose une main sur l'épaule de son cadet.

Jean-Baptiste ne croyait pas à la destinée familiale, apparemment, il se trompait. Il ne vaut pas mieux que son père et son frère.

Benoît adopte un ton doux. Il s'excuse auprès de Jean-Baptiste, il aurait préféré que cela ne se produise pas. Le cadet sanglote. Il a toujours été écoeuré des agissements de son frères, pourtant, le voilà au même niveau. L'aîné le console, il n'est pas comme lui. Jean-Baptiste a agi en légitime défense. Il n'avait pas la volonté de tuer. Pour le plus jeune, cela ne change rien au résultat. Perdu, il demande à son grand frère ce qu'ils doivent faire à présent. Lui, il n'est plus capable de penser.

Pour Benoît, le risque est minime. Il ne voit pas de caméra dans la zone et personne n'a vu la scène. Il s'interrompt, perturbé par des bruits de mastication. Il se retourne et regarde le cochon qui est en train de bouloter les restes de ce qui devait être le plat du gardien. La bête s'apprête à attaquer la main de Gustave qui baigne dans la nourriture !

A sa tête, Jean-Baptiste comprend que son frère a une idée. L'aîné se dirige vers le cadavre et pousse le cochon. L'animal grogne. Une fois le cochon écarté, Benoît saisit ce qui reste de la main de Gustave, non sans afficher une moue de dégoût. Il parvient à en retirer une bague. Puis il se lève et explique son plan.

Jean-Baptiste n'écoute pas vraiment, il capte quelques mots : biper, vigiles, bague, coffre, bredouilles et Gustave Renaud. Être confronté à ce nom le fait sombrer davantage, il décroche totalement des propos de son aîné. Il vient de tuer un homme et son frère fait comme si de rien n'était. Pour le principe, certes, il lui a tapoté l'épaule. Mais Jean-Baptiste a bien compris que ce n'était pas un geste tendre par réelle empathie. Il souhaitait expédier le problème, afin de pouvoir avancer.

Le cadet regarde son frère. L'aîné a terminé son monologue. Il fixe Jean-Baptiste, les mains posées sur les hanches, avec une mine qui pourrait se traduire par un « que-ce que tu en penses ? ».

- Qu'est-ce que vous foutiez ici ? demande Jean-Baptiste excédé.
- Quoi ?
- Avec... Lui. Pourquoi étiez-vous dans cette loge, tous les deux ? Pourquoi t'as quitté le restaurant ? Pourquoi tu ne m'as pas attendu ?

- Le temps nous est compté frangin et toi, tu centres tout sur ta pauvre personne ?
- Si tu ne me réponds pas, je pars.
- OK, OK... Il est venu vers moi, il m'a proposé de le suivre pour parler « affaires ». Ça puait le piège à plein nez, mais j'ai pensé que c'était une chance à saisir, même si tu n'étais pas là.
- Tu as pensé que tu t'en sortirais mieux sans moi... dit Jean-Baptiste en interrompant son frère.
- Oui... Et le fait est que j'avais tort, tu m'as aidé. Sans toi, ce pervers m'aurait certainement tué.
- « Pervers » ?
- Il voulait absolument que je lui montre mes chevilles ! Une saloperie de fétichiste.

Nerveusement, Jean-Baptiste ne peut s'empêcher d'étouffer un rire. Benoît le suit, les deux frères explosent dans un fou rire salvateur. La pression du contexte ne fait qu'accentuer cette réaction nerveuse. Une fois les larmes essuyées, le souffle repris, ils se regardent avec complicité et tendresse.

D'une manière plus sincère que la première fois, Benoît se dit désolé. Il avoue qu'il aurait souhaité que son frère ne commette jamais un tel acte. Il enchaîne en précisant que son cadet est le meilleur Marssant de la famille. Prétendre à une vie sans vices alors que la facilité lui tendait les bras, Benoît a toujours trouvé son frère très courageux.

Jean-Baptiste est ému. Benoît lui interdit de pleurer comme une « chochette » pour si peu et lui ordonne de se lever.

Le cadet s'interroge pour la suite. Benoît souffle, il comprend que son frère n'a rien écouté à son plan. Il lui donne une claque derrière le crâne, puis lui fait signe de sortir. Jean-Baptiste suit la directive et sort le premier. Benoît vérifie que rien ne puisse être retenu contre eux dans la pièce.

Repu, le cochon sort à son tour. Benoît rejoint son frère. Il passe devant et le conduit vers l'ascenseur privé. Grâce à la bague de Renaud, encore collante de sauce, il active le cadran numérique. Les portes coulissantes s'ouvrent.

Les frères entrent, Benoît appuie sur le bouton « 37 ». Jean-Baptiste montre une étiquette sur laquelle est écrit : « travaux, étages post 31^e non accessibles via ascenseurs ». L'aîné presse donc le bouton « 31 ».

Alors que les portes se referment, le cochon fonce vers eux. Jean-Baptiste craint un instant que la bête ne se coince ! Mais le porc s'est arrêté au seuil de

l'ascenseur. Les portes sont désormais fermées. Benoît regarde son frère, il fronce les sourcils.

- Qu'est-ce que tu foutais avec un cochon ?

Sofia

17h00, 2^e étage, bar

La brune prend une dernière fois la température de l'établissement. Les serveurs et les barmans sont plus stressés que la veille. D'une manière générale, elle a remarqué que l'ambiance qui règne en ces lieux s'est largement dégradée en quelques semaines.

Cela fait plusieurs mois que Sofia vient régulièrement au Palace. Pour son enquête préliminaire, elle devait étudier le terrain et sympathiser avec le personnel. Du jour au lendemain, la solidarité entre les employés a disparu, laissant régner une atmosphère lourde emplie de doutes et de suspicions. Malgré ses recherches, elle n'est pas parvenue à savoir ce qui avait changé. Elle n'était pas assez présente sur place et n'avait pas acquis suffisamment de confiance auprès des salariés.

Depuis que la plantureuse fréquente l'établissement, elle aime venir au bar. Elle considère ce lieu comme le centre névralgique de l'établissement. Au début, elle venait comme une cliente classique, variant les perruques et les lunettes pour ne pas éveiller les soupçons. Désormais, elle est ici comme étant la chanteuse officielle du week-end. Elle a eu de la chance, le dénommé Patrice est réputé pour être physionomiste, pourtant, il ne l'a pas reconnue. Il faut dire qu'elle est douée dans l'art du camouflage, malgré un physique parfait qui ne passe pas inaperçu.

Savourant son café corsé, la fausse artiste essaye d'en apprendre davantage sur l'agitation qui plane dans l'air. Patrice n'est pas en reste, lui non plus n'affiche pas sa mine réjouie habituelle. Face aux questions de la consommatrice, le barman reste professionnel. Il esquive les sujets qui fâchent et se contente de banalités, mais devant l'insistance de Sofia, il finit par se permettre d'expliquer que l'arrivée d'une cliente perturbe le service. La belle ose demander l'identité de cette mystérieuse perturbatrice. Pour sa plus grande

surprise, Patrice lui donne l'information sans hésiter, il doit considérer Sofia comme étant l'une des leurs. Mme Bompard est attendue ce soir à table.

A ce nom, le visage de Sofia se fige. Elle ne pensait pas l'entendre aujourd'hui ! Il est hors de question pour elle de se mettre en danger, Patrice ne doit pas comprendre qu'elle connaît cette affreuse femme. Mais apprendre que cette dernière est présente dans l'établissement, cela la retourne ! C'est un signe du destin ! Il faut qu'elle modifie ses plans, elle ne peut pas ignorer cette information. Elle n'aura probablement pas de seconde chance dans sa vie.

Ce Patrice est bavard. Sofia le cuisine, tout en restant prudente. Mme Bompard est arrivée vers 14h, elle était accompagnée de deux hommes de main et de son chien. La vieille n'a pas de chauffeur, elle conduit elle-même sa Cadillac. Elle gare toujours son véhicule au 3^e parking, celui réservé aux membres VIP.

Sofia remercie le barman, pose sa tasse vide et s'apprête à partir. Alors qu'elle se lève, l'homme s'autorise une question inattendue. Il demande à la brune si elle était déjà venue au Palace auparavant. Gênée, elle sourit puis nie. Elle est terrifiée à l'idée qu'il puisse la mettre en danger. Elle s'en sort dans une ultime pirouette. Elle retourne la situation en ironisant d'un léger : « ça me touche, mais vous n'êtes pas mon genre ». Puis elle s'en va.

L'adrénaline redescend assez vite, la femme d'action a appris des éléments trop importants pour perdre ses moyens maintenant. Elle emprunte les escaliers réservés aux personnels pour accéder aux cuisines. Elle aimerait voir son fils. Elle sait que Noa peut être dans les parages à cette heure-ci. Les plans ont changé, elle doit en informer ses deux complices. Son impulsivité est maîtrisée. En une poignée de minutes, elle a recalculé son programme. Elle a su improviser une nouvelle fin pour son scénario initial.

Arrivée sur le palier, Sofia s'apprête à entrer dans les cuisines. Afin de ne pas paraître suspecte, elle prétexte expliquer au chef l'organisation du spectacle. Elle souhaite se faire passer pour une diva professionnelle, voulant intégrer fluidement son interprétation au dîner des clients. Seulement, à peine rentrée, elle reste sans voix. L'endroit est sens dessus dessous ! Tous les employés s'activent pour nettoyer. Ils sont à la fois en panique et en colère. La cuisine ne nettoie pas le passage d'un service, mais essuie celui d'une tornade !

Au milieu de tout ce cirque, le sous-chef s'approche de Sofia. Il lui apprend que le chef John n'est pas là. Cette absence pourrait expliquer le manque de discipline du personnel et ce capharnaüm. Rapidement, elle échange des mondanités avec le sous-chef. L'homme n'entre pas dans les détails pour ce

désordre. La curiosité de Sofia n'est pas étanchée. Par chance pour elle, elle sait manipuler son monde. Elle entraîne le cuisinier sur le sujet « Bompard ». A ce nom, celui-ci avoue regretter d'autant plus l'absence de son supérieur. Cette fameuse cliente serait exigeante, ne pas être servie par le chef sera source de scandale. Décidément, la présence de cette mégère perturbe tout le monde.

Le sous-chef remercie Sofia et lui demande poliment de sortir, ils ont besoin de se concentrer en cuisine. Avant de fermer la porte derrière elle, il précise être content qu'un groupe chante durant le repas. D'après lui, la musique adoucirait les mœurs. L'homme sérène certainement cela pour s'auto-convaincre.

Chamboulée par l'atmosphère de la cuisine, Sofia n'a pas réussi à trouver son fils. Tant pis, il ne lui reste plus qu'à remonter dans la chambre. Au calme, elle y enverra un message à ses partenaires. Elle a encore le temps. Elle doit les voir afin de leur expliquer les changements.

Être seule va lui permettre de digérer. Mme Bompard est là, elle va probablement être amenée à la croiser.

Sofia est la fille unique d'un dealer Italien. Elle a l'esprit entraîné aux magouilles en tout genre. Concevoir un plan en une poignée de minutes est un jeu d'enfant. Elle a très bien étudié le fonctionnement du Palace, elle en connaît les moindres recoins et les habitudes de tous. Ajouter un détail au plan initial est sans danger. Le plus difficile sera d'en convaincre Agathe. Le cerveau de l'opération a embauché ce « Serpent » car c'est la meilleure dans son domaine. Mais la gymnaste pose beaucoup trop de questions et reste méfiante. Sofia apprécie Agathe pour son professionnalisme, c'est pour cela qu'elle a fait appel à elle. Il ne faudrait pas que cette qualité devienne un défaut. L'Italienne n'aime pas qu'on lui tienne tête et refuse toute critique.

Sur le palier du 3^e étage, Sofia attend l'arrivée de l'ascenseur numéro 5. Depuis qu'elle est au Palace, elle emprunte l'unique ascenseur disponible pour les ouvriers, sur lequel se trouve un mot aimanté signifiant que la propreté peut ne pas être optimale, du fait des travaux. Les ouvriers prennent peu l'ascenseur, ou à des heures précises. Appeler le numéro 5, c'est l'assurance d'être seule et tranquille. Les portes s'ouvrent. Sofia était trop confiante en son raisonnement, visiblement, même cet ascenseur réserve son lot de surprises. Alors qu'elle vient de presser sur le bouton de l'étage souhaité, un chien vient la rejoindre avant que les portes ne se referment !

Sofia regarde l'animal. Elle trouve certains maîtres trop excentriques, le caniche a été grossièrement teint en bleu. Pauvre bête. C'est d'un ridicule. Mais ce n'est pas la seule étrangeté de cet animal, ce canin est humide. C'est un fait

curieux, dehors il ne pleut pas. Elle anticipe une odeur de chien mouillé, cela devrait prochainement parvenir à son nez délicat.

Mais Sofia est surtout irrésistiblement attirée par le collier de son voisin d'ascension. Elle se met accroupie, pour être à son niveau. Timidement, elle tente une approche. Le chien est apeuré, mais rassuré de recevoir un geste tendre. Ces caresses lui permettent de toucher le bijou. Pas de doutes, ce sont bien des diamants ! De vrais diamants ! Elle a déjà vu des colliers pour chien luxueux, mais jamais sur un animal livré à lui-même, sans personne pour le surveiller ! Ce bijou vaut une fortune ! Elle tourne le collier et voit l'insigne. « Trésor Bompard ». Patrice lui avait dit que Mme Bompard était arrivée avec son chien. Sofia sourit, cela doit être l'ironie du sort. Elle papouille l'animal, puis se relève. Elle vient de modifier à nouveau son plan.

Les portes de l'ascenseur coulissent, Sofia sort, le chien reste. En marchant dans le couloir, elle sent une gêne. Son pantalon s'est mal replacé lorsqu'elle s'est relevée après avoir caressé ce Trésor. Elle doit être vigilante, quand sa cheville est dénudée, on peut deviner son tatouage. Elle ne doit pas laisser de signes distinctifs visibles, c'est la base du camouflage. Cela fait vingt ans qu'elle a ce serpent encre en elle, elle a l'habitude de le dissimulé. Parfois porté comme un boulet, ce dessin est là pour lui rappeler ses origines et ses objectifs.

En entrant dans la chambre, Sofia se pose sur un fauteuil. Elle envoie un message à son fils, le priant de venir la voir. Elle laisse ensuite son esprit divaguer. De nombreuses images lui reviennent en mémoire.

Entendre parler de cette Bompard a fait remonter le passé à la surface. Environ quarante ans auparavant, l'Italienne avait rencontré l'affreuse femme. Mme Bompard et son mari étaient venus à son domicile familial. Sofia avait partagé le repas avec ses parents et le couple Bompard, puis elle avait été congédiée dans sa chambre. Gamine, elle avait l'habitude de rencontrer les partenaires de son père. Comprendre le travail de ce dernier n'avait jamais entaché l'admiration qu'elle lui vouait. Ce soir-là, elle avait entendu des discussions, sans en saisir précisément les propos. Dans la nuit, elle avait perçu des cris et des bruits d'armes à feu. Courageuse, ou insouciance, elle était descendue à l'étage, tout en restant cachée. La scène qu'elle avait vue restera à jamais gravée en elle. Au sol, ses deux parents étaient en larmes, suppliant le couple qu'ils avaient reçu à leur table. Mme Bompard était debout, aux côtés de son mari qui tenait une arme, menaçant de faire feu. M. Bompard avait la chemise légèrement déboutonnée, laissant entrevoir un collier dont le pendentif était un serpent en bois. Un bijou relativement conséquent, un détail de mauvais

goût qui ne passe pas inaperçu. Les Bompard, rejoints par des hommes de main, avaient attrapé Sofia. L'enfant et ses parents avaient été mis à la porte de leur propre maison. Jamais, ils ne purent y retourner.

En grandissant, Sofia avait fait le choix d'aider son père dans les affaires. Il avait gardé des contacts et continuait à faire vivre sa famille grâce à ses illégalités. Mais leur niveau de vie en avait pris un coup. Le luxe n'était plus de la partie.

En restant fidèle à son père, Sofia en avait gagné la confiance. Il avait fini par lui expliquer les enjeux de ce triste soir. Son papa était un revendeur pour les Bompard qui, eux-mêmes, travaillaient avec Luc Renaud. Un jour, les patrons de son père décidèrent de l'éjecter du circuit, estimant qu'il ne faisait pas assez régner la peur sur son territoire. Ses façons de faire étant jugées comme pas assez rentables. C'est sans sommation qu'il fut viré et, pour compenser les pertes d'argent dues à sa soi-disant mauvaise gestion, les Bompard saisirent la maison et tous les biens de la famille.

Sofia avait nourri une haine envers les Bompard, et a fortiori, envers M. Renaud. L'image de ce serpent sur ce torse velu avait hanté ses cauchemars durant des années. C'est pour exorciser le Mal qu'elle avait eu l'idée de ce tatouage. Elle a acquis un fort caractère et s'est jurée de venger cette humiliation familiale. Elle a fait des recherches, a espionné, suivi les informations médiatiques, fréquenté des employés... Tous les renseignements sur les Bompard et Luc Renaud l'intéressaient.

A force d'études, elle avait appris l'histoire de ce serpent de bois. En réalité, il s'agissait d'un souvenir. M. Bompard avait fait ses débuts en Asie du Sud-Est, dans les affaires de M. Renaud. Ce même Luc Renaud possédait un animal identique. N'étant pas très bijoux, Renaud avait opté pour une statuette décorative. Et pour asseoir sa supériorité, il avait choisi un modèle plus conséquent, difficilement portable autour d'une chaîne. Sofia avait toujours remis en question la sentimentalité de ces deux hommes. Ces objets avaient une autre fonction, elle le sentait. C'est ainsi qu'en remontant à la source, notamment en rencontrant le créateur de ces ornements, elle découvrit qu'ils étaient creux et renfermaient des diamants d'une valeur inestimable. Les deux hommes avaient découvert les pierres alors qu'ils arpentaient un site de plantation. Ils avaient décidé de les cacher. Ce serait une sorte d'assurance.

Voilà pourquoi Sofia est ici. Bompard et Renaud avaient volé sa famille, elle devait faire de même et s'emparer de ces objets précieux.

En toute logique, elle avait initialement prévu de s'attaquer aux Bompard en premier. Cependant, la mort de M. Bompard perturba ses plans. Le collier était porté disparu et la veuve ne le mentionnait nulle part. Malgré des investigations, Sofia n'était pas parvenue à en apprendre suffisamment.

Dépitée mais pas abattue, la brune avait changé son fusil d'épaule. Elle enquêta sur M. Renaud et sa statuette. Elle avait disséqué le fonctionnement du Palace. Elle savait quand et comment agir. Elle engagea Agathe, surnommée le Serpent, la coïncidence parfaite.

Le plan de Sofia était alors apparu magiquement. Ils devaient se faire engager pour entrer dans ces lieux. Agathe et elle seraient des chanteuses. Le travail d'intermittent nécessite moins de papiers pour l'embauche. La parfaite couverture. Il lui fallait également trouver un emploi pour Noa. Se procurer des faux papiers pour une seule personne étant plus simple. Il aurait une fonction importante. Il serait le réel infiltré de la bande. En effet, pour l'opération, elle avait besoin que quelqu'un soit muni d'une bague passe-partout.

Ensuite, il était nécessaire de se fournir en armes d'assaut auprès d'un ami de M. Renaud. Il fallait faire croire qu'un casse, mené par des amateurs, aurait lieu. Elle souhaitait créer la confusion dans la surveillance. Plus que tout, Sofia rêvait que cela fasse paniquer M. Renaud ! Le voler ne suffit pas, elle a besoin de plus, elle veut qu'il se sente vulnérable.

Une fois l'équipe en place, il fallait dessiner l'organisation du vol. Pendant le spectacle, alors que Sofia chantera seule au restaurant, Noa placera une bombe à ondes magnétiques qui créera un court-circuit général. Cette panne permettra à Agathe de pénétrer dans le bureau du patron du Palace et de dérober la statuette. La brune sait que M. Renaud sera à table à cet instant, la voie sera libre.

L'affaire terminée, il faut anticiper le repli. Les trois collègues quitteront le Palace dans la discrétion la plus totale. Ils se rejoindront dans leur planque, située à quelques rues de là.

Mais la présence de Mme Bompard change la donne ! Sofia y voit une opportunité de faire d'une pierre deux coups. Se retrouver dans l'ascenseur avec Trésor n'a fait que de la motiver davantage. Elle ne croit pas au hasard, c'est un signe du destin. Le collier du canin est composé des reliquats dissimulés dans le pendentif serpent, elle en est persuadée. D'après ses recherches, Mme Bompard est vénale, superficielle et hautaine. Cette femme est suffisamment sûre d'elle pour oser exposer ainsi un tel... Trésor.

Comme à son habitude, c'est sans grâce que Noa entre dans la chambre. Sofia sort de ses rêveries. Elle regarde son fils. Elle n'est pas fière de lui, ce serait mentir que de dire le contraire. Toutefois, elle le considère comme une main d'œuvre utile, facile et peu chère. Son enfant semble l'admirer, ce qui lui permet de le manipuler à sa guise.

Son fils reste devant la porte, il lui explique qu'il n'a pas beaucoup de temps, le groom en chef lui a confié plusieurs missions. Le dévouement de Noa l'étonne un peu, il doit prendre cela pour un jeu. S'il s'amuse, c'est le principal, néanmoins, le fait qu'il prenne autant au sérieux ce rôle factice ne la rassure pas. Il est peut-être encore plus sot qu'elle ne le pensait. Elle espère secrètement que l'utilisation de cette fausse identité n'altérera pas trop son psychisme. Sinon, elle aura du mal à le solliciter de nouveau.

Sofia donne à Noa les nouvelles directives. C'est surtout pour lui que les événements évoluent. Une fois la micro-bombe électromagnétique posée, il devra aller dans la chambre de Mme Bompard, afin de se procurer deux objets.

La victime à dépouiller sera au restaurant à cet instant. Elle se déplacera avec ses deux protecteurs. Le chien ne sera pas accepté en salle, il sera seul dans la chambre. Si ce n'est pas le cas, en sa qualité de garçon d'étage, Noa devra trouver un mensonge pour éloigner la personne chargée de surveiller l'animal. Elle lui suggère de simplement dire qu'il se trouve être envoyé par Mme Bompard pour laisser une pause repas au gardien du canin. La brune voit qu'elle peine à conserver l'attention de son fils, elle répète alors une seconde fois cette partie du plan.

Une fois dans la chambre avec le chien, Noa devra dérober le collier de celui-ci. En plus, il lui faudra subtiliser les clés de la voiture de Mme Bompard. S'il les trouve, il devra se rendre au parking et prendre la Cadillac. Agathe le rejoindra au sous-sol. Ils iront ensemble à la planque. Bien sûr, s'il ne trouve pas la clef, il se contentera du collier, puis quittera l'hôtel à pied, comme convenu initialement.

Noa a les yeux vides. Il accepte le tout. La mère est peu confiante. Elle lui fait répéter le plan. Le gamin s'exécute. Visiblement, il a compris et retenu. Sofia ne sait pas si elle doit être satisfaite ou inquiète. D'un côté, cela l'arrange que son fils réponde positivement à toutes ses requêtes, mais en même temps, c'est peu rassurant de voir qu'il accepte tout, même les changements flous de dernière minute. Paradoxalement, elle aimerait que Noa soit capable de la contredire, de la remettre en question. Elle éprouverait une certaine satisfaction face à un comportement courageux de ce dernier.

Noa quitte la chambre. Sofia espère que celui-ci a compris. Elle ne le reverra pas avant le début de l'opération.

Sofia le sait, cela sera moins facile avec Agathe. Elle a envoyé un message à sa comparse et attend son retour. Elle ne voulait pas recevoir les deux en même temps, elle a bien senti que la voleuse n'avait pas confiance en Noa, Sofia ne peut pas le lui reprocher. Cette fille est un esprit vif, contrairement au bambin.

Ce changement de plan ne va pas plaire à Agathe. Le fait de trouver ou non la clef, de fuir en voiture ou non, c'est trop aléatoire. Sofia en a conscience, cela sent la décision guidée par des instincts sentimentaux. Sa collègue ne sera pas dupe. Quand celle-ci sera là, Sofia devra se montrer convaincante. Il ne faudra pas laisser de place aux doutes. Agathe rejoindra Noa au parking et ce dernier aura une voiture. L'affirmative passera mieux que l'hypothèse. Si Noa venait à échouer, la voleuse saura quoi faire.

Agathe arrive et s'assoit sur le canapé, en face de Sofia. L'Italienne développe son nouveau plan. Elle garde une attitude neutre. Rien ne doit transparaître de sa personne. Sofia est ferme et autoritaire. Comme anticipé, sa complice n'est pas naïve et s'interroge. Sofia esquive comme elle peut, puis elle se lève. Elle met ainsi fin à la discussion. C'est elle l'employeur, elle a le dernier mot.

L'ambiance dans la chambre est pesante. Les deux femmes ne se parlent plus jusqu'à 18h15, heure décisive. Elles sont prêtes, il leur faut descendre au restaurant.

Sofia a donné rendez-vous à 18h30 aux deux musiciens embauchés sur le tas. Ces hommes lui étaient nécessaires pour se faire employer par le Palace comme un groupe de musique. Ils ne savent rien, si ce n'est qu'ils viennent le soir même pour jouer une liste de morceaux imposés. Ils sont là pour le chèque promis.

Arrivées au 2^e étage, les filles croisent deux hommes. Sofia les identifie. Elle trouve la coïncidence curieuse. Il s'agit de Gustave Renaud accompagné de Benoît Marssant. Elle n'a jamais rencontré l'un ou l'autre, mais elle a déjà vu leurs photos et connaît leurs histoires. Benoît Marssant est le fils d'un ancien associé de M. Renaud qui, tout comme son propre père à elle, a toutes les raisons d'en vouloir à l'empire du baron de la drogue. Voir les deux fils ensemble ne laisse pas présager une fin heureuse. Enfin, peu importe, il n'y a pas de raison pour que cela interfère sur son plan.

Le groupe factice s'installe. Le restaurant se remplit. Les serveurs sont agités. L'absence du chef de cuisine et l'appréhension de recevoir Mme

Bompard les perturbent vraiment. Les musiciens, Agathe et Sofia sont sur la scène. L'homme qui les a embauchés est derrière, dans les escaliers menant aux coulisses. Ce dernier leur fait signe qu'ils peuvent commencer.

L'Italienne prend le micro. La veille, elle a tenu à introduire le groupe, avant d'entamer les chansons. Elle a préparé un discours d'une minute, elle trouve que cela fait professionnel, elle soigne sa couverture. A peine a-t-elle porté le micro à sa bouche que le courant se coupe ! Les lumières n'étaient pas allumées, la pièce étant encore éclairée par le soleil couchant, mais un clac a retenti et les appareils électroniques se sont coupés. Les serveurs paniquent, certains se précipitent en cuisine, d'autres rassurent les clients qu'ils ont sous la main. Les clients ne s'affolent pas, mais le Palace a un standing à tenir, une panne électrique, quel amateurisme !

Agathe n'est pas bien. Sofia pose une main sur l'épaule de sa camarade et tente de l'apaiser. Rien ne change. Cette panne n'est pas de leur fait, mais n'empêchera pas leur propre coupure du réseau.

Rapidement, l'électricité revient. Tout le monde est soulagé. Agathe a retrouvé son sang-froid. Sofia présente le groupe et lance les hostilités avec le premier chant. Les musiciens suivent. Elle sent dans la voix d'Agathe que celle-ci est encore émue. De toute façon, ce n'est pas pour ses talents de chanteuse qu'elle a été embauchée. La voleuse chante juste, certes, mais son micro est volontairement faiblement ajusté. Les clients n'entendent que très peu la choriste.

Le départ d'Agathe à l'entracte est un coup de poker. Cela pourrait être incompris par les clients, les musiciens ou les personnels. D'où l'utilité de leur représentation de la veille. Le vendredi, personne n'avait rien relevé, le départ était passé inaperçu. Ce qui aurait pu être insultant pour Agathe arrangeait bien les affaires de Sofia.

Tout en chantant, Sofia voit deux hommes s'installer au bar. Elle reconnaît Gérard Fatois, un flic pourri, ami de M. Renaud. Lors de ses investigations, elle avait poussé ses recherches dans les moindres recoins du Palace. La question : « Pourquoi la police n'arrête-t-elle pas les activités illicites de Luc Renaud ? », se posait rapidement. Et c'est tout aussi vite que la réponse se trouvait. Quelle réponse ? Gérard Fatois. Il est alors apparu évident pour Sofia qu'il y avait un jeu d'échanges d'informations et de bons procédés, entre la police et l'empire Renaud. L'intermédiaire étant Gérard Fatois. L'homme qui accompagne le véreux au bar doit être également assermenté. Leur présence n'est pas bon signe. Peut-être que Sofia a poussé trop loin sa vengeance en voulant faire peur à Luc

Renaud en amont ? Faire croire qu'un gros casse se préparait n'était peut-être pas si judicieux...

Tant pis, Sofia continue de chanter. Agathe est sensible. Le changement de plan pour l'évasion ainsi que la panne électrique l'ont rendue à cran, inutile de l'effrayer davantage avec ces policiers. Sofia espère que sa collègue n'a pas repéré ces agents.

C'est déjà la dernière chanson avant l'entracte. M. Renaud arrive, il est accompagné de Mme Bompard. Sofia se fait violence pour rester concentrée. Elle n'avait pas vu M. Renaud la veille, ce dernier ne mangeant pas tous les jours dans son restaurant.

19h40, c'est l'entracte. Le groupe est applaudi. Pendant ces acclamations, M. Renaud conduit Mme Bompard à une table. Le galant tire la chaise de sa cliente, lui murmure quelques mots à l'oreille, puis lui avance son siège. Le patron de l'hôtel se dirige ensuite vers le bar. Il rejoint Gérard Fatois et son acolyte. Définitivement, ils sont en service.

Sofia ne se laisse pas abattre. Alors qu'elle salue le public et annonce que le groupe reprendra dans quelques instants, Agathe part en coulisses. La chanteuse fait mine de revoir certains branchements sur scène pour pouvoir continuer à observer la salle. Les deux policiers sont partis, l'échange avec M. Renaud fut bref. Alors que ce dernier est en chemin pour regagner sa table, il est percuté par Agathe qui ne regardait pas où elle allait ! Le gérant du Palace suit du regard la voleuse, mais il finit par reprendre sa route, tout en saluant les clients attablés qu'il croise. L'incident ne l'a peut-être pas touché tant que ça, mais maintenant, il saurait reconnaître Agathe s'il la croisait de nouveau...

Pendant l'entracte, Sofia va au bar. Elle commande un verre de vin blanc. Depuis sa place, elle distingue la table de M. Renaud et de Mme Bompard. Ils ne sont pas seuls, deux gorilles sont avec eux. Sofia ne les connaît pas. L'assistant de Luc Renaud est également présent, un certain Tom. Le garçon caresse souvent sa main, il y porte un pansement.

De cette distance, Sofia ne parvient pas à entendre les conversations, mais elle sent que l'atmosphère y est tendue. Mme Bompard tient les rênes des discussions. Elle doit développer des propos désagréables pour son hôte.

La pause est terminée. La chanteuse est de retour sur scène. Elle prend son micro. Cette fois-ci, elle sait ce qui va se produire. Comme prévu, l'électricité se coupe à nouveau. Contrairement à l'heure précédente, tout le monde s'en aperçoit, les lumières étaient allumées. La coupure dure moins d'une minute, ce qui est assez pour avoir le temps d'observer le comportement des personnes

présentes. Les clients sont surpris et cherchent des réponses auprès des serveurs. Le personnel n'est pas serein.

Sofia est étonnée par la réaction de Luc Renaud. L'homme est absorbé par sa conversation avec Mme Bompard. Leur discussion est tellement haletante que les détails environnementaux ne la touchent pas. La réflexion de Sofia est stoppée par les deux musiciens qui pestent derrière elle. S'il y a bien des personnes qui n'ont pas à se plaindre, ce sont bien eux ! Alors que Sofia s'agace du comportement de ses accompagnateurs, les lumières se rallument. Il ne faut pas fléchir, pour perfectionner l'alibi, le spectacle doit aller au bout.

C'est sans événements particuliers que le concert se termine. Toujours dans une ambiance pesante, M. Renaud et Mme Bompard poursuivent leur repas. L'horrible femme a fini chacune de ses assiettes, ce qui n'est pas le cas de M. Renaud. Il semble manquer d'appétit.

Sofia et les musiciens saluent le public. Depuis l'entrée des coulisses, elle voit le policier qui accompagnait Gérard Fatois revenir en salle. Il porte le Trésor de Mme Bompard ! Sofia congédie les deux musiciens avec des enveloppes préalablement remplies de billets.

Seule, Sofia essaye de regarder derrière les rideaux. Mme Bompard a repris son chien. M. Renaud est parti avec le policier vers les ascenseurs.

Sofia sort des coulisses, gourmande d'informations. Elle veut capter des bribes de l'échange entre le policier et Luc Renaud. Mais un cri la fait se retourner ! Mme Bompard fait un scandale au milieu de la salle ! Elle hurle « au voleur ». Le caniche n'a plus son collier ! Noa a réussi sa mission !

Mme Bompard quitte sa table, folle de rage. Dans son discours incohérent d'énervement, la cliente assène que « tout va changer lorsqu'elle dirigera ces lieux ».

La furie saute dans un ascenseur ouvert, malgré les interpellations du policier et de M. Renaud. Le gérant du Palace appelle l'ascenseur privé avec sa bague d'accès. Sofia est à côté d'eux, elle aussi doit monter. Elle prendra un autre élévateur. Elle a un sac à récupérer dans la chambre, avant de quitter l'hôtel. Le policier la regarde.

- A quel étage allez-vous Madame ? demande celui-ci.
- Au 12^e, pourquoi ? répond-elle un peu hésitante.
- Chambre 14, je suppose ?
- Tout à fait, comment le savez-vous ? rétorque-t-elle sur un ton de plus en plus méfiant.

- Je sais qui occupe la 13. Je vais vous demander de venir avec nous Madame. Nous nous rendons également à l'étage 12. Je dois m'assurer que vous irez bien dans votre chambre et non dans la voisine.
- Pourquoi donc ?
- Il y a eu tentative de meurtre.

Tremblante, livide et muette, Sofia pénètre dans l'ascenseur avec M. Renaud et le policier. Un meurtre ? Où se trouve donc son fils ? Et s'il avait eu un problème ?

Sofia se retrouve coincée dans un ascenseur avec son ennemi qui se trouve être sa victime et un policier. Elle côtoie l'homme qu'elle était venue voler et un homme de justice. Mais ces dangers ne l'atteignent pas. Elle ne pense qu'à son fils. Elle ne pensait pas y tenir autant !

L'Italienne retient ses larmes, ses cris, ses questions et un évanouissement potentiel. Elle doit rester forte et neutre. Personne ne doit la soupçonner. Mais elle ne peut pas s'empêcher de culpabiliser. En voulant venger ses parents, elle a mis en danger son propre fils. L'honneur familial valait-il cela ?

Patrice

19h45, 2^e étage, bar

Cette brave Mme Bompard arrive au restaurant. Comme convenu, elle est accompagnée de M. Renaud, deux paires de gros bras et de ce freluquet de Tom. Il est temps de passer à l'action !

Trois semaines auparavant, la célèbre veuve avait approché Patrice. Le pilier du Palace n'avait pas hésité longtemps ! Certes, il le confesse, il possède un léger attachement à ce lieu, ainsi qu'à son patron. Il a connu et apprécié la femme de ce dernier, mais rien de suffisant pour lui vouer une loyauté indestructible. Peut-être que si Mme Renaud avait été encore de ce monde, il en aurait été autrement... Mais en l'état, pour un directeur aussi droit que froid et son fils aussi immature qu'insupportable, pas la peine de sortir le mouchoir.

Quand le vieux Bompard est décédé, sa femme a hérité de sa fortune, de ses activités et de son personnel. Elle a toujours été le cerveau du couple. Le mari devait freiner les ardeurs de sa compagne. Comme elle était bien trop vorace en affaires, c'est avec parcimonie que son monsieur suivait ses conseils. Leurs investissements les plus importants, leurs coups les plus risqués et leurs meilleurs arrangements venaient d'elle.

Le Bompard se satisfaisait de ce rôle d'éternel second du business, que cela soit dans son couple, ou avec ses acolytes. Luc Renaud était le patron, Bompard le suivait, tout le monde était content. Tout le monde, exceptée sa femme. Elle ne supportait pas du tout cette position, elle vivait cela comme un échec. Une fois son mari parti et la totalité de leur empire entre ses doigts, elle est devenue libre de faire ce qu'elle voulait. Elle a alors savamment orchestré son putsch.

Toutes ces informations, Patrice les tient de clients trop bavards. Depuis toujours, les gens aiment se confier à lui. Cela ne le dérange pas, bien au contraire. Il apprécie ce double rôle de confident-commère.

Grâce à ces consommateurs avinés en confiance, Patrice a également appris que le Palace n'appartient pas uniquement à M. Renaud. Pour bâtir un tel empire, le mafieux avait sollicité certains de ses partenaires d'affaires. Toujours d'après ses sources alcoolisées, il a cru comprendre que M. Renaud avait fini par racheter les parts de ses actionnaires. Le baron espérait devenir l'unique propriétaire des lieux. Seulement, les Bompard n'ont jamais cédé leurs actions. Apparemment, c'est madame qui refusait catégoriquement tout rachat.

C'est en continuant de discuter avec des clients, mais aussi en écoutant les personnels du Palace et les bruits de couloirs, que Patrice avait compris. La Bompard avait agité tout son réseau. Un à un, les membres du personnel avaient été contactés. Tous. Du commis au vigile en passant par les maîtres-nageurs et les croupiers. Tous les employés. Ceux du service d'étage, de l'accueil, de la boîte de nuit, de la surveillance, de l'entretien, du casino, de la piscine, de la cuisine ou du restaurant. La veuve les avait tous appelés, directement ou non. Certains n'avaient eu qu'un courrier. Pour les salariés les plus emblématiques, elle avait tenu à organiser des rencontres à l'extérieur. Elle les avait reçus chez elle, dans son bureau. C'est ainsi que Patrice avait visité la villa de cette emblématique famille.

Le barman avait obtenu un rendez-vous le même jour que le chef de cuisine. Sacré John... Un garçon gentil, mais un peu limité intellectuellement. Cet homme a surtout la caractéristique d'être un sanguin. Les deux employés

étaient arrivés en même temps à la villa. Patrice était en avance de 10 minutes, John, en retard de 30.

Le barman garde un souvenir surréaliste de son échange avec le chef. Debout, transpirant, trépignant d'impatience, John tournait en rond. De son fort accent anglais, il se mit à insulter les livreurs du Palace. Patrice lui avait conseillé de se calmer, affirmant, sans certitudes, que Mme Bompard saurait se montrer conciliante, malgré son retard. Mais le chef n'en démordait pas, il restait coincé dans sa colère. Apparemment, les livreurs auraient essayé de l'embobiner par rapport à la fraîcheur des produits. L'impulsif ne se serait pas laisser faire. Au final, la bataille de mâles dominants mêlant le chef et le livreur s'était soldée par une décision complètement folle ! Afin de ne servir que de l'extra frais, les animaux cuisinés sur place parviendraient au Palace encore vivants !

Le chef était ravi et triomphant en annonçant la nouvelle. Patrice en était écœuré. Mais il avait félicité son collègue pour sa pugnacité. Il n'avait pas envie de se mettre à dos quelqu'un capable d'abattre un animal...

Sur le coup, le barman avait pensé que cette lubie serait impossible à mettre en œuvre, mais John avait eu gain de cause ! La cuisine fut aménagée pour permettre ces massacres. Depuis, Patrice ne consomme plus de viandes ou de poissons, dans l'enceinte de l'établissement.

Malgré son retard, Mme Bompard avait reçu John en premier. Il faisait beau ce jour-là, Patrice avait patiemment attendu son tour dans le jardin de la demeure. Par jardin, il conviendrait mieux de parler de parc. Dans les allées privées, le caniche de la duchesse se pavanait. Le barman avait déjà vu l'animal, il remarqua immédiatement que la bête avait hérité d'un nouveau collier, bien plus scintillant que celui qu'il portait du vivant de son maître. Patrice était content de voir cette bête en extérieur et libre de ses mouvements. Lors de ses visites au Palace, l'animal est porté et reste cloîtré dans une suite.

Vint le tour de Patrice. Un homme de main était venu le chercher. On le fit entrer dans le bureau. John était parti via une autre issue. L'hôtesse avait réfléchi à tout, pensa Patrice, elle avait fait en sorte que les deux collègues ne puissent pas échanger leurs avis. Ce qui n'était pas plus mal, le chef mettant Patrice mal à l'aise, il avait été heureux de ne pas être confronté à lui de nouveau.

Mme Bompard est une caricature. Si cela est volontaire, cela accentue sa personnalité de calculatrice et de femme redoutable. Si cela est indépendant de sa volonté, alors elle n'en fait pas moins peur. Elle donne l'impression d'être hors du monde, inatteignable. Rien n'effraie plus Patrice que les gens qui n'ont

peur de rien. C'est certainement ce qui le dérange avec le chef John, impossible de savoir jusqu'où ce fou pourrait aller.

Ce jour-là, l'acariâtre portait un tailleur-jupe en tweed bleu marine. Son maquillage d'un autre temps se mariait parfaitement à sa coupe, non moins vieillot. Elle fumait. Ses bagues imposantes rendaient complexe le maintien de son porte-cigarette. De son regard sévère, elle fit signe à Patrice de s'asseoir.

Le barman ne se souvient plus des propos exacts de la duchesse. Dans les grandes lignes, elle lui avait expliqué qu'elle allait devenir propriétaire du Palace. Elle prévoyait de racheter les parts de Luc Renaud et ainsi devenir l'unique gérante. Elle n'avait pas détaillé son plan, mais il avait deviné qu'elle allait attaquer M. Renaud sur d'autres activités. Elle voulait l'acculer, le baron n'aurait pas d'autre choix que de revendre le Palace pour éviter la ruine.

En parallèle, pour humilier davantage son adversaire, et bénéficier d'un moyen de pression supplémentaire, elle se mettait en poche tous les employés. Elle leur proposait un meilleur salaire, ou acceptait des requêtes comme des emplois du temps aménagés ou des vacances plus nombreuses. Si un salarié refusait, elle le faisait chanter de diverses manières. Au final, la majeure partie des personnels finissait par signer un arrangement. Toutefois, certains agents avaient préféré rester fidèles à leur patron. Ces derniers se feraient licencier lors du changement de propriétaire officiel.

Mme Bompard avait souhaité rencontrer Patrice de visu. Il représente le Palace. Elle ne pouvait pas le contacter par média interposé. Flatté, le barman l'en avait remerciée. La veuve lui avait proposé un nouveau salaire. Devant une telle proposition, il n'a pas imaginé un seul instant décliner l'offre.

L'entretien fut tout aussi bref que pour le chef. Une fois l'accord obtenu, elle avait conclu leur entrevue par un prometteur et glaçant « à bientôt ».

Vingt-trois jours se sont écoulés depuis ce rendez-vous. La veille, le 29 septembre, Mme Bompard avait appelé Patrice, en numéro masqué. Elle lui avait donné les consignes à suivre ainsi que le déroulé des actions. Le 30 septembre serait la date fatidique. Il s'avérait que pour ses plans, la veuve avait besoin de la participation active de certains personnels, dont Patrice.

Il est 19h45, l'arrivée de Mme Bompard entre au restaurant se trouve être le signal. Patrice doit se mettre en mouvement. Il a des instructions précises, il doit s'y conformer s'il veut garder son emploi.

Le barman informe ses collègues en service. Aujourd'hui, c'est lui qui doit apporter le plateau de consommation au 37^e, aux vigiles de la salle de

surveillance générale. La routine des agents de sécurité est très stricte. Ils ne peuvent ouvrir la porte que pour les roulements, toutes les 6 heures, ainsi que pour la livraison de repas à 13h10 et à 20h10. Ces hommes n'ont pas accès à internet depuis leur salle, un brouilleur les empêche d'utiliser leurs téléphones portables. M. Renaud tient à ce que ses vigiles ne baissent pas la garde, pas de distraction possible.

Tous les jours, sur le planning de la cuisine, un groom ou un serveur s'inscrit pour cette mission. Ce matin, aux aurores, Patrice était allé noter son nom pour ce soir. Personne n'a réagi à cette décision. Les autres personnels ont-ils été informés du plan de Mme Bompard ? Savent-ils que des événements inhabituels pourraient se produire en ce jour ? Ou est-ce que tout le monde se moque du caractère incongru de cette décision de service ?

Quoi qu'il en soit, cette tâche est pour lui ce soir. Patrice monte en cuisine. Il emprunte les escaliers de service, réservés aux personnels. Il doit aller chercher le plateau. Dans la cuisine, c'est le chaos. Tout le monde s'agite dans tous les sens, le personnel est nerveux. Ça crie, ça gesticule, ça s'énervé, ça s'insulte. Au fond de la pièce, il remarque les deux policiers qui étaient au bar, Gérard Fatois et son collègue. Patrice reste le plus discret possible, il ne souhaite pas être vu ici par ces deux agents.

Le barman demande à un commis la caissette repas des vigiles. Quand ce dernier revient vers lui avec la pitance, Patrice le remercie. Le commis se dit soulagé que ce soit un barman qui gère cela. Lorsqu'un serveur s'en occupe, ils perdent momentanément des bras pour la salle. Patrice sourit. Après avoir regardé autour de lui, le jeune commis demande au barman s'il sait où se trouve le chef John. Patrice ignorait que l'homme avait disparu. L'impulsif aurait-il refusé l'offre de Mme Bompard ?

Patrice quitte la pièce, en empruntant de nouveau l'escalier de service. Il repense au chef. La consigne de l'autoritaire organisatrice avait été claire : interdiction d'évoquer quoi que ce soit, sous peine d'être renvoyé du Palace. Alors, même si le commis et Patrice ont sûrement eu les mêmes doutes quant au chef, aucun n'en a parlé. Jusqu'ici, tout le monde semble respecter cet ordre.

Le barman appelle l'ascenseur réservé au personnel. A cause des travaux, il s'arrête au 31^e. Il continue à pied son ascension. Les escaliers sont encombrés et sales. Visiblement, il y a eu un souci avec de la peinture bleue. Couleur qu'il ne trouve pas très heureuse...

Un pot de peinture est utilisé pour bloquer la porte du 32^e étage. D'après les indications de Mme Bompard, cela signifie que les ouvriers ont accepté de

rouler pour elle. Cette affreuse bonne femme peut être critiquée, mais cela n'enlève rien au fait qu'elle soit très forte et influente.

Encore cinq étages à monter. Le serveur du soir monte le plus rapidement possible ces marches, tout en portant la caissette. L'objet pèse son poids. Alors qu'il pense qu'il est en train de réaliser son sport du jour, un craquement résonne dans la cage d'escalier et les lumières s'éteignent. Patrice s'arrête. C'est la deuxième fois de la soirée que cet incident se produit. Tout comme la première fois, le courant est rétabli en moins d'une minute. Le barman ignore si cela fait partie du plan de la duchesse. Si tel est le cas, il n'en voit pas l'utilité. Il craint même que cela ne fasse que stresser davantage les membres du personnel, déjà bien à cran ce soir.

C'est essoufflé qu'il arrive au 37^e. Il est 20h05. Le palier dessert deux pièces : la salle de vidéo-surveillance et la salle des coffres. Patrice est surpris. La salle des coffres est habituellement, surveillée par deux gardiens. Mais là, personne n'est à l'entrée.

Comment de tels changements peuvent-ils échapper à la vigilance de M. Renaud et de son fils ? Gustave est-il trop nombriliste pour faire attention à ce genre de détails, ou est-il corrompu, lui aussi ? En ce qui concerne M. Renaud, il est certainement accaparé par Mme Bompard depuis plusieurs heures, il n'aura pas eu l'esprit assez disponible pour remarquer une quelconque anomalie. De plus, si la vicieuse a lancé une offensive silencieuse depuis plusieurs semaines, peut-être que M. Renaud est trop occupé sur d'autres fronts, tout en ignorant que ceux-ci sont en lien avec son « invitée » du jour.

Encore épaté par cette organisation, Patrice toque à la salle de surveillance, les vigiles lui ouvrent. Ils sont contents, ils disent être affamés. Ils se ruent sur le contenu de la caissette.

Le célèbre barman du Palace sait pourquoi il est ici. Sa présence est un signal pour les agents de surveillance. Désormais, ils savent qu'ils ne doivent plus rien surveiller, ils n'ont plus de comptes à rendre à M. Renaud. Ils attendront les nouvelles directives de Mme Bompard.

- Elle a bien calculé son coup la nouvelle boss, dit l'un des gardiens, la bouche pleine.
- Comment ça ? demande Patrice.
- Ben, la première coupure d'électricité nous a fait passer sur le générateur de secours. Le deuxième coup, ça a carrément dézingué le système. Nos caméras de surveillance se sont coupées. Pas besoin de nous dire d'arrêter de surveiller, on n'a plus rien à surveiller, de toute façon ! Je pense que

t'étais prévu au cas où la seconde coupure foire ! La roue de secours quoi ! Pis, tu sais, on a eu un gaillard en plus avec nous toute la journée, un gars envoyé par le fils au patron. Ben le mec, il est parti depuis plusieurs heures déjà, chez lui ! La Bompard lui a donné sa journée. On a trouvé ça dégueulasse de pas tous être logés à la même enseigne. J'espère qu'on aura une compensation pour être restés, même pour surveiller des écrans éteints !

Patrice regarde les images de vidéo-surveillance. L'homme au sandwich a raison, les écrans sont grisés. Tous sauf un. Patrice y reconnaît une chambre. Il y distingue du mouvement. En plissant des yeux, il se rapproche de l'image et croit reconnaître Gérard Fatois et son collègue. Le barman interroge quant à cette caméra encore active.

- Ah ça, répond le deuxième vigile, c'est comme qui dirait un bonus ! C'est la chambre 13. Le patron, enfin l'ancien hein, le Renaud, il a fait installer ça y a quelques semaines. C'est une caméra branchée en circuit indépendant, c'était pas possible de la raccorder aux autres. Le patron met là les invités qu'il veut surveiller de très près, c'est comme qui dirait la seule chambre sans intimité.
- Mais... C'est la chambre de Mme Bompard ?
- Exact ! C'est comme qui dirait une drôle de coïncidence ! Le patron voulait surveiller celle qui va prendre sa place. Il devait quand même flairer le truc louche !

Pendant cet échange, Patrice regarde l'écran. La caméra montre une vision de l'espace salon et de l'espace nuit. Le second agent de police s'agite. Le fonctionnaire ramasse quelque chose au sol... Mais oui ! C'est Trésor. Un surveillant coupe alors l'image en ponctuant son geste d'un : « ça ne sert plus à rien, de toute façon ».

N'ayant plus de consignes à suivre pour l'instant, Patrice décide de se rendre au 12^e étage. Où se trouve Fatois ? Qu'est-ce que les policiers faisaient dans cette suite ? Il salue les deux gardiens, avant qu'ils n'attaquent leurs desserts.

Patrice prend les escaliers, c'est plus simple et rapide dans le sens de la descente. Il arrive au 31^e, appelle un ascenseur et demande le 12^e. En ce moment, le ménage laisse à désirer. Cette cabine sent le chien mouillé. Il espère que ses habits n'auront pas le temps de s'imprégner de ce parfum canin.

Tout est calme et silencieux au 12^e. Prudemment, Patrice avance dans le couloir. Une fois devant la porte, il hésite. Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée que cela ? Tout petit déjà, ses parents ne cessaient de le disputer pour ce

vilain défaut. Aujourd'hui encore, il le sait, il a la réputation d'être celui qui fourre son nez partout. Mais l'envie est trop forte. Il doit entrer.

Patrice regarde autour de lui, puis il écoute à la porte. Timidement, il toque. Personne ne répond. Il essaye d'entrer. La porte n'est pas verrouillée, elle s'ouvre. Il entre dans la chambre, tout en laissant la porte ouverte derrière lui, par sécurité. Il progresse dans la pièce. Des bruits de portes claquent dans le couloir, les occupants de la chambre voisine entrent et sortent. Patrice imagine son cœur lâcher quand il entend l'ascenseur. Là où les personnes présentes dans l'étage sont parties. Il inspire profondément, souffle puis reprend sa pérégrination. La suite est vide. Se serait-il trompé ? Il décide, tout de même, de vérifier dans la salle de bains. Il ne veut pas avoir de regret.

Le barman tire la porte. Il sent l'infarctus poindre ! Il ne sait même pas où regarder en premier tellement les informations sont nombreuses à gérer ! Le plus choquant est indubitablement le corps de ce policier ! Fatois est là, dans une baignoire, gisant dans une eau légèrement teintée de sang. Il ignore si l'homme est vivant ou non mais, dans tous les cas, il est hors de question pour lui de vérifier le pouls de ce dernier ! Sa panique est à son paroxysme !

Fatois n'est pas seul dans cette pièce ! Livide et ahuri, Patrice fixe l'autre personne. Il s'agit d'un garçon. Lui est bien vivant. C'est un groom. Patrice le reconnaît, il l'a déjà croisé ces derniers jours. Le jeune est menotté à l'aide d'une attache autobloquante en plastique. Il est lié au chauffe serviettes.

Le jeune homme est en larmes. Ses joues et ses yeux sont d'un rouge écarlate, il pleure chaudement depuis plusieurs minutes. D'après son badge, il s'appelle Noa. Celui-ci tourne en boucle et implore Patrice de l'aider. Il n'aurait jamais voulu ça, ce serait un accident. Et si cela faisait partie du plan ? Et si ce groom avait failli à sa mission ? Peut-être que Fatois était là au mauvais moment, mettant en péril la mission de ce jeune homme !

Patrice entend les jérémiades mais il est absent de cette scène. Lui qui voulait assouvir son besoin de savoir, il est servi ! Il regarde le plafond, voulant ainsi éviter toutes ces horreurs. Il remarque une trace dans les moulures. Il n'est pas expert, mais cela s'apparente à un impact de balle !

Face aux supplications insistantes, Patrice se résigne. Il doit prendre une décision et vite. Dans tous les cas, les secondes sont comptées et cela fait déjà quelques minutes de trop qu'il est ici.

Sur un coup de tête, Patrice sort de sa poche un tire-bouchon. Il déclipse le couteau servant à retirer la cire des bouteilles. Il s'approche de Noa qui ferme les yeux de peur. Le barman saisit l'attache autobloquante et donne un coup sec

sur le plastique qui se coupe en une fois ! Il fait signe au jeune de partir. Ce dernier, en état de choc, le remercie et s'en va en courant.

Perdu dans ses pensées, ce n'est que lorsqu'il entend Noa claquer la porte des escaliers que Patrice reprend ses esprits. Il se relève, sort de la chambre en courant à son tour. Il claque la porte derrière lui. Personne dans le couloir.

Voilà que le voyant d'un ascenseur s'allume ! Quelqu'un arrive ! Patrice se précipite vers la cage d'escaliers ! Puis il ferme la porte et s'adosse au mur. Il refuse de fuir. Il veut savoir. Il est persuadé qu'il en apprendra davantage en restant ici. Même une telle frayeur n'aura pas eu raison de sa curiosité.

Patrice entend une personne sortir de l'ascenseur et se diriger d'un pas décidé vers la chambre 13. La porte claque. Quelques instants plus tard, il croit entendre des aboiements. Trésor serait donc de retour dans sa chambre ? Pas le temps d'élaborer d'autres hypothèses, une nouvelle fois, des portes d'ascenseur s'ouvrent.

Patrice entend des frappements à une porte, suivis d'un « nous entrons Mme Bompard ». Le barman en est sûr, il s'agit de la police, probablement le deuxième agent qui était venu avec ce pauvre Gérard.

Le barman réfléchit. La dernière fois qu'il avait vu le policier, c'était dans la salle de vidéo-surveillance. Si une caméra est branchée dans cette chambre, alors les images ont été enregistrées ! Même si les vigiles ont éteint l'écran devant lui, cela ne signifie pas que les images n'ont pas été prises en compte et stockées ! Dans ce cas, il pourrait tomber pour complicité !

Au pas de course, se découvrant une force qu'il s'ignorait, Patrice arrive devant la loge du 37°.

Devant la porte de la salle de vidéo-surveillance, Patrice frappe avec énergie. Ses deux camarades sont surpris de le voir à nouveau. Le barman bavard improvise, il sait qu'il n'a qu'une seule carte à jouer. Il lui faut être convaincant.

- Nouvelle consigne les gars : vous devez supprimer tous les enregistrements de vidéo-surveillance du jour. De toutes les caméras, de tous les circuits.
- Ah... D'accord ! Remarque, c'est comme qui dirait pas étonnant. Les deux gars qui sont entrés au coffre étaient sûrement avec la Bompard, elle veut, comme qui dirait, supprimer les preuves !

Patrice ignore totalement de quoi veut parler le gardien. Il semblerait que deux personnes se soient introduites dans la salle des coffres. Il est effectivement

probable que cela fasse partie du plan de la veuve calculatrice, mais il n'a aucune certitude à ce sujet.

- Oui, assurément. Les deux messieurs en costume gris, vous voulez dire ? improvise Patrice qui ne doit pas flancher.
- Non, non, noirs, ils étaient en beaux costards noirs les gars. 30 et 50 ans. Ils sont passés tout à l'heure, c'était avant la deuxième coupure. On a tout vu nous, mais on ne savait pas si ça faisait partie du plan ou pas, alors on n'a rien dit. Ils sont entrés dans la salle du coffre grâce à une bague, donc on avait bien compris qu'ils n'étaient pas, comme qui dirait des guignols. Pis ils sont partis avec des sacs noirs, ceux qui sont disponibles dans les coffres. Les mecs ont quitté le Palace direct après.
- Mais oui ! Bien sûr ! Suis-je bête, c'était prévu, tout à fait. Vous avez bien fait de ne rien dire. Vous êtes de bons vigiles : alertes, esprits vifs et intelligents dans vos décisions. C'est pour ça que madame vous fait confiance, et elle a raison ! Je ne peux pas vous dire pourquoi elle tient à effacer ces archives, mais la nouvelle consigne est claire : vous supprimez tous les enregistrements de ce soir, post première panne électrique. Si on vous demande une explication, vous dites que le système n'a pas supporté cette coupure. Et la boss est formelle à ce sujet, même devant elle, c'est le discours à tenir ! Elle ne doit, en aucun cas, être associée à cette action. Compris ?
- OK chef, c'est comme qui dirait déjà fait !

Patrice salue les deux hommes et s'en va. Il a transpiré, ses mains sont moites. Il espère que les vigiles respecteront ses ordres factices. Son intégrité repose sur leur naïveté.

En sortant, le barman regarde la porte de la salle des coffres. Voler des billets, voilà une idée tentante ! Malheureusement pour lui, sa bague ne lui donne pas accès à cette salle. Qui étaient ces deux voleurs ? Ils avaient une bague, à qui appartenait-elle ?

Patrice doit accepter sa condition et reprendre sa route. Il doit oublier cette fortune qui n'est qu'à quelques mètres de lui. Être barman ici, ce n'est pas si mal. En plus, la nouvelle patronne lui a promis une augmentation, autant se satisfaire de cela.

C'est usé et l'esprit au ralenti que Patrice descend les marches. Il est fatigué, aussi bien moralement que physiquement. Il est 20h53 à sa montre, il vient de vivre l'heure la plus mouvementée de ses quarante dernières années.

Le voilà de retour à son emplacement bien aimé, derrière son bar. L'ambiance est toujours à l'agitation. Les serveurs réalisent leur ballet quotidien, plus ou moins gracieusement. Les clients mangent, rient, parlent ou crient, selon la quantité d'alcool ingurgitée. Ses collègues barmen font la discussion, servent des cocktails, remplissent des verres, et ce, pas toujours avec la même générosité.

Tous ces gestes et paroles que Patrice a vus et entendus des centaines de fois lui glissent dessus. Certes, il est présent physiquement, mais il rêve debout. A-t-il bien fait ? S'il n'avait pas aidé ce Noa, que serait-il advenu de lui ? La police le retrouvera-t-il ? Le gros Gérard Fatois est-il mort ? Pour se couvrir, a-t-il bien fait de protéger aussi les deux voleurs en demandant de faire supprimer les vidéos ? Et si les deux vigiles obsédés des locutions toutes faites finissaient par craquer ? S'ils avouaient que c'est Patrice qui leur a demandé de tout effacer ?

Il sent qu'on lui tire le bras, un collègue le sort de son sommeil éveillé. Ce camarade est excité et joyeux. Le changement de direction a eu lieu. Le barman demande à son partenaire des précisions. Un serveur aurait entendu que, durant leur repas, Mme Bompard aurait posé un ultimatum à M. Renaud. Patrice ne réagit pas, ce qui suscite l'étonnement de son collègue. Médusé, le barman finit par avouer qu'il trouve toute cette affaire bien trop complexe et qu'il préfère se contenter de rester à sa place de barman. Le monde mouvementé des affaires, cela n'est pas fait pour lui.

André

7h58, couloir du commissariat

L'assermenté patiente devant la porte de son supérieur. Il a été convoqué pour 8h, il doit rendre des comptes sur les affaires du Palace, car ce sont bien plusieurs affaires qui se sont produites simultanément la veille.

Même si André redoute cette confrontation depuis plusieurs heures, une nouvelle reçue à l'aube lui a donné du baume au cœur. Gérard est sauf !

Quand les secours étaient venus chercher Mme Bompard, évanouie dans sa salle de bains, Gérard était également inconscient. Bien qu'André se soit senti

honteux d'avoir conclu trop vite au décès de son collègue, il est heureux que le diagnostic ne soit pas funèbre ! La vie de Gérard n'est pas en danger, les docteurs sont optimistes. La commotion cérébrale n'est pas grave, il devra simplement prendre le temps de se reposer. Une prescription certainement peu contraignante pour son ami. André passera le voir dans la journée, ce sera sûrement son unique visiteur.

L'agent regarde ses notes. Il a récupéré le calepin de Gérard et y a ajouté ses propres remarques. Quel merdier ! Pourtant, il a réorganisé l'ensemble, mais cela reste le foutoir. Voici le glas de sa carrière. Il va partir en retraite plus tôt que prévu avec cette histoire, ce qui l'arrange finalement. Lui qui voulait finir ses mensualités tranquillement, il a été servi !

André ne sait pas s'il vaut mieux donner tous les détails ou s'il est plus judicieux d'omettre quelques informations. Par exemple, il n'est pas certain que son chef apprécie pleinement le rôle du cochon dans ce récit, même si, les témoignages sont formels et affirment que cet animal a joué un rôle essentiel.

De toute manière, tout reste encore trop obscur pour se permettre de supprimer quoi que ce soit. Alors André essaye de penser comme Gérard. Comment ferait son collègue ? Gérard n'a pas de filtres et ne craint pas le ridicule, il dirait toute la vérité, même ce qui peut sembler absurde, même un chien teint en bleu.

Il est 8h, André va toquer à la porte de son supérieur. Il entend un sévère « entrez ». Tremblant, l'agent franchit le seuil du bureau.

- Asseyez-vous, dit autoritairement le commissaire. Un policier mort, un cadavre à moitié bouffé, deux vols signalés, des suspects en fuite, un chef de cuisine complètement barge dans une de mes cellules et un changement de direction du Palace, c'est quoi ce chantier ?
- Chef, je... Préférez-vous que je vous raconte les faits chronologiquement ou dans un ordre permettant de mieux comprendre, avance timidement l'agent.
- Mon petit André, dit le commissaire en joignant ses mains, vous avez dix minutes pour m'expliquer ce que vous savez. Vous pouvez le mimer, le chanter, me faire un putain de power point, mais m'expliquez tout ça !
- Bien, monsieur le commissaire.

André inspire profondément. Les faits sont nombreux, pas tous reliés entre eux et la plupart se sont déroulés simultanément. Être clair sera compliqué, mais il va donner le meilleur de lui-même.

- Gérard et moi sommes arrivés après la première coupure électrique. Nous avons pu constater que le personnel de l'établissement était relativement stressé et désorganisé. Nous avons rencontré M. Renaud qui nous a autorisés à fouiller le Palace. Nous avons commencé notre tour par les cuisines. Les employés étaient sur les dents, le chef et le cochon avaient disparu.
- Le cochon ? interrompt le commissaire.
- Oui, monsieur le commissaire. Il se trouve que ce cochon, je l'ai retrouvé plus tard, mais j'y reviendrai, si vous me le permettez... Or donc, suite à cet échange avec un commis, j'ai insisté pour aller faire un tour du côté de la salle de vidéo-surveillance.
- Chose que vous auriez dû faire en premier.
- Gérard est dur en négociations, quand il a une idée en tête, il est compliqué de l'en défaire, rétorque André tout en sachant que son chef a raison. C'est lorsque nous étions dans l'ascenseur qu'une seconde panne électrique est survenue. Notre ascension a été stoppée au 12^e étage. Gérard, très curieux de visiter la chambre d'une certaine Mme Bompard, car inquiet du sort de son chien, s'est arrangé pour que nous restions à cet étage.
- Cette même Mme Bompard qui a perdu connaissance et a été embarqué avec Fatois ?
- Oui...
- Et c'est cette même Mme Bompard qui a été promu directrice du Palace ?
- Oui... Or donc, une fois devant la porte de ladite chambre, Gérard est entré.
- Seul ?
- Je surveillais le couloir.
- Pour ne pas être vus car vous réalisiez une perquisition non autorisée.
- Oui...

André se sent honteux. Durant sa longue carrière, jamais il n'avait commis autant d'impairs en si peu de temps. Il espère que son supérieur sera compatissant. Courageusement, il continue son récit.

- Gérard a visité la chambre, jusqu'à aller dans la salle de bains. Il n'était plus dans mon champ de vision. J'ai entendu un gros bruit, alors je l'ai rejoint. Il était inanimé dans une baignoire remplie d'eau, je l'ai cru mort. Un prénommé Noa, à en juger son badge de groom, était également présent. Le garçon s'est confondu en excuses, parlant d'un accident. Il aurait voulu pousser Gérard, il n'avait pas imaginé une telle issue.
- C'est là que vous avez tiré ?

- Oui, dit André en grimaçant. Je sais que ce n'était pas terrible mais...
- « Pas terrible » ? Vous savez à combien l'expert du Palace a estimé les dégâts causés au plafond ? Comment dois-je justifier ça à mes supérieurs ?
- C'était pour calmer ce Noa...
- Un tir d'intimidation dans une salle de bain d'hôtel ?
- Je suis profondément désolé, monsieur le commissaire. Sur l'instant, je n'ai pas su quoi faire ! Mais ça a plutôt bien fonctionné... Après le coup de feu, le garçon était tout calme, il s'est même laissé menotter gentiment au sèche serviettes.
- Endroit où il n'était plus quelques minutes plus tard.
- Et cela reste encore un mystère. Nous recherchons activement ce jeune homme. Nous savons qu'il a été embauché pour remplacer un autre groom, victime d'un accident de voiture potentiellement prémédité. Ce Noa a fourni de faux papiers au Palace, nous ne connaissons pas sa véritable identité.

Le commissaire fouille dans ses documents. Etonnamment, il semble de moins en moins énervé. André détecte une certaine curiosité dans l'attitude de son chef. Son supérieur veut connaître la suite, non pas seulement à des fins professionnelles, mais surtout parce que cette histoire l'intrigue.

- Après cela, j'ai appelé le commissariat pour expliquer la situation aux collègues. Je leur ai demandé d'appeler les secours eux-mêmes.
- Ce qui a pris plus de temps. Les pompiers et le SAMU auraient pu intervenir plus vite, si vous les aviez contactés par vous-même.
- J'en suis conscient et navré. Je regrette amèrement cette erreur et en assumerai les conséquences. Sur le moment, j'ai pensé à l'enquête. J'étais déboussolé...
- Continuez.
- En attendant de l'aide, je suis allé retrouver M. Renaud. Je savais qu'il était au restaurant. J'ai emmené Trésor avec moi.
- Trésor ?
- Ah oui, pardon, le chien de Mme Bompard. Il a certainement eu peur quand j'ai tiré. Je l'ai retrouvé dans la chambre, il courait dans tous les sens. Je l'ai attrapé et suis descendu au 2^e étage avec lui. Sa maîtresse dînait avec M. Renaud, elle n'a pas été contente en retrouvant son chien. Elle a hurlé quand elle a vu que son collier avait disparu.
- « Un collier en diamants d'une valeur inestimable », première phrase prononcée à son réveil aux urgences.

- Nous n'avons toujours pas retrouvé le bijou. Tout laisse supposer que c'est potentiellement ce Noa qui l'aurait dérobé.

Cette information plaît à son supérieur, il prend des notes. André compatit. Il se demande comment fera son commissaire pour se dépatouiller avec ça. En l'ayant vécu de l'intérieur, lui-même s'y perd, alors il n'ose imaginer pour son chef...

- Mme Bompard se serait aussi fait voler sa voiture. Je suppose que l'on met cela sur le dos de votre Noa également ?
- Nous n'avons pas de meilleure piste monsieur, répond André en regardant ses pieds.
- La vidéo-surveillance ?
- Rien du tout. Tout d'abord, il est possible que les deux coupures électriques aient endommagé les systèmes. Et par la suite, j'ai appris que Mme Bompard avait pris possession du Palace. Elle ne s'est pas contentée de racheter l'endroit, elle a voulu humilier M. Renaud en lui prenant son personnel. Ainsi, après avoir contacté tous les employés, elle avait convenu d'un plan avec eux. Hier, jour où elle devait annoncer à M. Renaud sa prise de pouvoir, certains membres de la sécurité et de la surveillance devaient quitter leur poste en fin d'après-midi. Elle voulait prouver à M. Renaud qu'il n'était plus soutenu, et qu'il aurait pu être en danger. Nous n'avons aucun témoignage et aucune image.
- Je pense qu'il est préférable de ne pas détailler plus cette partie, sur laquelle nous n'enquêterons pas. M. Renaud ne porte pas plainte, pas pour ça en tout cas. Sans preuves tangibles, ni crimes visibles en lien avec cet aspect, mieux vaut en conclure que cela ne nous regarde pas. Je compte sur votre discrétion.

André répond par l'affirmative. Vraisemblablement, même en de telles circonstances, la police continue de protéger les affaires illégales l'empire Renaud. Le mafieux ne souhaite lancer aucune poursuite, ni pour le vol de son bibelot, ni pour le casse de son coffre. C'est par hasard, en questionnant des employés, qu'André a appris ces larcins. Quant à son héritier, il est plus qu'évident que M. Renaud souhaite régler cela personnellement.

- C'est dommage pour la vidéo, la mort du petit Renaud m'intrigue fortement, reprend le commissaire.
- Là, j'ai un élément de réponse ! En revanche, je doute que cela vous plaise...
- Essayez toujours.

- Eh bien... Il semblerait que Gustave Renaud ait accompagné un homme jusqu'au parking. Le barman m'a certifié ne pas connaître l'identité de ce monsieur en question. Le gardien de la loge confirme que Gustave Renaud est entré avec un autre homme dans sa salle de garde. Là, le fils Renaud a été tué par l'arme que le gardien cachait dans le tiroir de son bureau. Le pistolet a été nettoyé après usage, il ne comportait pas d'empreintes exploitables. En ce qui concerne la main amochée du corps, les experts sont catégoriques... Le cochon lui a croqué des doigts.

André regarde son commissaire dans les yeux. L'expression faciale de son interlocuteur a évolué. Celui-ci doit commencer à avoir peur de la suite des événements. L'agent continue ses explications, tout en respectant le temps nécessaire à leur digestion.

- Les analystes ont scruté la scène de crime, ainsi que le ventre du porcin et ses... Selles. Pas de trace de la bague de Gustave Renaud. Il est, plus que probable que son assassin ait récupéré l'objet et s'en soit servi pour monter jusqu'au coffre-fort. Pas de caméras, pas de gardiens, c'était un vol facile.

De toute évidence, les manigances de Mme Bompard ont arrangé les affaires des voleurs. En effet, André sent que ce vol ne faisait pas partie des projets de la nouvelle gérante. Ce ne serait qu'une coïncidence.

Des cris lointains résonnent dans le commissariat. En fixant André, le commissaire lève son index gauche.

- Et cet homme qui vocifère dans ma cellule de dégrisement ?
- C'est le chef John. Il est ici grâce à l'aide du seul membre loyal de la garde de M. Renaud. En fait, l'agent de sécurité l'a cueilli vers 19h. Ce John est responsable de la première coupure électrique. Selon ses dires, il aurait usé d'un karcher à proximité de branchements électriques pour « exterminer » un chien.

Le commissaire fronce les sourcils et se frotte les yeux. Dans un soupir, il avoue avoir un niveau d'exigences relativement bas, pour éviter de devenir fou. Il essaye de se rassurer et de raisonner de manière logique sur le concret.

- Au moins, la première coupure électrique est un mystère résolu. Mais cela n'explique pas pourquoi cet énergumène est ici.
- Dans le hall du Palace, le chef John a hurlé en voyant le porc débarquer ! Il s'est mis à frapper nos agents et insultait les personnes qui l'approchaient. Nous avons rendu le cochon en cuisine, mais nous avons gardé le chef, pour outrages.

- Je pense qu'il a compris la leçon. Je suggère de le relâcher, sans donner de suites à ces actes, propose le commissaire las.
- Oui chef.
- Et la seconde coupure, une quelconque idée de son origine ? Une réponse qui n'aurait pas de lien avec le règne animal, si possible.
- Sur le relais du compteur électrique du 31^e, l'équipe de la scientifique a repéré une bombe à ondes électro-magnétiques. Visiblement, elle était programmée pour 19h59.
- Bien. Autre chose ?
- Je ne crois pas chef.
- Tant mieux, encore un détail et ce serait de la gourmandise.

André a fini, il a dépassé les dix minutes réglementaires. Il regarde son chef. Ce dernier était énervé au départ, mais il semble plus médusé, voire dépassé à présent.

Le fonctionnaire se permet une ultime précision. Selon lui, les faits ne sont pas corrélés directement entre eux. Le même soir, plusieurs personnes auraient décidé d'attaquer l'empire Renaud. Le baron a perdu énormément et il craint de perdre le peu qui lui reste en allant en justice.

Le commissaire grogne, semble acquiescer, tout en étant tracassé. Il relit ses notes, puis redresse son menton et fixe André.

- Ôtez-moi d'un doute, vous comprenez tout, vous ?
- J'avoue être perdu au niveau de la succession des droits de direction du Palace.
- Evidemment, c'est le point flou, vous avez raison mon petit.

André n'est pas doué avec ce type de réflexion, mais il croit déceler une once d'ironie dans la réponse de son supérieur.

Quoi qu'il en soit, désormais, tout a été dit. L'agent a rempli son devoir. Le commissaire décline la proposition d'approfondir certains détails. Curieux, André demande ce qui est prévu quant à la suite de cette enquête.

Personne ne porte plainte. Les recherches pour le meurtre du fils Renaud sont bloquées, fautes d'éléments. Le commissaire se permet de dire que les blessures de Gérard sont le fruit d'un malencontreux accident, le policier ayant glissé dans une salle de bain du Palace. Officiellement, les suspects fantômes sont toujours recherchés, officieusement, aucun agent ne reste sur l'enquête. En clair, le dossier est clos. André peut disposer.

Le policier se lève et marche en direction de la porte. La conclusion de cette histoire ne lui sied guère. Mais il n'a pas son mot à dire et encore moins la force de se battre. Il entend son chef lui faire une dernière recommandation. Si André est sollicité, que cela soit par des médias ou des collègues, il ne doit pas mentionner l'existence du cochon.

Sur ces sages paroles, l'agent s'en va. Il sort du commissariat. Il a le droit à un jours de repos bien mérité. Il a connu plus d'actions en moins de vingt-quatre heures qu'en quarante-six ans de service.

Il reçoit un appel, il s'agit du médecin de l'hôpital. Les visites sont autorisées ! Face à tout ce cirque, seule l'honnêteté de Gérard trouve grâce à ses yeux. Il faudrait qu'André passe par une boulangerie avant de rejoindre son camarade à l'hôpital. Un sandwich avec de la charcuterie devrait lui faire davantage plaisir que des fleurs.

Tom

16h07, terrasse d'un café

De toute évidence, Mme Bompard n'avait pas osé le contacter. Elle l'aura certainement jugé trop proche de M. Renaud. Dommage... La loyauté de Tom n'aurait pas été un obstacle ! Il apprécie son patron, mais il estime qu'il n'est pas payé à la juste valeur de son dévouement.

Plusieurs semaines sont passées depuis les incidents. L'assistant ne s'est jamais inquiété du sort de son patron. Luc Renaud est un homme prudent, il avait plusieurs filets de sécurité. La nuit du soulèvement, les employés des bureaux et du laboratoire avaient reçu un mail. Ils étaient officiellement affectés dans des nouveaux locaux. Le message précisait également que les agents qui ne seraient pas présents pour embaucher dès le lundi seraient automatiquement renvoyés.

Pour ce qui est de Tom, il avait suivi M. Renaud dans sa résidence secondaire, située en banlieue, à quelques minutes du Palace. Là, M. Renaud avait entrepris de gérer à distance son nouveau casino, inauguré plus tôt que prévu. Ce nouvel établissement avait été initialement pensé pour offrir un

emploi à Gustave. Le fait est que ce défunt fils ne profitera jamais de la vue sur plage que propose ce magnifique bâtiment.

Si M. Renaud avait préféré rester à proximité du Palace, c'était pour mieux se concentrer sur son objectif : tout mettre en œuvre pour comprendre les événements qui s'étaient déroulés le 30 septembre dernier, y compris le meurtre de son héritier. Mais Tom ne parvient toujours pas à distinguer ce qui a le plus mis en rogne son patron. Il soupçonne une vérité horrible. La mort du fils serait secondaire. Luc Renaud semble plus souffrir du fait d'avoir été trahi.

Deux policiers étaient présents le soir du drame. Malheureusement, ils n'avaient pas été d'un grand secours. De plus, étant retraités depuis les faits, ces hommes n'ont même plus accès aux données de la police. M. Renaud les a vite jugés inutiles.

Depuis la révolte orchestrée par Mme Bompard, le patron de Tom n'avait pas embauché de nouvelles têtes. Il avait envoyé le peu de fidèles qu'il lui restait pour intimider certains employés du Palace. La récolte d'informations s'avéra satisfaisante.

Voilà pourquoi Tom attend à une table de ce bar miteux. Il a été habitué à un standing plus élevé que ça ! Assis sur cette chaise bancale, n'osant pas toucher la table collante non lavée depuis les clients précédents, il s'impatiente.

Apparemment, le fameux 30 septembre, un certain Noa se serait fait passer pour un groom, tandis que sa mère, une Sofia, avait assuré le concert au restaurant. Tom se souvient de Noa. Le soir du crime, il l'avait croisé dans les couloirs du Palace et lui avait demandé s'il pouvait s'occuper du toilettage de Trésor à sa place. Sans le savoir, l'assistant avait certainement servi sur un plateau le collier volé. Mais il n'a pas de regrets. Mme Bompard a eu ce qu'elle méritait. Pour ce qui est de cette Sofia, Tom ne s'en souvient pas, contrairement à ses collègues. Mais il se trouve que les attirances de Tom se portent plutôt sur les personnes du même sexe que lui. La description flatteuse de cette femme ne lui parle pas spécialement.

La mission de l'assistant est d'établir un contact avec les deux suspects. L'enquête interne a révélé que Noa se trouvait dans la chambre de Mme Bompard dans la soirée du 30 septembre. Tom n'en sait pas plus sur les événements de ce soir-là, Luc Renaud est devenu méfiant.

Le mafieux ambitionnerait d'en apprendre plus à propos de Noa et de Sofia. Il serait même capable de les embaucher, persuadé qu'ils n'ont rien à voir avec les plans de Bompard. D'après ce qu'a compris l'assistant, Luc Renaud est

intéressé par des personnes qui ont été capables de le duper. Il souhaite s'entourer des meilleurs dans l'objectif d'une vengeance à venir.

Tout cela ne passionne pas Tom. Tout ce qu'il espère, c'est que cela ne se trouve pas être un piège qui se refermerait sur lui. Il n'est pas courageux, alors même s'il essaye de regarder tous les passants d'un air de défi, il a conscience d'être ridicule. Qui pourrait bien le craindre ?

Un serveur vient apporter un café et une enveloppe ! Tom regarde son interlocuteur, il est vivement étonné. L'homme lui précise qu'un garçon est passé et lui a donné ceci. Le serveur s'en va.

Fébrile, Tom observe le pli. Un serpent est tamponné sur le papier. Tremblant, il ouvre l'enveloppe.

Un rire mêlant frustration, angoisse et déception sort nerveusement de la bouche de l'assistant. La lettre contient une simple phrase. Le courrier est adressé à M. Renaud. Dans des mots d'une vulgarité choisie, cela dit explicitement que Sofia et Noa refusent toute collaboration.

A l'heure qu'il est, les deux individus doivent être loin. Ce rendez-vous n'était qu'un leurre pour gagner du temps et leur permettre une disparition totale des écrans radars.

Calmé, Tom essuie les larmes qu'il a aux coins des yeux et boit son café. Il dépose sur la table de quoi régler sa consommation, accompagné d'un pourboire.

L'assistant se lève. Il sait qu'il a bien fait de rire durant ces dernières minutes car les prochaines, face à M. Renaud, risquent d'être beaucoup moins sympathiques.

Table des matières

Gustave	4
Gérard	21
Agathe	38
Trésor	51
Jean-Baptiste	64
Sofia	75
Patrice	86
André	96
Tom	103

Résumé

Le Palace, immeuble de luxe abritant diverses attractions touristiques, couverture idéale pour dissimuler les activités illicites parallèles de son gérant. L'organisation savamment rythmée de ces 40 étages va être bouleversée en moins de 24h. Poursuites, trahisons, vols et meurtres agrémenteront les malentendus de cette journée.

Huit visions de ce 30 septembre se succèdent dans ce récit aussi mouvementé que décalé.